
3 1761 08001991 2


11
961

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

Collection à **3** fr. **50** c.

LE CULTE DU MOI

* SOUS L'ŒIL DES BARBARES . . . .
** UN HOMME LIBRE . . . .
*** LE JARDIN DE BÉRÉNICE . . . .

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

* LES DÉRACINÉS . . . .
** L'APPEL AU SOLDAT . . . .
*** LEURS FIGURES . . . .

LES BASTIONS DE L'EST

* AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE . . . .
** COLETTE BAUDOCHE, histoire d'une jeune fille de Metz. .

L'AME FRANÇAISE ET LA GUERRE

* L'UNION SACRÉE (2 août-31 octobre 1914) . . . .
** LES SAINTS DE LA FRANCE (1er novembre 1914-1er janvier 1915)
*** LA CROIX DE GUERRE (2 janvier-31 mars 1915) . . . .
**** L'AMITIÉ DES TRANCHÉES (11 mars-9 mai 1915) . . . .

L'ENNEMI DES LOIS . . . .
DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT . . . .
AMORI ET DOLORI SACRUM *(La Mort de Venise)*. . . . .
LES AMITIÉS FRANÇAISES . . . .
SCÈNES ET DOCTRINES DU NATIONALISME . . . .
LE VOYAGE DE SPARTE . . . .
GRECO OU LE SECRET DE TOLÈDE . . . .
LA COLLINE INSPIRÉE . . . .
HUIT JOURS CHEZ M. RENAN . . . .
LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE . . . .

ADIEU A MORÉAS. Une brochure . . . . Prix
UN DISCOURS A METZ (15 août 1911). Une brochure . . . Prix
DANS LE CLOAQUE . . . . Prix

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

PLACE BEAUVAU

1916

Justification du tirage

N° 1,381

AVANT-PROPOS

Pour bien entendre ce livre, il faut savoir qu'il est un commencement et un épisode.

Un épisode détaché d'une œuvre à laquelle je me préparais alors même que j'ignorais devoir, un jour, l'entreprendre.

Ce n'est point à dire que ce livre soit un fragment. Il contient, comme on le verra, toute l'aventure du jeune bourgeois alsacien à la caserne allemande. Mais ce grand drame

moral n'est lui-même qu'une scène dans la longue tragédie qui se joue sur le Rhin entre le Romanisme et la Germanie.

Au Service de l'Allemagne *représente un moment dans la vie éternelle de nos* Bastions de l'Est.

Les populations d'Outre-Rhin ont envahi vingt-huit fois la France ; un homme vit assez pour assister à quelques engagements, mais quelle qu'en soit l'issue, il ne peut rien préjuger quant au résultat d'une guerre dont l'origine appartient à la préhistoire.

Cette querelle pour la possession du Rhin ressemble assez à la lutte entre le soleil et la pluie qui se perpétue d'alternative en alternative.

Il peut arriver, par telles ou telles vicissitudes de la politique, que des maîtres d'un sang étranger nous soumettent, mais il ne dépend

point des vainqueurs que le sang du vaincu soit modifié.

Les épisodes que je publierai successivement feront voir la constance du caractère de nos marches sous les changements de physionomie que leur impose la fortune guerrière.

Ceci dit, on comprendra pourquoi nous avons donné tant de développements aux chapitres sur la montagne de Sainte-Odile. J'aurais pu les intituler ouverture, *si ce titre n'avait risqué de paraître prétentieux. Ils président à toute la suite de ces petits volumes dont ils résument par avance l'esprit.*

Je crois de moins en moins à l'efficacité des explications didactiques. Quand un logicien de grand talent nous oblige à l'écouter, il nous convainc de sa supériorité plutôt qu'il ne nous persuade. Il faut mettre dans les esprits des germes des faits si forts qu'ils grandissent

d'eux-mêmes, après que nous nous sommes tus. Si l'on veut sentir ce qu'il y a de réel dans l'idée de patrie, de quelle manière notre nation française s'est constituée et comment elle pourrait périr, quels services elle rend à chacun de nous et jusqu'à quel point sa diminution diminue le plus modeste citoyen, qu'on jette les yeux sur cet ouvrage.

Je n'y parle de rien que je ne connaisse.

J'aurais pu donner çà et là, dans mon récit, un coup de pouce pour produire de l'effet; je respectais trop mon sujet pour chercher rien d'autre que la justesse du sentiment et du mot.

Si les Allemands me font l'honneur de me lire, ils sont prévenus que l'auteur, étant un Lorrain français, juge nécessairement toutes choses par rapport à la Lorraine et à la France.

Aux frontières de l'Est, ma petite nation. à

travers les siècles, a joué un rôle principal dans cet antagonisme de races où je suis à mon tour un modeste combattant. J'écrivais, il y a quelques années : « Ce sera l'honneur de ma carrière d'écrivain si je puis, un jour, apporter plus de lumière sur les magnifiques luttes rhénanes, lutte entre les intelligences et dans chaque intelligence. »

Charmes-sur-Moselle, 1905.

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER

UN PAYS « WELCHE » SUBMERGÉ

J'ai passé le mois de septembre 1902 chez un ami d'enfance, le comte d'Aoury, dans la Lorraine annexée. C'est sur le triste étang de Lindre, auprès du promontoire boueux où les masures de Tarquimpol survivent à la ville romaine de Decem Pagi.

Bien que je sois averti sur un grand nombre de pays fameux, nul ne m'attire davantage que cette région des étangs lorrains.

De deux manières, par son délaissement et par sa délicatesse épurée, elle exerce sur mon esprit une véritable fascination.

Ce qui frappe d'abord sur notre plateau de Lorraine, ce sont les plissements du terrain: ils se développent sans heurts et s'étendent, largement. De grands espaces agricoles, presque toujours des herbages, ondulent sans un arbre, puis, çà et là, sur le renflement d'une douce courbe, surgit un petit bois carré de chênes, ou quelque mince bouquet de bouleaux. Dans les dépressions, l'herbe partout scintille, à cause de l'eau secrète, l'on voit des groupes de saules argentés Nulle abondance, mais quel goût!

La vertu de ce paysage, c'est qu'on n'en peut imaginer qui soit plus désencombré. Les mouvements du terrain, qui ne se brisent jamais, mènent nos sentiments là-bas, au loin, par delà l'horizon : ces étendues uni-

formes d'herbages apaisent, endorment nos irritations; les arbres clairsemés sur le bas ciel bleu semblent des mots de sympathie qui coupent un demi-sommeil, et les routes absolument droites, dont les grands peupliers courent à travers le plateau, y mettent une légère solennité. Nul pays ne se prête davantage à une certaine méditation, triste et douce, au repliement sur soi-même. C'est grêle, peut-être, c'est en tout cas d'une élégance morale et d'une précision sensibles à celui qui se choque des gros effets et de l'à peu près.

Mais pourquoi cette atmosphère de désastre qui enveloppe la terre lorraine? Les arbres y sont penchés, courbés depuis leur naissance par un vent qui diminue la végétation. On se croirait sur de hauts plateaux, à six cents mètres au moins. Pour résister à ce continuel balayement, les fermes, les

chaumières ont été construites basses, écrasées. C'est un consentement de tous les objets à la mélancolie.

Dans cette région, les étangs sont nombreux ; on les vide, les pêche et les met en culture toutes les trois années. Il y en a cinq grands et beaucoup de petits. Leur atmosphère humide ajoute encore une sensation à cette harmonie générale de silence et d'humilité. Leur cuvette n'est point profonde ; çà et là, jusque dans le centre de leur miroir, des roseaux et des joncs émergent, qui forment de bas rideaux ou des îlots de verdure. Sur leurs rives peu nettes et mâchées, l'eau affleure des bois de chênes et de hêtres. Et nulle chesnaie, nulle hêtraie je dirai mieux — tant est frappante la grâce de ces solitudes — nulle société féminine ne passe en douceur et en perfection de goût, ces lisières où il y a toutes les variétés de

l'or automnal avec des courbes de branches infiniment émouvantes.

Quand le soleil s'abaisse sur ces déserts d'eaux et de bois, d'où monte une légère odeur de décomposition, je pense avec piété qu'aucun pays ne peut offrir de telles réserves de richesses sentimentales non exprimées.

Il y a dans ce paysage une sorte de beauté morale, une vertu sans expansion. C'est triste et fort comme le héros malheureux qu'a célébré Vauvenargues. Et les grandes fumées industrielles de Dieuze, qui glissent, au-dessus des arbres d'automne, sur un ciel bas d'un bleu pâle, ne gâtent rien, car on dirait d'une traînée de désespoir sur une conception romanesque de la vie.

La pensée historique qui se dégage de ce plateau lorrain s'accorde à cette poésie. Ici,

deux civilisations, l'allemande et la française, prennent contact et rivalisent ; les deux génies, germanique et latin, se disputent pied à pied la possession des territoires et des âmes. Par une chance à la fois détestable et bienheureuse, je vis ma courte vie lorraine précisément dans une période où la bataille, sur ce point géographique, est de plus grande conséquence qu'elle ne fut depuis quatorze siècles. Le sort, en me faisant naître sur la pointe demeurée française de ce noble plateau, m'a prédisposé à comprendre, non seulement avec mon intelligence, mais d'une manière sensible, avec une sorte de volupté triste, le travail séculaire qui pétrit et repétrit sans trêve ma patrie !

Dans cet automne je suivais, instruit par le savant M. Pfister, la frontière linguistique. J'ai dû constater qu'elle s'était déplacée au bénéfice de l'Allemagne. D'antiques terri-

toires welches commencent à parler allemand, sous les dures mesures administratives des vainqueurs. Les étangs de Lorraine, qui firent avec leurs fosses peu profondes et leurs frêles roseaux un obstacle de quatorze siècles à la langue allemande, voient aujourd'hui des enfants, préparés par l'antique culture de Metz, qui baragouinent les mots insensés de la Germanie, oui, des mots dénués de sens profond pour des Welches.

Ces populations welches qui, à travers les siècles, sans discontinuité, avaient parlé latin et puis français, ne peuvent pas supporter les contraintes de l'annexion. Elles sont parties en masse, dès 1871 et, chaque année, continuent à s'expatrier. Ce vieux pays celtique et romain se vide de la France. Ce n'est pas assez dire; sur de longs espaces, il devient un désert. Les Allemands, qui se

pressent en Alsace, hésitent à s'installer dans cette Lorraine où ils se sentent étrangers et perdus. De nombreux villages sont tombés de six cents habitants à trois cents. Et tandis que les industriels amènent des milliers d'ouvriers italiens, voici que les fermiers embauchent des équipes de Polonais (1).

J'ai pu le bien voir, ce grave dépérissement de la Lorraine annexée, parce que le beau-frère de mon hôte, un jeune homme de vingt-cinq ans, grand chauffeur, avait l'obligeance de me promener sur toutes les routes.

A deux lieues de Dieuze, du côté de la France, nous visitions souvent l'antique petite Marsal, qui fut bombardée en 1870.

Rien de plus douloureux au milieu de l'immense plaine que ses murailles à la Vauban,

(1) Voir la note I, page 269.

déclassées, mais intactes, et auxquelles le temps n'a point donné le pittoresque, l'apaisement par le pittoresque qu'il y a par exemple dans une ruine féodale. On n'a pas pris souci de rien démolir ni combler : le gouvernement a vendu l'ensemble des fortifications, moyennant trente mille marks, à la ville, qui les loue comme elle peut pour des jardins et des pâtures. Des poules y courent, un corbeau croasse à deux pas.

De onze cents habitants qu'elle comptait avant la guerre (et dans ce chiffre n'entrait point la garnison), Marsal est tombée à six cents. L'hôtelier avec qui je cause et qui s'est installé dans la « maison du commandant de place, » vient d'acheter pour trois mille marks le « fort d'Orléans, » un énorme corps de bâtiment avec seize hectares dont deux d'étangs. On ne bâtit plus à Marsal, et qu'une maison brûle, on ne la relève pas. De-ci de-là,

le long des rues, je vois des ruines recouvertes d'orties. Mais ce qui serre le plus le cœur, c'est peut-être de reconnaître toutes les formes de l'ancienne vie modeste, aimable, à la française. N'est-ce pas ici la Place d'Armes, avec les débris du carré de tilleuls où, le dimanche, la musique militaire rassemblait la population ? J'arrête un petit garçon. Une jolie et intelligente figure du pays messin ; beaucoup de douceur, très peu de menton et la voix grave.

— Savez-vous l'allemand ? lui dis-je.

— Pas beaucoup.

— Ne le parlez-vous pas ?

— *Des fois.*

Comme je l'aime, ce « des fois » si lorrain ! Comme il m'attendrit, ce sage enfant perdu sous le flot allemand, petite main qui dépasse encore quand notre patrie commune s'engloutit !

Tout me crie que la raison *deutsche*, en travaillant à détruire ici l'œuvre *welche*, diminue la civilisation. Et, par exemple, les édifices militaires français du XVIIIe siècle, tels qu'on les voit à Marsal, avec leurs façades blanches et graves, avec leurs proportions élégantes et naturelles, qu'on les compare aux abominables et coûteuses casernes qui, non loin de là, dominent Dieuze : il apparaît jusqu'à l'évidence que chez l'Allemand la culture des sens demeure encore barbare.

A Marsal, rien ne parle que de la France : une autre ville dans notre voisinage me fournissait des sensations plus lorraines. Je veux parler de Fénétrange, aujourd'hui Finstingen.

La sèche Marsal, jadis poste romain et hier poste français, peut être dite une guérite militaire. Elle n'eut jamais d'autre vie que celle des veilleurs étrangers. Mais Fénétrange est vraiment une plante de notre sol. Son ac-

tivité fut tout indigène. Jusqu'en 1791, ell
était le chef-lieu d'une seigneurie passable-
ment importante. Aujourd'hui encore, asse
allègre et forte dans sa déchéance, elle sembl
un bon arbre dru, dont les racines, à chaqu
saison, descellent davantage une vieille pierr
tombale écussonnée.

Quand on arrive par la route de Phals-
bourg, soudain, — au milieu des prairies
des saules et des sureaux où la Sarre serpente
— la dure, la guerrière, l'étrange Fénétrang
se dresse comme une tour. Elle garde la dis-
cipline de son antique fossé disparu, et, su
les bords sinueux, mais très nets, du ron
qu'elle forme dans ces beaux herbages, o
distingue encore çà et là, domestiquées pou
d'humbles usages, les guérites de sa muraille
Le château, bien qu'en pourriture, écrase d
sa haute masse tout le pâté confus des mai-
sons ; ses fenètres sont à demi bouchées d

riques ignobles, mais leur style Renaissance
ntéresse ; ses murs sont lépreux, ils gardent
u moins de beaux mouvements et se ren-
lent comme des poitrines ou des boucliers.

J'aime que, morte, cette seigneurie tienne
ncore debout. Mais je goûte en vacance la
olupté de m'attendrir, et, si je flâne par un
roid matin d'automne, — à l'heure où les
narteaux retentissent sur les cuves de ven-
ange pour assurer les douves et que les
hiens aboient leur allégresse de partir pour
a chasse, — je m'enchante surtout que cette
etite ville avoue la faiblesse des forces dont
adis elle fut si vaine. Au Nord-Ouest, les
ortifications de Fénétrange n'ont été touchées
ue par le temps ; sous le ciment qu'il a
étaché, apparaissent de misérables pierrailles,
t l'on s'assure qu'un boulet n'eût fait du
out qu'une poussière.

Cette ville dans son rempart ruineux, c'est

une petite vieille qui garde trop longtemps une robe de dentelles souillées et déchirées. Les toitures à hauts pignons de ses tours sont couvertes de tuiles plates, d'un brun rouge noirci par la mousse ; en s'affaissant inégalement, elles ont formé les bombements les plus délicats, et Fénétrange semble porter au col ces ruches que les femmes tuyautent avec des fers chauds.

J'ai essayé de reconnaître le château : sa cour intérieure, de belle proportion, est déshonorée par le fumier, et six familles y étalent leur malpropreté. L'élégante chapelle des sires de Fénétrange est devenue l'étable des porcs, et l'agitation de ceux-ci empêcha que je lusse l'épitaphe de ceux-là.

C'est quand il flotte au ciel des lambeaux de nuages violets qu'il fait bon visiter Fénétrange. Cette atmosphère de deuil est fréquente sur cette région de la Sarre, voisine

des landes incultes et des pauvres forêts que l'on nomme la Sibérie alsacienne.

Mes hôtes allaient souvent chasser, fort loin de Lindre-Basse, aux environs de Nieder-Stinzel. Je les accompagnais à cause des vestiges qu'on y voit du château de Géroldseck. Ses pauvres pierres n'ont plus de forme ni d'histoire ; mais, par la manière dont les encadre un paysage silencieux et triste, elles hyperesthésient en moi cette rêverie sur l'histoire, cette musique de vie et de mort, cette vue nette de l'écoulement des siècles et de leur dépendance, qui deviennent toute mon âme sitôt que je pénètre en Lorraine.

La ruine repose solitaire sur un tapis de verdure, au centre d'une large cuvette, dont les pentes douces portent des vignes et des bois. Les fossés qu'elle a remplis de ses décombres ne font plus qu'une légère dépression circulaire, où l'on voit briller l'eau

comme dans les ornières d'un char. A quelques mètres, l'étroite Sarre coule à pleins bords, au ras de la prairie.

Jamais je ne vins à Géroldseck qu'il n'y eût dans le ciel une traînée de pluie. Les chasseurs partis, je demeurais indéfiniment à écouter cette vaincue, qui peut paraître sans voix et sans mémoire. On ne sait rien de notable sur cette ruine de frontière. Je l'aime comme une belle insensée, comme tels vers insensés qui n'ont pour eux que leur rythme :

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie...

Dans ce décor, je me répète que Chopin naquit d'un Lorrain et d'une Polonaise, Hugo d'un Lorrain et d'une Bretonne, Claude Gellée d'une longue suite lorraine. On nous croit l'âme glacée, moqueuse. C'est qu'on nous juge sur la discrétion de notre cœur.

Mais un écrivain, un peintre, un musicien, les plus chargés de poésie qu'il y ait en France, vivent de nos manières de sentir. Nos deux princesses malheureuses, Marie Stuart et Marie-Antoinette, passent en fier romanesque toutes les héroïnes et ne cèdent, elles-mêmes, qu'à la sainte gloire de Jeanne. — Ainsi notre orgueil se satisfait silencieusement à constater que notre eau souterraine alimente les plus fameuses nappes de la vie héroïque.

Hélas ! quel malheur, si le flot barbare vient gâter notre mélange gallo-romain, et, si le juste dosage que l'infiltration germanique avait respecté, maintenu pendant quatorze siècles, doit être vilement chargé de barbarie !

Quand je pense à la tour de Géroldseck, à Fénétrange, à Marsal, à Phalsbourg, — petites villes rondes, cernées dans leurs remparts,

qui ne sont guère plus hauts que la margelle d'un puits, — je les vois vraiment, ces forteresses lorraines, comme des puits qui plongent dans le passé. Si loin que j'aille puiser, que ce soit dans la pure cité gallo-romaine ou dans le château féodal, dans la forteresse de Vauban ou dans la citadelle française du XIXe siècle, je trouve le goût latin mêlé d'une proportion infime d'allemand. Or, voici qu'on veut empoisonner, combler ces antiques sources de ma race.

CHAPITRE II

LÉGITIMITÉ DE LA FAMEUSE MÉFIANCE LORRAINE

J'étais venu à Lindre-Basse sans un projet précis d'études. Mais après deux semaines que je me prêtais aux mortelles tristesses du paysage, je fus nécessairement conduit à observer la guerre que la France et l'Allemagne, la tradition latine et la tradition germanique, se livrent éternellement dans cette « marche ». Depuis la maison de mes hôtes, je voyais le flot d'outre-Rhin tout envahir et tout ruiner. Pour me soustraire à cette dépression française générale et pour sortir du vague, j'entrepris de rassembler des petits faits significatifs.

Au début de l'année 1900, le gouvernement impérial a substitué au code civil français, qui régissait depuis un siècle l'Alsace-Lorraine (et aussi les pays allemands sur la rive gauche du Rhin), un ensemble de dispositions communes désormais à toute l'Allemagne. Je me proposai de rechercher si cette nouveauté (qui est à peu de chose près le code prussien) modifierait sensiblement les mœurs, l'orientation, « l'âme » enfin, des pays annexés.

Mes hôtes me servirent de peu. Aoury aimait le climat, les grandes plaines et la population si fine et raisonnable de sa Lorraine natale, où son esprit réaliste et dégoûté de toute emphase s'accordait, mais la mesure des passeports, pendant une longue suite d'années, l'avait tenu dehors. C'était seulement le second automne qu'il revenait à Lindre-Basse. Il ne connaissait plus l'état

les choses, et d'ailleurs il songeait moins à observer qu'à ne pas se faire remarquer. Il ignorait plus qu'on ne saurait croire la langue et les principes des vainqueurs. — Disons-le en passant, cette ignorance commune à tous les Lorrains est l'une des causes qui font leur sujétion plus complète que celle des Alsaciens. Les annexés du pays messin se croient, bien plus encore que ce n'est exact, livrés au bon plaisir des Allemands. Ils ne savent pas comment résister sur le terrain légal. En outre, ils éprouvent une répugnance presque exagérée pour tout ce qui leur semble de la bravacherie. — A Lindre-Basse on se donnait pour première loi de vivre en bons termes avec le Kreis-Director. On n'y trouvait point de difficulté : les administrateurs allemands, par tempérament, sympathisent avec les « classes élevées » et, par système, ils se proposent de les gagner à la

germanisation. Parfois il fallait loger au château et recevoir à table des officiers en manœuvres. On admirait leur formation aristocratique, en même temps qu'on raillait leur manque général de goût.

A Lindre-Basse, comme dans toute cette Lorraine welche, on vivait exactement la vie provinciale française, qui reçoit de Paris sa principale animation. Mme d'Aoury, bien que née Provençale, était la plus vivante et la plus gracieuse des Parisiennes de vingt-cinq ans. Elle possédait, tout juste pour s'en parer devant les Français qui venaient chasser à Lindre-Basse, le petit vocabulaire sentimental que certains romans nous fournissent sur les pays annexés. Quant à son mari, qui n'aimait pas la République, il se plaisait à relever devant ses hôtes ce qu'il y a dans l'esprit aristocratique allemand qui favorise les intérêts d'un propriétaire terrien. Ce n'était point

qu'il se ralliât le moins du monde à la civilisation germanique, mais, bien au contraire, il était si prisonnier des formules françaises qu'en Alsace-Lorraine, il continuait son personnage de Français d'opposition : il y cherchait, sans plus, des arguments contre notre démocratie.

La remarque pouvait être juste. En effet, le génie démocratique français tend comme à un idéal à l'égalité de fait entre les citoyens. Le code napoléonien poursuit la division à l'infini des propriétés, déracine moralement et matériellement nos fils, nous limite à une œuvre viagère et supprime les familles chefs ou, si vous voulez, les influences indigènes. — Au contraire, l'art social, selon les Allemands, c'est de fonder, de maintenir et de perpétuer des domaines où puissent se former des « autorités sociales ».

Toutefois, ces lieux communs devaient

être serrés de plus près. Il fallait voir si cet esprit antidémocratique est saisissable dans les articles même du code allemand. Pour me renseigner à ce sujet avec méthode, je me fis introduire chez les notaires de la région.

Je constatai que les nouveaux maîtres tendent à créer en Alsace, — à défaut de nobles qui possèdent des privilèges précis, — des notables qui jouissent d'une influence supérieure grâce aux avantages de la fortune. Pour y parvenir, leur code fortifie la famille et la propriété terrienne. Il cherche à allonger vers l'avenir les pensées fortes des citoyens ; il favorise la reconstitution de la grande propriété en organisant les échanges de parcelles entre propriétaires ; il écoute, respecte la volonté des morts et leur maintient ainsi une puissante activité posthume.

Un Alsacien-Lorrain ne meurt plus, comme il fût mort sous la loi française, en sachant

que l'œuvre de sa vie va être détruite. Ni l'individu ni la société n'y trouveraient leur compte.

A défaut de la liberté absolue de tester, le citoyen allemand trouve dans son nouveau code tout un système de libertés. Tandis que la loi française oppose mille difficultés aux fondations d'intérêt public et interdit les fondations d'intérêt privé, en Alsace-Lorraine, aujourd'hui, toutes les combinaisons d'ordre privé ou public sont possibles. Sans doute, le Statthalter annulerait une fondation qui distribuerait des primes aux jeunes Alsaciens rejoignant l'armée française. Mais un Alsacien-Lorrain peut prendre telles dispositions qu'il lui plaira pour assurer des dots à ses filles, à ses petites-filles et à toute leur suite, pour favoriser ceux de ses descendants mâles qui choisiront une carrière déterminée, pour maintenir son industrie ou sa propriété, pour

subventionner telles études ou tels plaisirs qu'il désigne. Il constitue un bien en argent ou en immeubles, il prend des arrangements qui rendent l'aliénation impossible, il nomme un conseil d'administration, et voilà que, mort, il agira encore, plaira, déplaira, interviendra, fécondera la vie.

Une autre liberté que donne le nouveau code, c'est que par-dessus la tête de ses enfants, l'Alsacien-Lorrain peut instituer héritiers ses petits-enfants, grevés à leur tour de substitutions fidéi-commissaires au profit de leurs propres enfants : on assure ainsi la permanence de sa propriété familiale pendant trois générations ; puis un arrière-petit-fils, si sa raison le lui conseille, prendra des mesures pour renouveler la substitution. (L'héritier ainsi grevé est propriétaire de la succession, il en jouit ; ses droits et ses obligations sont restreints seulement dans la

mesure nécessaire pour assurer les intérêts du substitué. En somme, c'est une position analogue à celle de l'usufruitier.) (1).

J'avoue que ces faits m'emplissent d'enthousiasme. Ce sont les moyens d'un magnifique drame, les manœuvres les plus récentes et les plus savantes de la grande bataille germano-latine. Après les généraux, voici les juristes en présence, et vraiment, les cartouches de dynamite les plus adroitement placées sont moins redoutables que ces ternes articles du code, pour faire sauter la vieille et solide construction française en Alsace.

Le frère de Mme d'Aoury, M. Pierre Le Sourd, me conduisait lui-même dans son automobile. A voir comme il menait vite, n'admettant pas que les voituriers ou les troupeaux le retardassent d'une seconde, on eût cru que ce

(1) Voir la note II, page 271.

jeune homme de vingt-huit ans courait à un plaisir. En réalité, les séances chez les tabellions l'ennuyaient. Je pourrais dire qu'elles l'irritaient. Et sur mon éternelle question : « Pensez-vous, monsieur le notaire, que votre nouveau code puisse entraîner une modification dans les mœurs?... » il ne manquait jamais de couper au court avec un air et sur un ton de chef :

— Laissez donc tout cela, mes chers messieurs. La question, c'est simplement de savoir si vos gars sont disposés à prendre leurs fusils de chasse ou même leurs fourches quand arrivera le coup de chien.

La première fois, il me fit plaisir, car j'aime que les personnes irréfléchies aient du moins un naturel généreux ; mais, à la longue, il m'excéda. J'avais déjà tant de mal à desserrer un peu la bouche de mes notaires, triplement cadenassés par la discrétion de leur

charge, par la méfiance de leur race, et par leur prudence de vaincus ! Je fus enchanté quand ce sympathique et insupportable casse-cou refusa de passer les portes où il continuait pourtant de me conduire.

Si je suis reconnaissant à mon compagnon de m'avoir montré le pays à toutes les heures de l'automne et jusque dans les petites villes les plus délaissées, je lui ai plus d'obligation encore pour une scène où il fut absurde, mais qui m'a fait toucher la légitimité de la fameuse méfiance lorraine. Grâce à Pierre Le Sourd, je sais, ce qui s'appelle savoir, que, sur notre pays de marche continuellement écrasé, ce soi-disant défaut est la condition même de notre existence.

Un soir, j'étais à Marsal. Après avoir longuement causé avec le notaire, je regagnai l'auberge. Le Sourd fumait des cigarettes, debout, contre le poêle ; dans un coin, un

jeune homme, penché sur une table, auprès de sa bicyclette, étudiait une carte. Je demandai à cet étranger quelques renseignements, non point que j'en eusse besoin, mais c'est pour moi, j'avoue cette puérilité, un plaisir triste et voluptueux, une poésie d'entendre le doux accent messin. Malheureusement, mon homme était Alsacien. Le Sourd nous interrompit pour savoir si j'avais fait « une bonne récolte ». (Mon Dieu ! comment l'admiration de quelques gardes-chasse peut-elle donner aux jeunes nobles une si sûre confiance en eux-mêmes ?) Je lui répondis que je venais de me documenter sur la situation des femmes :

— Les races du Nord, ajoutai-je, n'ont pas au même degré que nous l'idée de la supériorité du mâle ; aussi je ne m'étonne point si le nouveau code allemand a tâché de favoriser les femmes ; mais le curieux, c'est qu'au

dire du notaire que je quitte, il aboutit involontairement à les desservir.

— Vous causiez de femmes ! Eh bien ! votre tabellion vous a-t-il dit que les Prussiens les mettent en fuite ? J'ai battu toute la ville sans rien voir que de vieux.

— Vous avez raison, observa le jeune Alsacien, les jeunes filles d'ici, qui sont d'ailleurs d'un type très sympathique, quittent toutes le pays ; elles vont chercher des places en France. Le plus souvent, elles commencent par Nancy, d'où elles gagnent Paris.

J'ai remarqué cent fois que Le Sourd ne peut pas supporter qu'on lui explique quoi que ce soit. Il porte partout une vanité de sportsman. Sur toutes choses, il prétend régler, protéger et trancher. — C'est une disposition, d'ailleurs, que l'on peut utiliser pour se faire servir par lui. — Entre deux bouffées de cigarette, il décida que les

jeunes filles lorraines avaient raison de partir.

— Grosse question, dit l'Alsacien, car beaucoup d'entre elles glissent nécessairement dans la prostitution.

J'approuvai cette réplique et, sur de vagues indices, jugeai que c'était l'heure de rompre les chiens. Je sortis une seconde pour avertir le chauffeur d'allumer ses phares. Quand je revins, Le Sourd déclarait qu'il vaut mieux être une bonne fille à Paris que de faire des enfants prussiens en Alsace-Lorraine. Et comme nous protestions, il nous punit en élargissant encore sa pensée.

— J'estime plus, quoi qu'il advienne d'eux par la suite, les pauvres b... qui passent la frontière que les renégats qui, par peur de la Légion étrangère, portent le casque à pointe.

Le jeune inconnu se leva. Avec une émotion fort touchante et sans geste ridicule, il dit :

— Je suis un bon Alsacien. Dans huit jours, j'entre à la caserne à Strasbourg. Monsieur, je dois vous demander de retirer les mots de *renégat* et de *peur* que vous venez d'employer.

J'en avais le cœur serré. Moi, dans un cas identique, je ferais toutes les excuses, car je verrais, à la seconde, la bataille de Wœrth, le siège de Strasbourg, la séance du 3 mars de l'Assemblée de Bordeaux, les trente années d'atermoiement de la France... Les Français ne se sont pas conduits d'une telle manière qu'il leur soit permis de faire un seul reproche à ceux que, pour se dégager, ils ont sacrifiés en 1871... Mais Le Sourd n'avait pas d'imagination. Quand nous touchions à un magnifique cas de conscience, et dans un problème où toute une nation était intéressée, il ne pensa qu'à sa personne.

— Sachez, dit-il, que sur aucune sommation je n'ai coutume de retirer mes paroles. Ce qui est dit est dit.

Une telle réponse prouve qu'il est plus aisé de connaître les formules de l'honneur que de connaître où est l'honneur.

Aucun des deux jeunes gens n'avait de cartes, ils inscrivirent leurs noms sur des enveloppes qu'ils échangèrent. Et l'Alsacien, par une sorte d'hommage à la supériorité française, en remettant son papier à Le Sourd, me demanda :

— Est-ce bien ainsi, monsieur?

Ah ! je vous prie de croire que dans l'automobile, je ne me privai point d'éclairer mon absurde compagnon sur les inconvénients de cette algarade. En vain me disait-il qu'un Alsacien sous un casque à pointe, c'est pire qu'un Prussien, et que, pour le plaisir

d'avoir parlé franc, il était prêt à toutes les conséquences.

— Très bien, lui répliquai-je; mais vous, votre beau-frère et votre sœur, vous serez reconduits à la frontière.

Mon ami Noury était en voyage pour une huitaine de jours. Le temps manquait pour le rappeler, et d'ailleurs une dépêche nécessairement énigmatique l'eût trop inquiété. Parmi les hôtes du château, il n'y avait personne d'utile. Pouvais-je compter sur sa jeune femme, fort intelligente, mais si frivole et qu'une souris fait évanouir?

On dîna tard à Lindre-Basse, ce soir-là, car, dès notre arrivée, je fis porter un mot à la comtesse, qui s'habillait, pour la prier de me recevoir immédiatement. Elle vint me rejoindre dans un salon près de sa chambre. En dépit de ma contrariété, j'éprouvai le plus vif plaisir à la voir nerveuse, char-

mante, deux fois inquiète : de sa coiffure interrompue, plus, peut-être, que de ma démarche.

— Au moins, monsieur, disait-elle, ce n'est rien qui doive m'ennuyer ?

Derrière toutes ses grâces et ses puérilités, cette jeune Mme d'Aoury me laissa voir tout de suite la plus solide raison. Elle comprit d'abord quelle mauvaise posture elle aurait devant son mari si son frère les faisait expulser.

— Eh bien ! lui dis-je, votre frère pourrait exprimer ses regrets.

— Laissons cela... Votre Allemand, comment l'appelez-vous ? (elle lisait la carte : « Paul Ehrmann, étudiant en médecine à l'Université de Strasbourg ») n'en jaboterait que davantage.

— Permettez ! cet Alsacien, quels que soient ses sentiments intimes que j'ignore, est, selon

moi, très respectable ; ce n'est pas lui, c'est la France entière qui a signé le traité de Francfort. Allons, les torts viennent de votre frère! Si Le Sourd étudiait un peu la situation en Alsace-Lorraine...

Elle écarta d'un sourire ma mauvaise humeur et me ramena sur l'essentiel :

— Pierre collabore comme il peut à vos études... Ce n'est pas un penseur, que mon frère, c'est un chauffeur... N'essayez pas qu'il comprenne, ni qu'il fasse des excuses ; ce serait bien long. Oui, nous sommes ainsi dans la famille. Trois choses me paraissent plus faciles : que ces messieurs se battent, que personne n'en sache rien et qu'ils deviennent des amis.

— Mais pour se battre, il faut quatre témoins, des médecins, et voilà un secret bien exposé !...

— Vous êtes notre ami et M. Ehrmann

vous plaît... J'ai confiance dans votre diplomatie. Amenez ce jeune homme prendre une tasse de thé avec nous... C'est impossible... Eh bien! amenez-le se battre dans le parc. Il ne partira pas sans que j'aie tout apaisé.

— Nous revoici, lui dis-je, à l'époque d'Homère quand les déesses présidaient d'un nuage aux batailles des héros.

Nous rejoignîmes les hôtes du château qui avaient refusé de se mettre à table sans la maîtresse de maison. Elle échangea quelques paroles avec son frère : d'abord elle le grondait ; mais visiblement elle ne tarda guère à l'admirer. Ils m'appelèrent. Il me dit avec gentillesse qu'il se rangeait à tout ce qu'elle et moi nous déciderions, sous réserve qu'il ne ferait pas d'excuses. Bien que son absence d'imagination représentative continuât de me choquer, je l'aimais, ce gros égoïste en smoking, parce que, tel quel, il était le frère de cette habile et

noble petite créature dont le visage lumineux ne se troublait point sur un bruit d'épées.

Cependant, deux heures après, en pleine nuit et par quelle humidité, quand je filai en automobile, cette fois seul avec le mécanicien, pour relancer à Fénétrange le jeune M. Ehrmann, je pestais contre cette corvée du hasard. Quelle dure inintelligence des autres êtres, tout de même, chez Le Sourd et chez sa sœur ! Pas un instant, ils n'ont pris en considération la dignité propre de M. Ehrmann, si odieusement froissée. A peine ai-je pu obtenir qu'ils le nommassent sans mépris. Mon déplaisir, qui avait la qualité douloureuse du remords, augmenta, quand, les yeux encore pleins des lumières, de la chaleur et de l'aimable animation de Lindre-Basse, j'arrivai dans la pauvre auberge où ce devait être si dur d'être seul à remâcher une injure.

Il était près de dix heures. M. Ehrmann était remonté dans sa chambre. L'aubergiste s'assura depuis la rue que son hôte avait encore de la lumière et lui porta ma carte avec deux mots. M. Ehrmann ne me fit pas attendre.

Mes premiers mots, nécessairement fort mesurés, furent pour lui marquer, ce qu'il avait pu entrevoir, que je ne m'associais pas aux sentiments de mon jeune compagnon. Du ton le plus digne, il me répondit que la manière de voir, exprimée par M. Le Sourd, était par certains côtés généreuse, mais qu'elle supposait une grande ignorance de l'état des choses en Alsace-Lorraine.

— J'ai bien reconnu, me dit-il, l'esprit qu'entretiennent en France les Alsaciens qui ont opté.

Il s'arrêta. J'aurais voulu qu'il complétâ sa pensée. Son cœur était-il donc allemand ou français? Je ne parvins pas à le démêler

Nous nous assîmes au café : il se taisait et m'attendait, accoudé tout près de moi sur une table. Je repris à voix basse à cause des buveurs qui nous entouraient :

— Je ne viens pas au nom de M. Le Sourd. Et s'il avait l'idée de me remettre ses intérêts, je puis vous dire que je déclinerais sa confiance. Mais je vois de grands inconvénients à ce qu'une telle affaire, plus pénible au reste que grave, ait des suites.

— Permettez! me dit-il, — et ses yeux avaient l'éclat fort de la jeunesse et de la volonté, — si l'on est traité de lâche et que l'on ne relève pas l'injure, l'insulteur, les tiers et l'insulté lui-même peuvent croire que c'est lâcheté. Monsieur, j'ai droit à une rencontre sérieuse ou à des excuses. Et si j'avais à choisir, je préférerais une rencontre.

Je m'inclinai.

— Vos témoins exposeront votre revendi-

cation. Vous trouverez devant vous un galant homme. Mais précisément parce que l'on vous tient pour tel, je n'hésite point (c'est le but de ma visite) à vous demander un véritable service. Un service, non pas pour votre adversaire, qui se débrouillera, mais pour une femme et pour moi-même. Le comte et la comtesse d'Aoury, de qui je suis l'hôte, sont très attachés à leur Lorraine. C'est un sentiment que vous comprenez. Que les propos de leur beau-frère soient connus, leur expulsion en sera la suite ; la mienne aussi, j'imagine. Si mon ami Aoury n'était pas absent, c'est lui qui vous adresserait la demande que je vous soumets au nom de sa jeune femme : couvrez d'un prétexte votre querelle avec M. Le Sourd ; tâchez que rien ne transpire du caractère exact de cette scène. Il est facile d'inventer une fable. Dans beaucoup de cas, deux adversaires font cet accord.

M. Ehrmann n'était préoccupé que d'être correct et de forcer l'estime. Avec cette magnifique confiance qui réussit aux jeunes gens, mais à quoi, passé la vingt-sixième année, nous sommes presque toujours contraints de renoncer, il se mit entièrement dans mes mains.

Nous convînmes, en baissant de plus en plus la voix, qu'il allait se procurer deux témoins d'une discrétion certaine et que, dans deux jours, il arriverait vers les dix heures du matin au château de Lindre-Basse, où il serait mon hôte, pour que, d'une manière ou de l'autre, on y réglât cette fâcheuse histoire.

CHAPITRE III

UNE PARISIENNE EN ALSACE-LORRAINE

Deux jours se passèrent à Lindre-Basse, sans que personne, en dehors de Mme d'Aoury, eût un soupçon de l'aventure. Le Sourd ramena lui-même de Nancy des épées, des pistolets et deux jeunes Parisiens accourus pour lui servir de témoins. C'est à Nancy également que nous prîmes le médecin, car il eût été malhonnête de compromettre dans cette affaire aucune personne du pays annexé.

Le mercredi matin, réunis tous quatre autour d'un feu de bois dans un salon du rez-de-chaussée, nous attendions M. Ehrmann, qu'une voiture du château était allée prendre

à la gare. Heureux d'une bataille, Le Sourd et ses deux témoins s'ébrouaient comme s'ils étaient nés pour mordre et pour déchirer ; ils s'amusaient à se porter à tour de rôle dans leurs bras et faisaient mine de se jeter par la fenêtre.

— Pierre, disaient-ils, j'espère que tu vas lui donner un joli coup d'épée, à ton Allemand querelleur.

Je fus enchanté, quand le bruit des roues sur le gravier du parc les interrompit.

Selon le désir de Mme d'Aoury, je reçus au perron M. Ehrmann. A ma grande surprise, il n'avait avec lui qu'un seul ami. Il me le présenta.

— M. le docteur Werner... Le second témoin, sur qui je comptais, est depuis deux jours dans la montagne ; on n'a pas pu le rejoindre... Vous vouliez le secret, je n'ose m'adresser à personne d'autre... En Alsace-

Lorraine, c'est une des tristesses, nous sommes obligés de nous défier. Mais vous avez bien, ici, quelque jardinier sûr, un ancien soldat...

— Pardon ! lui dis-je, c'est pour moi que vous vous êtes mis dans cet embarras : si vous y consentez, j'aurai l'honneur de vous assister.

Je conduisis M. Ehrmann dans ma chambre, et les quatre témoins se réunirent.

Quand les chances étaient déjà fort minces pour une solution pacifique, une circonstance vint tout aggraver. Les témoins de Le Sourd déclaraient que leur ami n'avait pas pu vouloir offenser M. Ehrmann, dont il ignorait la situation militaire : qu'il s'était borné à formuler une opinion générale... Là-dessus, M. Werner interrompit. Il s'écria qu'il avait fait son temps à la caserne allemande et que « l'opinion » de M. Le Sourd, parfaitement injustifiée, offensait tous les Alsaciens. — Si

nous ne voulions pas d'un second duel, il fallait hâter le premier.

C'est parfois plus désagréable d'assister un ami que de se mettre en ligne. Celui qui va sur le terrain pour son propre compte n'a pas le temps d'avoir de l'imagination. Et s'il déteste son adversaire, il tient, ou tout au moins il cherche un magnifique plaisir.

Nous avions décidé de gagner le lieu du combat par petits paquets, pour ne pas attirer l'attention du château. Tandis que je traversais le parc au côté de M. Ehrmann, moi et les autres Français mêlés à cette affaire, nous me paraissions de fort vilaines gens, des gens à la fois corrects et injustes, ce qui est le pire. Il me semblait qu'en pourchassant un Alsacien, nous aggravions d'une manière odieuse le traité de Francfort.

Nous arrivâmes les premiers au rendez-vous. C'était, sur la lisière des bois du parc,

une allée assez large, qu'une simple porte de lattes basses séparait des champs. Appuyés à cette barrière et fumant des cigarettes, nous occupions le haut d'une faible ondulation. Ces terres sablonneuses de Lorraine sont si dures qu'à trente mètres de nous cinq bœufs, vaches et chevaux attelés ensemble traînaient péniblement une charrue. Hors ce groupe laborieux, rien ne vivait sur la triste plaine. Cette terre d'efforts faisait un digne cadre à mes pensées mécontentes : elle m'aidait si bien à les sentir que je ne doutai point qu'elle ne provoquât chez Le Sourd un sentiment large et vague de respect pour un vaincu alsacien-lorrain.

Au dernier moment, et comme on flambait les épées, je le pris à part et lui dis avec assez de violence :

— S'il arrive malheur à ce garçon, je ne vous reverrai de ma vie.

— Bah! dit-il, je suis trop bon frère pour mettre un revenant dans le parc de ma sœur.

Plutôt qu'humanité, n'était-ce pas fatuité d'homme de sport? Il se persuadait qu'un provincial devant son épée ne serait qu'une mazette. Eh bien! ce ne fut pas long. A peine avais-je dit le sacramentel : « Allez, Messieurs! » que j'eus le plaisir de les arrêter. Le Sourd avait une piqûre au bras.

Ses deux camarades s'amusèrent un peu, tant son dépit paraissait. Pourtant il dit d'un fort bon air qu'étant à Lindre-Basse et en quelque sorte chez lui, il voulait tendre la main à M. Ehrmann, qui n'y fit pas de difficulté.

Je me hâtai de prévenir au château Mme d'Aoury. Elle revint avec moi vers le kiosque où l'on pansait son frère.

— Monsieur, dit-elle au jeune Alsacien,

non frère s'est conduit comme un étourdi. Pour sa punition, il ira se coucher, et vous nous ferez le plaisir, ainsi que votre ami, de déjeuner ici.

M. Ehrmann parut plus troublé par la bonne grâce de la sœur qu'il ne l'avait été par la mauvaise grâce du frère. C'était décidément un très aimable jeune homme.

Il fut convenu qu'on ne soufflerait mot devant les autres invités. On inventa toute une fable pour expliquer que Le Sourd s'était foulé le poignet. Elle prêta, durant le déjeuner, à mille fantaisies amusantes pour les personnes qui étaient dans le secret. Cette pénible histoire tournait à la mystification de château. L'Alsacien devint tout naturellement le héros de la journée et, ma foi, il le méritait, car il éleva très sensiblement le ton de la causerie.

Dans ce déjeuner, comme depuis trois

jours, Mme d'Aoury m'émerveilla par le génie réaliste que j'aperçus derrière ses grâces et ses lassitudes. Quel regard juste et de petite bête de proie peuvent lancer de beaux yeux qui semblent faits seulement pour l'amour! Jusqu'alors, je ne l'avais vue qu'à Paris où nous sommes trop divertis pour bien apprécier les êtres. Eux-mêmes, d'ailleurs, ils y sont atténués, mal en valeur. Mais dans cette vieille ferme, ennoblie par de méchants portraits de généraux et qui n'évoque que des activités simples, une telle jeune femme, par son isolement même, prenait de l'accent. Dans la série des propriétaires de Lindre-Basse, elle faisait un épisode de beauté. Au cours de ce repas, les ondulations de son esprit, son tact, sa souplesse en un mot, son art, que des Allemands eussent méconnu et traité de frivolité, se faisaient encore plus sensibles

par le contraste même qu'elle offrait avec ce jeune Alsacien, qui ne pouvait rien dire que d'amplement expliqué, et qui semblait même expliquer son silence, tant, au début, il marqua fortement qu'il se taisait. On eût dit de l'un et de l'autre deux caricatures, mais chargées d'intelligence et de sympathie. Bien qu'il eût de nombreuses manières d'être germaniques, M. Ehrmann ne méconnaissait point, cela se vit peu à peu, le chef-d'œuvre français qu'était cette jeune femme. Il devint même touchant, avec sa force et sa jeune raideur, d'ébahissement devant cette reine... Bientôt il eut tout à fait oublié qu'aucune autre personne fût là. Et quand M[me] d'Aoury disait des choses bizarres et charmantes, il se renversait un peu, en riant trop fort, pendant une bonne minute.

Successivement, elle avait empêché qu'on parlât de la France, de l'Allemagne, de la

germanisation, des partis politiques alsaciens-lorrains, et j'avais admiré chez un jeune homme qui, de naissance, semblait être autoritaire, voire brutal, le pouvoir de comprimer ses premiers mouvements. — C'est un pouvoir que développe, je crois, depuis trente ans, l'atmosphère des pays annexés. — Elle vit enfin qu'il fallait mettre M. Ehrmann sur l'Alsace. Comme tous ses compatriotes, il était grand promeneur. De quel air convaincu, en hygiéniste, en patriote et en poète, il disait le bonheur de marcher sous les arbres, les arbres et toujours les arbres, par d'interminables sentiers quand les feuilles sont mouillées, et que, bien couverts, nous nous sentons incapables de fatigue! Mme d'Aoury, qui jamais ne sortait du parc, sinon, très rarement, pour une heure de voiture, assura que ces marches-là seraient son rêve.

Au sortir de table, il nous fit un véritable cours sur les châteaux des Vosges. J'essayai d'indiquer qu'en Lorraine, à défaut de burgs féodaux, nous avions quelques jolies propriétés. Elles devaient plaire à Mme d'Aoury infiniment plus que les ruines du XIIe siècle. Mais elle ne voulait entendre que M. Ehrmann et les choses de l'Alsace.

Était-ce bien la même personne qui trois jours avant me disait : — « Ah! monsieur, comme je m'ennuie dans votre « Est! » — « Tant que cela, madame? » — « A braire, monsieur, à braire. » Et comme elle était étendue sur cette même chaise longue, elle avait simulé un immense bâillement, qui m'avait permis de voir ses trente-deux dents intactes jusqu'au fond de sa gueule rose. Oui, c'est bien « gueule » qu'il faut écrire pour rendre sensible cette divine impression d'animalité jeune.

Maintenant elle nous reprochait de ne l'avoir pas conduite à la Hohkœnigsbourg et à Sainte-Odile. Elle aurait gravi les montagnes, accepté les auberges... Soit! Je l'admirais trop pour gêner cette hypocrisie, qui n'était d'ailleurs que la magnifique mutabilité de son âme.

Depuis longtemps, les hôtes habituels de Lindre-Basse étaient rentrés dans leurs paisibles chambres ; depuis longtemps, les témoins et moi, demeurés au salon, nous nous taisions, nous digérions, nous pensions à nos affaires, que Mme d'Aoury et M. Ehrmann gardaient encore la même énergie pour célébrer la beauté, la santé et la suprématie de l'Alsace. Je crois que les deux Parisiens étaient un peu froissés. Tout ce que nous obtenions de temps à autre, c'était qu'elle nous invitât à la servir, pour baisser un rideau contre la lumière trop vive, pour

demander un verre d'eau, pour ramasser une couverture que son petit soulier perpétuellement agité venait de faire glisser à terre, en découvrant une mince cheville. Et c'était encore l'étranger la cause et l'objet de cette nervosité. Certes, d'aucun être, elle n'acceptait qu'il échappât à son influence, mais pour celui-ci, c'était une folie de zèle et qui atteignit au sublime, quand de l'Alsace elle passa à la médecine.

Je n'ai jamais pu me défendre d'une sorte d'amour mêlé d'un retour un peu triste sur moi-même, à l'égard des très jeunes gens que comble la fortune. Je fais des vœux pour tous les grands favoris du sort qui n'ont pas trente ans. J'honore, je voudrais préserver ces jeunes dieux qui possèdent la gloire et l'amour. Je pense à eux, avec plaisir, comme à une belle œuvre d'art fragile, et je me dis : « Il existe au monde un exemplaire de ce que

j'ai tant désiré d'être... Puisse-t-il n'être pas brisé! » C'est avec ce sentiment de sympathie légèrement douloureuse que je regardais le jeune Alsacien. Il éprouvait la joie que tout homme a connue après une première affaire d'honneur : violent ébranlement physique qui raffermit, exalte toute l'âme et tout le corps. En outre, il goûtait le romanesque de sa situation : d'être reçu, fêté, flatté, dans la maison de son adversaire. — C'est assez tard, je crois, qu'il distingua la beauté singulière de Mme d'Aoury : au début, il se préoccupait trop des lois de la politesse française, qu'il observait avec raideur. Mais il sut peu à peu se distraire de soi-même, et, naïvement, à sa loquacité succéda le silence, puis la plus noble, la plus virile compassion tendre, quand elle parla d'une longue maladie pour laquelle on l'avait opérée.

— Pendant quinze jours et quinze nuits,

j'ai tellement souffert! Je remuais une jambe doucement et je chantais un air très bas sur deux tons. C'était insoutenable, à rendre fous ceux qui me soignaient. Mais puisqu'il me fallait vivre avec une telle douleur, j'aurais tant voulu qu'elle s'endormît. Alors, je berçais ma douleur.

Et soudain, elle se mit à chantonner, comme elle avait dit, et à balancer faiblement sa jambe droite, tandis que de ses deux mains allongées et réunies sur son corps, elle semblait endormir un enfant.

C'était un tableau qui donnait l'idée même de la faiblesse, et, pourtant, le jeune docteur exprima notre pensée à tous quand il dit :

— Comme vous êtes courageuse, madame.

— En tout cas, dit-elle en se levant, j'admire le courage. Je ne pense pas que la vie soit ce qu'il y a de plus précieux; j'aurais

mieux aimé que mon frère se fît tuer, que de se conduire sans bravoure, mais je suis contente aussi, monsieur, puisqu'une aventure, où il a tous les torts, nous a permis d'acquérir un ami que tout le monde dans cette maison estime.

Je vis bien qu'elle donnait sa main au jeune homme pour qu'il la baisât. Mais il la retint dans ses deux mains, et il dit avec une profonde émotion dont elle fut déconcertée, car elle craignait le ridicule :

— Il n'y a que les Françaises pour être si généreuses et si délicates.

Par une petite comédie qui lui était familière, elle sortit du salon en courant, en marchant sur sa robe, en trébuchant, en poussant un cri d'effroi, en se retenant à un meuble.

Les deux Alsaciens désiraient marcher. Je les reconduisis jusqu'à la gare, à travers le parc. Ils étaient enchantés, et, dans tous

leurs gestes, on voyait la fougue inemployée de deux jeunes soldats.

M. Ehrmann admirait le paysage, sublime, sous le soleil couchant, de douceur et de solitude. Il dit tout d'un coup :

— Imaginez dans ce parc, en place de Mme d'Aoury, une grosse Prussienne ! Quand même sous ce ciel bleu pâle, les mêmes bâtiments, les mêmes dessins de prairies et de bois demeureraient, ce dont je doute, où seraient cette délicatesse et cette fierté qui se répandent sur tout le domaine ?

Ces paroles de M. Ehrmann me dévoilaient enfin son cœur ; elles me montraient un compagnon de mes pensées, un croyant de la supériorité française.

— N'est-ce pas, docteur, dit-il en s'adressant à son compagnon, n'est-ce pas que Mme d'Aoury, c'est une Française, une Parisienne, le type de la vraie Parisienne ?

Le docteur Werner n'avait pas dit trois mots de toute la journée ; il appartenait à l'espèce des Alsaciens muets, excellente et aussi nombreuse que l'espèce des Alsaciens à vivacité méridionale. Il répliqua :

— J'étais un petit garçon quand nous sommes devenus Allemands ; vous êtes trop jeune, Ehrmann, vous n'avez pas vu... moi, je me rappelle les uniformes français sur le Broglie et sur le Contades. Cela faisait une harmonie, comme la voix et les gestes de Mme d'Aoury dans une vieille propriété lorraine.

Les bras m'en tombèrent, et j'aurais voulu prier ces deux jeunes gens, le muet comme le bavard, de collaborer à mon enquête sur la transformation des mœurs aux pays annexés. Mais cinq minutes après, la locomotive les emportait.

Je revins au château par de longs dé-

ours; je respirais amoureusement ma Lorraine. Je voyais avec évidence que les Allemands qui n'ont pas créé la beauté de mon pays, en se l'appropriant, la détruisent. Si la population welche déserte la province qu'elle a humanisée, c'est une âme qui se retire et laisse tomber un beau corps. Ils raisonnent juste, ces deux Alsaciens : qu'est-ce qu'un parc français, sans une jeune Française pour savoir y marcher ? Et qu'est-ce que Lindre-Basse, sans cette divine fantaisie qui vient toute une après-midi de nous ennoblir le cœur?

Je dis à Mme d'Aoury que M. Ehrmann l'aimait.

— Alors, dit-elle, vous croyez qu'il se taira?

Je fus un peu indigné.

— Comment pouvez-vous prêter la moindre bassesse à un garçon qui interprète tout

avec une si admirable noblesse? C'est in
digne de vous.

— Vous avez raison, dit-elle, mais je serai
encore plus sûre de M. Ehrmann, s'il étai
comme son camarade. En voilà un qui aime
rait mieux périr, c'est évident, qu'ouvrir l
bouche! Quels hommes que vos Allemands
Je suis exténuée, monsieur!

CHAPITRE IV

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE CONTINUE EN ALSACE-LORRAINE

Je rentrai pour l'hiver à Paris et les souvenirs de mon automne lorrain ne tardèrent pas à s'embrumer. Ce petit duel aurait pu me laisser quelques éléments pour mes conversations, par exemple un joli récit pittoresque. Mais je m'aperçus très vite que les gens à qui je le racontais concluaient à la germanisation de l'Alsace, ce qui m'amenait à des discussions énervantes. Moi-même, d'ailleurs, bien que je continuasse à blâmer l'injure faite à des annexés, qui sont des otages de la France en Allemagne, je pensais

avec déplaisir que maintenant M. Ehrmann était coiffé d'un casque à pointe. Je demeurais dégoûté de Le Sourd, mais j'avais perdu mon premier zèle pour mon client.

Je continuai mon livre. Les notes que j'avais recueillies chez les notaires lorrains se rapportaient surtout à la vie rurale. Elles montraient un effort conservateur et aristocratique pour reconstituer les autorités sociales, notamment par des libertés de tester, et une tendance à rétablir la vie provinciale, en laissant certaines initiatives à des groupements (syndicats, caisses de crédit agricoles). Mais, d'autre part, je voyais que le despotisme de la Prusse met des obstacles, en Alsace-Lorraine, au jeu des institutions qui servent la prospérité des autres provinces de l'Empire. Pour continuer mon enquête et mieux soupeser les chaînes des vaincus, au printemps de 1903, je vins à Strasbourg.

J'arrivai à la fin d'une très belle journée, et tout de suite, j'allai déposer mes lettres d'introduction chez des juristes et des industriels. Je parcourus ainsi plusieurs fois ce fameux trottoir de gauche, qui va du Broglie à la place Gutenberg et qu'ornent les magasins les plus luxueux de la ville. Ce qui frappe nécessairement un étranger dans ce coin de Strasbourg, où, de cinq heures à huit, la foule est la plus élégante et la plus épaisse, c'est la morgue des innombrables officiers. Comme ils marchent raides et droits, sans se déranger, fût-ce pour les femmes! Quelle magnifique tenue sans aisance! Quel orgueil sans gentillesse! Ce sont des gens de caste, mais surtout des vainqueurs sur le sol de leur victoire. Constatation qui réconforte un Français plus qu'elle ne l'attriste, car il voit avec plaisir qu'après trente-trois ans, ces beaux soldats demeurent des maîtres étrangers.

Au milieu de la ville, au-dessus des vicissitudes, la noble cathédrale veille et demeure; sa continuité me rassure contre des couleurs éphémères ; elle est, au-dessus des passagères puissances germaines, une haute pensée de chez nous, le témoignage d'une conception d'ordre et de beauté, fleurie d'abord dans le bassin de la Seine.

J'allai de la cathédrale à l'Université. Ses vastes bâtiments m'inquiétaient autant ou plus que les casernes. La pensée germaine ne s'arrête jamais de faire la bataille. Ne peut-elle pas ruiner ce qui reste de la France dans nos anciens départements? Les professeurs ne valent-ils pas pour discipliner des âmes sur qui ces officiers arrogants n'auraient, je le crois, aucune prise? Mes études autour du nouveau code m'avaient obligé à reconnaître certaines puissances de la raison allemande, et, comme il arrive si nos facultés

sont ébranlées par une émotion, ma promenade solitaire dans Strasbourg me laissait sentir, avec une extrême force, l'embarras de cette nation alsacienne à qui l'on propose de choisir entre deux idéals. Tout d'un coup, je pensai à M. Ehrmann, comme à un navigateur perdu sur la vaste mer. De nouveau, je le jugeai un personnage énigmatique. Dans quelle mesure était-il Français ou Allemand ? Et tous les jeunes bourgeois d'Alsace-Lorraine, les dirigeants de demain ? J'eus envie de voir le monde des écoles.

J'appris à mon hôtel que, le samedi, les étudiants passaient volontiers la soirée, avec leurs maîtresses, dans un café-concert nommé *les Variétés*.

J'y entrai vers neuf heures.

Comme je traversais les couloirs, un grand diable de jeune homme à casquette et à cicatrice, un Allemand pour sûr, aborda

tout auprès de moi l'agent de police et lui dit :

— Il y a dans une loge un individu qui fume à la dérobée. Je suis assesseur. (C'est-à-dire qu'il avait fait sa quatrième année de droit.) Je veux que la loi soit obéie.

Une telle démarche est fondée en raison ; elle peut se défendre du point de vue social, et je m'en chargerais, puisqu'il y a Pascal, qui, en dénonçant et poursuivant le frère Saint-Ange, agissait à peu près comme ce jeune légiste, mais, tout de même, je fus rempli d'un vif dégoût, d'un dégoût si excitant qu'il atteignait à l'allégresse.

Je pris place. Sur la scène, une chanteuse disait en français « Les petits cochons », et tout autour de moi le parterre applaudissait furieusement, tandis que le balcon huait. Une Allemande succédant à la Française, les huées et les bravos changèrent d'étage. D'où

je conclus que les spectateurs se groupaient par nation et que j'étais assis en France. J'avais pour voisin de fauteuil un fort beau gaillard, très massif et placide, un blond à la peau blanche et à l'œil bleu. Il s'occupait avec amitié de sa maîtresse. A cela on reconnaissait un brave garçon. Il me dit avec orgueil qu'il était un Haut-Rhinois, de l'Alsace où l'on boit du vin. Puis il commença de me signaler avec son doigt tendu les grossièretés des Allemands.

Ils avaient de longues cannes à pêche où pendaient des harengs saurs, qu'ils promenaient devant les figures des gens du parterre, et puis, de temps à autre, ils jetaient à travers la salle des poignées de monnaie. Je vis l'un d'eux assis sur le bord de sa loge, les pieds dans le vide; il avait sur ses genoux une assiette, et salement mangeait une côtelette dont la sauce dégouttait sur le

public. Parfois, un demi-ivrogne se levait, et d'une voix formidable, en tendant son verre de bière, criait : « *Prosit!* un tel! » Et celui de qui il portait la santé, il ne le désignait point par son nom, mais par un sobriquet. A quoi le camarade ainsi honoré répondait de l'autre bout de la salle par une lourde indécence.

Ces jeunes Allemands manquaient de goût dans leur entente du plaisir, comme, tout à l'heure, ce juriste dans son sentiment du devoir. On eût dit des jeunes bêtes qui s'ébrouent. Mais précisément la jeunesse, l'ardeur adolescente colorent, enlèvent, font une noblesse, et le spectacle n'était tout à fait dégoûtant que si l'on ne voyait pas les figures, naïvement fières de leurs sottises. D'ailleurs mon voisin et sa petite compagne, encore qu'ils protestassent, s'amusaient fort, et quand je leur dis que je voulais m'en

aller, ils répondirent : « Ça va devenir intéressant », d'un ton si convaincu que je me rappelai ce que fait chanter notre Berlioz d'après Gœthe, dans la taverne d'Auerbach : « Observez d'abord ! La bestialité va se manifester dans toute sa candeur. » Et, ma foi, ce fut une bestialité telle qu'aujourd'hui encore, je ne puis me la représenter sans quelque émotion de joie.

A peine mon aimable Haut-Rhinois avait-il prononcé sa phrase vraiment prophétique (et cette coïncidence un peu comique contribua, je pense, à l'exaspérer) que du premier étage un gros pain tomba, qui atteignit et renversa le chapeau de sa jeune femme. Toute l'Allemagne se mit à rire. Quant à lui, il dépouilla sa placidité, plus vite qu'un homme n'ôte sa veste, et bondit hors des fauteuils. En moins d'une seconde, au-dessus de nous, dans une loge, nous entendîmes sa voix furieuse :

— Lequel de vous a jeté le pain ?

La salle commença de se lever. Il y eut dans la loge un concert de ricanements. La voix alsacienne reprit :

— C'est d'ici que le pain est parti. Que celui qui l'a jeté se présente. Je le dis une dernière fois.

Nouveaux ricanements. Puis, tout d'un coup, un cri de détresse. Un homme, du balcon, c'est-à-dire d'une hauteur de trois à quatre mètres, venait s'abattre sur nous tous. L'Alsacien avait précipité l'un des Allemands.

On eût dit qu'il avait fâché une ruche. Toute la salle tournoya, les Allemands courant pour assommer l'audacieux et les Alsaciens pour le soutenir ! Quelle mobilisation ! Ah ! ce fut rapide pour que les deux nations se reconnussent et se classassent !

Deux vagues agents essayant d'intervenir, par la même occasion on leur tapa dessus.

Derrière les loges et sur l'escalier, la bataille fut magnifique. Elle parut défavorable aux Allemands. Ils se replièrent peu à peu vers la sortie. Dans une sorte d'élan héroïque, les jeunes descendants des Celto-Romains balayaient la horde germaine.

On est toujours émerveillé du peu de dégâts tragiques que font ces grandes luttes sans armes. C'est qu'on se bat dans une épaisse cohue qui fait comme de l'étoupe.

Les Allemands, d'abord expulsés, cherchèrent à rentrer ; mais ils étaient empêchés, parce que le scandale ayant interrompu le concert, chacun se pressait pour gagner la rue. Moi-même, j'allais y atteindre, quand soudain, du dehors, un gigantesque Poméranien bouscula les choses et les gens, empoigna et leva le fauteuil classique, en velours grenat, de la caissière qui fuyait en hurlant, brisa dans son effort le lustre du plafond, et,

sous une pluie de verreries, précipita l'énorme meuble sur trois jeunes guerriers alsaciens, qui, seuls, dans l'écart de tous, lui barraient le passage. L'un d'eux s'abattit. Le furieux allait redoubler ; mais un héros le surprit d'un bond prodigieux, lui mit au cou les deux mains et, roulant à terre avec lui, sous une volée de coups de canne, s'efforça conscien-cieusement de l'étrangler.

J'eus un cri d'admiration. Qui venais-je de reconnaître ? Mon jeune client de Lindre-Basse, M. Ehrmann. Ah ! par exemple, qu'il fût officiellement au service de l'Allemagne et, dans le privé, un volontaire de la France, qu'il parût l'avant-garde germaine et se conduisît comme une arrière-garde française, j'en fus enthousiasmé, et, ma foi, comme toute ma « nation », je m'élançais pour le dégager, quand, du fond de la salle même (où sans doute ils avaient pénétré

par la scène), les agents de police survinrent.

Nous fûmes tous jetés dehors. Je vis M. Ehrmann, qu'un agent voulait entraîner Mais un jeune homme saisit et tordit les bras du policier et commença à crier :

— Pas toi ! File ! File !

Je compris bien ce qu'il voulait dire, que le cas d'un volontaire serait particulièrement grave. M. Ehrmann hésita, puis disparut.

Son sauveteur, moins heureux, resta aux mains des agents. Et l'un d'eux lui disant :

— Tenez-vous tranquille, espèce de voyou !

— Comment, moi, un voyou ! répliquait-il, je suis le fils du maire de T*** et je vous défends bien de m'insulter.

On le traîna au poste, avec une dizaine d'autres. L'importance que ce jeune homme paraissait attacher à sa qualité sociale, en me réjouissant, me délivra de mon excessif en-

thousiasme. Nul doute, me disais-je, que monsieur le fils du maire ne soit en ce moment vigoureusement passé à tabac. Mais je vis, au scandale de quelques personnes, qu'il n'avait pas invoqué un titre sans poids, et l'on m'assura que ces jeunes gens, sitôt leur identité constatée, allaient être relâchés, sans que la police leur rendît un seul des coups qu'elle avait reçus.

Les journaux, le lendemain, parlèrent négligemment d'une rixe d'étudiants. C'est aujourd'hui le système officiel de ne rien laisser transpirer qui puisse donner des doutes sur la germanisation du pays. On veut en haut lieu qu'il n'y ait plus de question d'Alsace-Lorraine.

L'incident m'avait ému, plus qu'il ne semblera peut-être raisonnable. Mais il s'agit bien de raison ! C'est la déraison de ces jeunes soldats attardés qui éveillait mes sympathies

fraternelles. Je m'informai, j'appris que l'autorité judiciaire n'engagerait rien, sans en avoir référé au recteur, et que le Sénat académique, c'est-à-dire le Conseil de l'Université, allait entendre les jeunes batailleurs.

Strasbourg est une petite ville. Il me fut aisé d'avoir un rapport exact de cette séance. On me raconta comment, dans une vaste salle, avaient été convoqués les étudiants mis en cause par la police. Beaucoup de leurs camarades les accompagnaient, à qui il plaisait de venir dire : J'en étais, voici comment la chose s'est passée. Derrière une table recouverte d'un tapis vert, les professeurs entouraient leur recteur. Celui-ci tenait sa main dans sa redingote ; il portait des cheveux assez longs, une grande barbe presque blanche et des lunettes d'or. Avec un air digne et une figure très pâle, il commenta les accusations de la police.

— Vous vous êtes conduits comme des gens communs, d'une façon indigne de disciples de l'*Alma mater*. Et ce qui est le plus grave, c'est qu'on vous accuse de vous être colletés avec des agents et de leur avoir opposé de la résistance.

Quand il se fut assis, un jeune homme s'avança et dit :

— Je dois rendre attentif monsieur le recteur que les agents ont commencé de nous insulter. Ainsi l'agent qui m'a appréhendé m'a traité de « voyou ».

Le recteur se leva, les deux mains sur le tapis :

— Ce que vous dites là, pouvez-vous le prouver ?

D'autres Alsaciens se mirent en avant :

— Nous l'avons entendu, nous sommes prêts à témoigner de la vérité.

Le vénérable recteur renversa sa tête en

arrière et assura sa main dans sa redingote. Personne autant qu'un Allemand ne se rengorge dans l'exercice d'une haute fonction. Il se tourna vers ses collègues :

— Messieurs, dit-il, ce que nous apprenons dans cette minute est très grave. Nous sommes à notre poste, en premier lieu, pour faire respecter notre sainte et aimée *Alma mater* et ses disciples, et il n'est pas possible que nous tolérions à leur égard les insultes d'un agent. Je vous propose, messieurs, de congédier ces jeunes gens pour que nous délibérions.

Toutes les physionomies graves et honnêtes des sénateurs, toutes ces figures appuyées sur toutes ces mains s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Là-dessus, se rengorgeant encore une fois, le recteur s'adressa aux jeunes gens, sans bienveillance, mais d'un ton plus adouci :

— Messieurs, vous pouvez rentrer chez vous. Vous serez avertis de la suite que prendra cette affaire.

La suite, ce fut une sévère punition à l'agent de police.

Ce petit événement me renseigna, mieux qu'aucun paragraphe du nouveau code, sur l'esprit aristocratique, exactement, sur l'esprit de classe qu'il y a dans la société allemande. Je compris que cette aristocratie est fondée sur des usages et des tempéraments, bien plus que sur la lettre de la loi. Beaucoup des prérogatives de l'Université s'appuient sur une tradition sans plus : c'est de l'irrégulier et de l'incomplet, menacé d'ailleurs par les envahissements du pouvoir impérial. Il n'est écrit nulle part que l'étudiant relève d'une juridiction spéciale. En fait, cependant, ses petits délits sont d'abord portés au Sénat académique, et celui-ci excuse d'office tout ce qui

peut rentrer dans la série des tapages nocturnes et des ivrogneries ; pour le surplus, il peut trouver des échappatoires.

Formés par notre esprit français, qui est égalitaire et qui cherche les solutions simples, les Alsaciens se plaignent que dans la loi allemande il y ait toujours place pour l'arbitraire.

Qu'ils croient voir de l'arbitraire, cela déjà peut les gâter. Mais je crains davantage la nécessité pour eux d'être hypocrites. Je ne blâme pas la manière dont ces jeunes Alsaciens ont esquivé les conséquences de la bataille des *Variétés* ; je préférerais, toutefois, que leurs beaux instincts de soldats ne fussent pas nécessairement mêlés d'habileté.

La responsabilité de cette diminution morale n'incombe pas aux Alsaciens, mais tout entière aux circonstances où ils vivent depuis trente-trois ans. La guerre franco-allemande continue

en Alsace-Lorraine. Les misères de la guerre ne sont pas seulement celles qu'a gravées notre compatriote Callot. Il y en a qui se voient avec les yeux de l'esprit.

Un soir que, pour la centième fois, j'essayais d'établir un diagnostic d'après les notions que j'avais recueillies sur le corps des nations alsaciennes et lorraines, il m'arriva de rencontrer soudain M. Ehrmann, et cette courte vision ajouta encore à mes incertitudes. Le casque sur la tête, le jeune homme sortait de la caserne d'artillerie (sur la place d'Austerlitz) avec d'autres soldats. Nos regards se rencontrèrent ; il ne fit pas mine de me reconnaître, quoique mon premier geste vers lui fût assez sensible ; et certainement il pressa le pas. Je m'arrêtai de l'aborder ou même de le saluer. Pourquoi ? Sa gêne, sa hâte, son casque m'inclinèrent, puérilement, je l'avoue, à rabattre de la haute estime qu'il m'avai

'abord inspirée et où j'étais revenu en le
oyant charger l'ennemi.

Le lendemain, je quittai Strasbourg, assez
n peine des petits faits que je venais d'amas-
er. Ils complétaient, mais contrariaient mes
remières constatations de l'automne. Jugés
n eux-mêmes, plusieurs principes de la loi
llemande m'avaient d'abord paru très pro-
res à maintenir une société : je voyais
ujourd'hui qu'ils ne s'accordaient pas tous
vec la culture alsacienne et lorraine (1).

(1) Voir la note III, page 271.

CHAPITRE V

LA MAGNIFIQUE ALSACE, TOUJOURS PAREILLE ET TOUJOURS DIVERSE

L'étranger qui parcourt la plaine d'Alsace, entre Mulhouse et Saverne, instinctivement tourne ses yeux vers les innombrables châteaux du moyen âge qui, par-dessus la chaîne basse des vignobles, hérissent les sommets des Vosges. Pour un indigène, ces ruines sont mieux que pittoresques : elles sont des points de sensibilité. Peut-être l'Alsacien respecte-t-il, sans le connaître clairement, le rôle qu'eurent ses burgs dans sa vie sociale. Et puis on montait là-haut quand on était petit : les parents, les grands-parents y mon-

tèrent et, dans chaque famille, des souvenirs heureux ou malheureux, fiançailles, mariages, naissances ou morts, se conservent liés à l'un ou l'autre de ces sites. Entre tous, la montagne de Sainte-Odile, avec ses nombreux châteaux, ses souvenirs druidiques ou romains et son couvent, est le plus mémorable (1).

Vu de la plaine, le couvent de Sainte-Odile semble une petite couronne de vieilles pierres sur la cime des futaies. Il occupe, au sommet de la montagne, un énorme rocher coupé à pic vers l'Est, accessible d'un seul côté, et qui surplombe trois précipices de forêts. Sans doute, on trouve dans les Vosges des sites également pittoresques, mais celui-ci suscite la vénération. Sainte-Odile, depuis douze siècles, demeure la patronne de l'Alsace.

L'Odile historique naquit du duc d'Alsace,

(1) Voir la note IV, page 272.

Adalric, qui, dans la seconde moitié du VIIe siècle, administrait notre terre pour le compte des Mérovingiens. Il était attaché à la famille des Pépins, grands propriétaires entre la Meuse et la Moselle, et qui bientôt allaient donner la dynastie des Carolingiens. (Ceux-ci montrèrent, dit-on, une intelligence profonde de leur époque et restaurèrent l'idée d'État. Aussi leurs premiers clients peuvent être interprétés comme des serviteurs et collaborateurs de la préparation française.) A la suite de divergences politiques, Adalric martyrisa saint Léger et saint Germain. Au reste, bon chrétien, il eut des remords et bâtit le couvent expiatoire dont sa fille Odile fut la première abbesse.

Cette montagne était un bon sol, pour qu'il y poussât une plante nationale. Dès le IVe siècle ou le IIIe siècle avant Jésus-Christ, les Celtes y avaient construit le mur païen ;

on trouve sur le sommet les traces d'un oppidum gaulois, probablement un collège sacerdotal druidique, et, plus tard, d'une citadelle romaine. Sans doute, on venait ici en pèlerinage honorer Rosmertha, déesse des régions de l'Est (1). Sainte Odile hérita des vertus accumulées de ce paysage et les augmenta. Elle était une graine tombée dans une terre déjà riche, mais une graine d'une nature à pousser haute et droite.

Le mont Sainte-Odile est, avec la cathédrale de Strasbourg, le plus fameux monument du pays ; et, si l'on veut prendre en considération que son mystérieux « mur païen » fut construit par une peuplade qui venait de bâtir Metz, on admettra que ce site fameux préside l'ensemble du territoire annexé. Aussi, vers l'automne de 1903, quand il me fut permis de revenir en Alsace et de reprendre

(1) Voir la note V, page 273.

mon travail sur le pays annexé, je ne pensai point que je pusse trouver une retraite plus convenable pour mettre en œuvre mes notes de Lindre-Basse et de Strasbourg. J'avais recueilli des documents qui nous montrent notre génie français et latin refoulé par le génie germanique : j'étais préoccupé d'en tirer une moralité alsacienne et lorraine. Pour juger des institutions allemandes en Alsace et en Lorraine, il faut d'abord que nous nous fixions dans un parti-pris sur le rôle historique de ces deux marches de l'Est : il faut que nous reconnaissions ce que cette vallée rhénane renferme de permanent et qu'il s'agit de maintenir. Sainte-Odile est le vrai sommet d'où l'on peut sentir et comprendre avec amitié la continuité de l'Alsace et du pays messin.

*

Comment saurais-je rendre sensible la soli-

tude, les plaisirs et la musique d'un long automne à Sainte-Odile ?

C'est avec amour et confiance qu'à chaque visite je me promène sur la forte montagne. Il n'en va pas de même ailleurs. Ailleurs, qu'un oiseau donne un coup de sifflet, qu'autour de moi les mouches accentuent leur bourdonnement, que les aiguilles des sapins miroitent au soleil, c'en est assez, ma vie fermente, je souffre d'une sorte d'exil : je regrette ma demeure, mes pairs et toutes mes activités. Sur la montagne du Montserrat, plus étrange sinon plus belle que l'Ottilienberg, je ne pus jamais m'oublier, me donner. « Je salue vos puissances, disais-je au mont sacré des Catalans, mais nulle pierre de vos gradins ne saurait servir au tombeau qu'il faut que je m'édifie. » Sainte-Odile, au contraire, me semble l'un de mes cadres naturels, et je foule, infatigable, les sentiers de

ma sainte montagne en me chantant le psaume qui m'exalte : « Je suis une des feuilles éphémères, que, par milliards, sur les Vosges, chaque automne pourrit, et, dans cette brève minute où l'arbre de vie me soutient contre l'effort des vents et des pluies, je me connais comme un effet de toutes les saisons qui moururent. »

Je m'enfonce dans ce paysage, je m'oblige à le comprendre, à le sentir : c'est pour mieux posséder mon âme. Ici je goûte mon plaisir et j'accomplirai mon devoir. C'est ici l'un de mes postes où nul ne peut me suppléer. A travers la grande forêt sombre, un chant vosgien se lève, mêlé d'Alsace et de Lorraine. Il renseigne la France sur les chances qu'elle a de durer.

Bien que je doive d'heureux rythmes à Venise, à Sienne, à Corfoue, à Tolède, aux vestiges même de Sparte, et que je refuse la

mort avant que je me sois soumis aux cités reines de l'Orient, j'estime peu les brillantes fortunes que me firent et me feront de trop belles étrangères. Bonheurs rapides, irritants, de surface! Mais à Sainte-Odile, sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici, je cesse d'être un badaud. Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation.

Le soir de mon arrivée, sous la pluie qui tout le jour ne s'était pas interrompue, une petite sœur des pauvres traversait la grande cour du monastère, au point où la porte cintrée s'ouvre sur la forêt. Cette cornette et l'inconfort général donnent un style monas-

tique à ces dépendances qu'ennoblissent de sombres tilleuls. — Sans doute, au grand jour, Sainte-Odile n'est plus qu'une hôtellerie tenue par les petites sœurs des pauvres : le monastère a perdu sa règle et le cloître sa solitude ; mais, de l'ensemble se dégage une magistrale leçon de continuité. Il y a la stèle du XIIe siècle, encastrée dans un mur du cloître ; il y a, dans la chapelle, les reliques de sainte Odile, que la critique la plus scrupuleuse tient pour authentiques ; il y a, sous les murs du monastère, comme le panier de son sous la guillotine, l'étroit cimetière des nonnes anonymes : mais le spectacle le plus instructif, c'est tout au fond des corridors, quand on débouche dans un étroit potager. Seul, un muret nous sépare de l'abîme. Sur la pointe du rocher plat, où repose depuis quatorze siècles l'audacieuse construction, cet humble jardin de légumes, semblable à

un éperon, domine la cime des plus hauts sapins. Ici d'innombrables générations sont venues admirer ce qui ne meurt pas, la magnifique Alsace : l'Alsace « toujours la même et toujours nouvelle », dit Gœthe, en retraçant avec plaisir, dans ses Mémoires, son pèlerinage de jeune étudiant à l'Ottilienberg.

Dans ce paysage aux motifs innombrables, l'essentiel, c'est l'armée des arbres qui s'élève de la plaine pour couvrir de ses masses égales les ballons et les courbes des Vosges, cependant qu'au loin, l'Alsace agricole s'étend, avec ses verts et ses jaunes variés, ses rares bouquets d'arbres sombres, ses rouges petits villages, et, doucement, bleuit, pour finir là-bas, dans une sorte d'eau lumineuse. Mais plus lyrique encore, selon ma préférence, que cette escalade forestière et que ce repos champêtre, il y a le royaume

les airs. Nous assistons aux échanges du ciel et de la terre, quand les vapeurs montent et descendent. Parfois sur la plaine glisse une grande ombre qu'y projettent les nuages. Parfois ceux-ci s'interposent entre la terre et notre regard. Ils circulent rapidement comme une flotte défile devant un promontoire.

Les matinées de septembre, à Sainte-Odile, sont des matinées de bonheur. On voit une plaine aussi douce et neuve, dans ses blondes vapeurs flottantes, que la jeune fille classique de l'Alsace. Délicieusement mouvementée, bien qu'aux regards distraits elle paraisse unie, cette vallée du Rhin prouve les grâces et les forces de la ligne serpentine. Ses chemins, jamais droits, ondulent avec nonchalance. La jeune plaine d'Alsace auprès de la vieille montagne ! serait-on tenté de dire : mais que le soleil atteigne la

montagne si noire, elle s'éclaire, devient jeune à son tour. Plaine rhénane ou montagne vosgienne c'est ici une bienfaisante patrie. le lieu des plaisirs simples. Une nation laborieuse y sait jouir de son bonheur terrestre. Quelles figures satisfaites chez les pèlerins qui défilent sur la terrasse de Sainte-Odile! Se bien promener et bien manger, en gaie compagnie, c'est la devise de l'Alsace heureuse.

Mais à mesure que l'hiver approche, on ne voit plus qu'à travers des espaces d'humidité les villages devenus bruns, les terres roses. les prés d'un vert clair. De longs rubans de nuages restent indéfiniment accrochés à la montagne. et l'Alsace, en bas. devient un archipel dans une mer lointaine et bleuâtre.

Parfois, vers midi, notre montagne est dans le soleil, mais la plaine passera la jour-

née sous un brouillard impénétrable. A quelques mètres au-dessous de nous, commence la nappe couleur d'opale. Sur ce bas royaume de tristesse reposent nos glorieux espaces de joie et de lumière! C'est un charme à la Corrège, mais épuré de langueur, un magnifique mystère de qualité auguste. Je parcours avec allégresse les sentiers en balcon de mon étincelant domaine forestier. Qu'une branche craque dans les arbres, j'imagine que des dieux invisibles prennent ici leurs hivernages. Si l'on m'excuse d'apporter aux bords du Rhin une image classique, c'est une goutte glissée du sein d'une déesse qui noie ce matin notre Alsace.

A certains jours, vers cinq heures du soir, une couleur forte et grave emplissait la plaine. Et c'est bien « emplissait » qu'il faut dire, car de ma hauteur je voyais si nettement, au delà du Rhin, se relever les hautes lignes

de la Forêt-Noire, qu'à mes pieds c'était une immense cuve où s'amassaient du sérieux, du triste et du noble.

La beauté de Sainte-Odile n'est point toute sur sa terrasse : elle habite encore la Bloss et l'Elsberg, que chargent de mystérieux monuments.

Les deux plateaux de la Bloss et de l'Elsberg forment, avec le promontoire de la Hohenburg, qu'ils flanquent au Sud et au Nord, une superficie de cent hectares. Un mur celtique les enserre d'un ruban de dix kilomètres. C'est le célèbre « mur païen ». En partie éboulé, recouvert de mousses et travaillé par les racines des sapins, il est fait d'énormes blocs grossièrement équarris. Dans ses meilleures parties, il n'a plus que trois mètres de hauteur; ses pierres, reconnaissables à leurs entailles en queue d'aronde,

gisent au milieu des arbres. Selon les accidents du terrain, il se replie, ou projette des pointes, et même disparaît, toutes les fois que le rocher à pic rend impossible une escalade.

Par le plateau de la Bloss, on arrive de plain-pied sur les rochers de Mænnelstein et du Schafstein et, brusquement, on trouve le vide, tout un immense précipice. C'est une vue sur la douce, riche et diverse plaine d'Alsace, et sur le groupe puissant des montagnes solitaires et boisées. Une série de contreforts se détachent de la chaîne des Vosges et s'inclinent vers la plaine pour y mourir. J'aime ces formes éternelles plus que les gais villages, et ces bois monotones plus que les champs parcellaires. O douceur altière de ces alternances de montagnes! Les reines de la nature reposent heureuses dans une atmosphère lilas. Et contre ma figure, il

y a de délicieux mouvements d'air... Sur la pierre plate du Schafstein, sans aucun garde-fou, je suis en face des libres espaces. Tout près de ma main, frêles dans la brise, voici des rameaux verts et jaunes, pointes des arbres qui surgissent de l'abîme, ayant poussé, Dieu sait comment, dans les interstices de la dure roche. De ces ramures et par-dessus la profonde vallée de Barr, le regard glisse sur un premier plan de montagnes, fort basses, qui semblent un moutonnement de cimes verdâtres, un crêpelage comme sur le dos des brebis. Une seconde, une troisième chaîne forment des masses de bleu noir, puis se dégradent en bleu gris, jusqu'à ce que là-bas, là-bas, sur la plus haute crête, apparaisse la très mince silhouette de la Hohkœnigsbourg, dans une buée jaunâtre, dans un glacis de couleur paille.

Jusqu'à quatre heures, les montagnes,

épaisses de feuillages à l'infini, ondulent, vernies d'une brume dorée qui leur donne du mystère et du silence. De ces spacieuses solitudes, rien n'émerge que les deux tours féodales d'Andlau, rien n'étincelle que l'étroite prairie sur le ballon, près du Spesbourg. Ni la peinture ni les mots ne peuvent rendre les fortes et sereines articulations d'un immense paysage sévère : il y faudrait une musique épurée de sensualisme. Dans cette harmonie d'or cendré, sur du vert, mon âme écoute un plain-chant dont le sens s'augmente à mesure que je m'y prête.

Quand le soleil, en s'inclinant, jette ses moires, de l'Ouest à l'Est, sur les montagnes qui s'abaissent vers la plaine, on voit se lever de celle-ci des centaines de fumées produites par les fanes qu'on brûle. Et, à l'opposé, vers l'Ouest, dans le haut du ciel d'où descendent les montagnes, apparaissent de

grandes taches ardentes, car c'est l'heure du couchant.

J'ai parcouru indéfiniment le domaine de Sainte-Odile et ses alentours. Les interminables sentiers serpentent, roses, sous les sapins qui leur font un toit vert. Pendant des heures je montais, je descendais ; parfois je m'égarais, sans rencontrer de bruit, ni de passant, ni aucune singularité. La profonde colonnade des sapins assombrissait les pentes. Il n'y avait, pour rompre la symétrie, que des roches écorchant le sol, çà et là, et couvertes de mousses verdâtres. Les jours de soleil, la forêt sentait les mûres et, si grave toujours, avait de la jeunesse. J'y trouvai plus souvent des semaines de tempête. Le vent, brisé sur les arbres, ne se faisait connaître que par son gémissement. En vain l'eau ruisselait-elle, j'allais avec légèreté sur ce sol sablonneux et que feutrent les aiguilles accumulées.

Par de telles journées pluvieuses d'octobre, vers quatre ou cinq heures, c'est un mortel plaisir de chercher, de trouver le château romantique par excellence, le Hagelschloss. A l'extrémité du plateau et sur le mur païen, il se débat, comme un assassiné, parmi les sapins qui l'étouffent. Depuis la ténébreuse vallée qui gît à ses pieds, il apparaît, magnifique de force, de sauvagerie, ouvrant et dressant, sur les roides rochers et sur ses propres décombres, un vaste porche où deux platanes et trois joyeux acacias étonnent. Les forestiers prétendent que leurs chiens sont attirés par des puissances invisibles dans les oubliettes du Hagelschloss. Par les temps brumeux, dit-on, des fantômes s'y montrent. J'assure, au moins, que du fumier de ses feuilles amoncelées s'exhale continûment une perfide influenza.

Jour par jour, à la fin d'octobre, Sainte-Odile se teinte. La coloration débute dans les vallées intérieures. Au pré de Truttenhausen, quel enrichissement du spectacle ! Mais le brouillard, sur ces couleurs, épaissit son empire. Parfois, après une pluie, on revoit des parties importantes de la montagne ; quelque chose de sa gloire, chaque fois, a disparu. Pourtant contre l'obscur, le ténébreux hiver, je ne blasphémerai pas. L'hiver élimine l'éphémère, met en vue les solidités. Voici les troncs, le sol, les rochers. J'embrasse mieux l'ensemble dans ce qu'il a de persistant. Cette Sainte-Odile de novembre, sévère, concise et dépouillée, semble vue par un froid vieillard. Dans la trame des siècles, les vieillards suppriment les particularités éphémères ; ils s'en tiennent aux masses éternelles, aux blocs sur quoi se fonde l'humanité. — Quand l'hiver dépouille ma montagne, je vois mieux les

dolmens préceltiques, le castellum romain et les tours féodales, témoins quasi géologiques des moments dépassés de notre civilisation. Et puis, là-bas, sur l'horizon, une ligne épaisse de brouillards marque plus fortement le Rhin.

CHAPITRE VI

LA PENSÉE DE SAINTE-ODILE

Un philosophe est venu à Sainte-Odile. M. Taine a connu ces délices de la solitude, de l'espace et de la solennité. Ses sentiments de vénération furent éveillés par ce paysage. Il les exprime dans une méditation, dans un examen de conscience, dans une prière fameuse.

« Du haut de ces terrasses, dit-il... comme on se détache vite des choses humaines ! Comme l'âme rentre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple paisible des êtres qui ne pensent pas !... Les choses sont

divines, et voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses... Les premières religions ne sont qu'un langage exact, le cri involontaire d'une âme qui sent la sublimité et l'éternité des choses en même temps qu'elle perçoit leurs dehors... Quand nous dégageons notre fond intérieur enseveli sous la parole apprise, nous retrouvons involontairement les conceptions antiques, nous sentons flotter en nous les rêves du Véda, d'Hésiode ; nous murmurons quelqu'un de ces vers d'Eschyle où, derrière la légende humaine, on entrevoit la majesté des choses naturelles et le chœur universel des forêts, des fleuves et des mers. Alors, par degré, le travail qui s'est fait dans l'esprit des premiers hommes se fait dans le nôtre ; nous précisons et nous incorporons dans une force humaine cette force et cette fraîcheur des choses... Le mythe éclôt dans notre âme, et, si nous

étions des poètes, il épanouirait en nous toute sa fleur. Nous aussi, nous verrions les figures grandioses qui, nées au second âge de la pensée humaine, gardent encore l'empreinte de la sensation originelle, les dieux parents des choses, un Apollon, une Pallas, une Diane, les générations de héros qui avaient le ciel et la terre pour ancêtres et participaient au calme de leurs premiers auteurs. A tout le moins, nous pouvons nous mettre sous la conduite des poètes et leur demander de nous rendre le spectacle que nos yeux débiles ne suffisent pas à retrouver. Nous ouvrons l'*Iphigénie* de Gœthe... »

Ainsi parle Taine et, sur ce large préambule, dans un magnifique éloge, il exalte la Vierge de Mycènes, *Sacrifiée* et *Sacrifiante*, comme la plus pure effigie de la Grèce ancienne et le chef-d'œuvre de l'art moderne : l'abrégé de ce qu'il y a de plus parfait au monde.

Cette belle élévation témoigne que les

heures passées sur la montagne de Sainte-Odile sont, nécessairement, des heures de prière ; elle traduit une grande âme émue par la nature septentrionale. Ce chant incite, échauffe nos idées, héroïse nos sentiments et nous monte d'un degré ; mais que formule-t-il qui nous serve ? Nous ne pourrions guère le traduire en actes. Stérile sublimité ! De cette haute minute, allons-nous retomber à notre dispersion, ou bien, contraignant nos âmes, saurons-nous les arracher aux attendrissements diffus de la rêverie pour saisir des réalités alsaciennes ?

Des dolmens et des menhirs, une puissante muraille druidique, un castellum romain, un couvent, des burgs moyenâgeux peuvent distraire, sans plus, des passants étrangers ; mais si je suis un Alsacien, je dois savoir et sentir que cette noble montagne ne fut point ainsi surchargée pour qu'elle m'offrît des

promenades ou des thèmes de rêverie. Aux pentes de Sainte-Odile une intelligence virile, avec ces pierres semées, remonte le sentier de ses tombeaux. C'est un ensemble où la nature et l'histoire collaborent. Toutes les puissances de Sainte-Odile se fondent dans un chant civilisateur.

Cette discipline que leur terre et leurs morts commandent à l'Alsacien, Taine l'eût reconnue, s'il s'était moins détaché de ses Ardennes natales. Il exprime des idées viables et fécondes, chaque fois qu'il est le fils du notaire de Vouziers et le petit garçon formé par des promenades en forêt. Son erreur, à Sainte-Odile, fut de ne pas se soumettre aux influences du lieu : il a méconnu les leçons de ces remparts et de ces tombes. Sa pensée ne s'accorde pas à l'horizon des Vosges et du Rhin. On vérifie sur un tel cas que le meilleur génie devient artificiel et stérile s'il se

dérobe à ses fatalités. Le plus vif sentiment de la nature et Virgile lui-même nous tenant par la main nous égareraient dans nos bois. Pour nous guider sur notre sol, nul ne peut suppléer nos pères.

Si l'on avait traduit en marbre l'hymne de M. Taine, nous verrions aujourd'hui l'Iphigénie allemande se dresser sur la terrasse du monastère. Elle y ferait pendant à l'étendard impérial qui flotte à l'autre horizon sur la Hohkœnigsbourg... C'est démontrer par l'absurde que sur un champ de bataille, il n'y a pas de place pour la fantaisie.

On n'imagine point de lieu où disconvienne davantage qu'à Sainte-Odile la tradition normalienne, pseudo-hellénique, anti-catholique et germanophile. Les événements de 1870 prouvent mieux qu'aucune dialectique l'erreur de M. Taine, ou, pour parler net, son insubordination.

Lorsque j'entre sur mon sol sacré, sur la terre où s'incorporent mes pères qui la firent, tout respire et enseigne leur histoire. Je me vois assujetti à des puissances génératrices que je puis définir. La connaissance que j'en ai ne me laisse point m'égarer ; elle me suggère une amitié pour ceux qui humanisèrent cette nature. Je ne mènerai point sur l'Ottilienberg la vierge grecque acclimatée à Weimar par Gœthe ; mais j'honore, en lui donnant son plein sens, Sainte-Odile, que j'y trouve honorée, et je me subordonne, pour mieux progresser, à l'antique patronne de l'Alsace.

L'apparition d'Odile, au VIIe siècle, sur le sommet du Hohenbourg causa une surprise, dont nous percevons encore le remous par les récits merveilleux de la littérature hagiographique. Cette émotion joyeuse s'explique. Les lieutenants de l'Empire avaient disparu, mais

les chefs ecclésiastiques demeuraient. Le catholicisme, c'était encore Rome et c'était de l'ordre. Bien qu'ils fussent durs, égoïstes et anarchiques, prompts à prendre leurs armes pour augmenter leurs biens et dédaigneux de l'intérêt général, les Barbares sentaient la difficulté de gouverner, sans une tradition appropriée, cette Gaule qui venait de leur échoir, — cette Gaule où il y avait des villes, des cultures, des manières raffinées de vivre et de sentir, une civilisation très complète, enfin, un idéal. Ils furent obligés, parce que c'était leur intérêt et la condition de leur succès, d'accepter les formules que leur proposait le christianisme, et, dans la mesure où ils les acceptèrent, ils se romanisèrent.

Odile fut le signe et le gage de l'entente d'un vainqueur tout neuf et d'un clergé civilisé. Elle représente un idéal de paix, de charité, de discipline, une moralité enfin que

l'analyse peut séparer du catholicisme, mais qui, formée à l'ombre des églises, porte à jamais leur marque. Cette vierge fut tant admirée qu'on la sanctifia ; les poètes et les émotifs suivirent les politiques ; ils inventèrent et propagèrent les légendes. Odile, c'est le nom d'une victoire latine, c'est aussi un soupir de soulagement alsacien : une commémoration du salut public.

Pour que cette légende, née d'une crise, demeurât vénérable sur une terre où, sans cesse, arrivent d'outre-Rhin de nouvelles masses humaines, il a fallu que chaque génération approuvât la fille d'Adalric de s'être soustraite à la tradition brutale de ses pères ; il a fallu qu'à travers les siècles, sur cette rive gauche du Rhin, une élite se félicitât chaque fois que des éléments germains étaient latinisés. Notre sol a produit cette belle figure d'Odile dans le moment où nous fûmes le

plus près de réaliser de grandes destinées, à l'aube de la fortune carolingienne, et quand le christianisme n'avait pas encore complètetement discipliné les jeunes forces barbares ; mais sainte Odile n'est pas d'une époque. Aujourd'hui encore, sur la riche région où l'Ottilienberg règne, les éléments germaniques et gallo-romains sont en contact ; le problème le plus actuel et le plus pressant y est toujours celui qu'incarne sainte Odile. Et voilà bien pourquoi la fille légendaire du farouche Adalric demeure la patronne de l'Alsace, alors qu'ont disparu tant d'autres saints fameux, qui, petit à petit, ne s'étaient plus rattachés à rien de réel. Odile est une production de l'Alsace éternelle, le symbole de la plus haute moralité alsacienne. Elle représente ce qu'il y a sur cette région de permanent dans le transitoire.

Les volontés que la conscience alsacienne

projette et glorifie dans la légende de sainte Odile s'étaient manifestées, dans une longue série d'actes, bien avant que la sainte ne fut née, et, longtemps après qu'elle est morte, ces mêmes volontés continuent de nous animer. L'office rempli par la citadelle romaine, par le mur druidique qui soutint l'assaut des Cimbres et des Teutons, et par les veilleurs du Mœnnelstein et du Wachtstein qui guettaient les passages du Rhin, fut indéfiniment poursuivi, avec des chances variées, avant que fût acquise la plus incomplète romanisation des Germains; et cette gloire, merveilleusement servie par les Louis XIV et les Napoléon, nous allait être donnée, quand le flot de 1870, en humiliant la civilisation romaine, vint remettre en question notre existence sur le Rhin. Aujourd'hui, il nous faut le même miracle qu'au temps d'Odile, fille d'Adalric. Nous attendons que notre sol

boive le flot germain et fasse réapparaître son inaltérable fond celte, romain, français, c'est-à-dire notre spiritualité.

Comme il éclate sur le sommet de la Montagne, notre devoir alsacien! Cette sainte montagne au milieu de nos pays de l'Est, elle brille comme un buisson ardent. Ainsi éclairés, nous ne nous perdrons pas dans les circonstances passagères et les accidents extérieurs. Nous n'avons pas à adapter notre devoir aux fluctuations du combat éternel des Latins et des Germains. Nous voulons nous attacher à une série d'activités qui se lient les unes aux autres, qui donnèrent des résultats et qui éveillent la vénération. Ceux qui élevèrent ces pierres, ce mur, ces menhirs, ce monastère, ont disparu, mais ce qu'il y avait, dans leur activité, qui était conforme à la vérité du pays, a subsisté. Cette énergie juste vit toujours en nous et veut être employée.

La romanisation des Germains est la tendance constante de l'Alsacien-Lorrain.

Telle est la formule où j'aboutis dans mes méditations de Sainte-Odile. Elle a l'avantage de réunir un très grand nombre de faits et de satisfaire mon préjugé de Latin vaincu par la Germanie. J'y trouve un motif d'action et une discipline. Dans l'état des choses, les Alsaciens et les Lorrains ne peuvent plus collaborer avec les Français ; cependant, ils ne voulaient pas collaborer avec les Allemands : faut-il donc qu'ils s'abandonnent ? Je leur propose et je me propose un système de direction qui tienne compte des rapports qu'il y eut toujours entre la France, l'Alsace-Lorraine et la Germanie, en même temps qu'elle nous justifie d'agir comme nous tendons naturellement à faire. Ainsi je puis dire que ce système contient de très nombreux faits historiques et tout notre cœur. Il ordonne nos notions du passé de la manière

qui satisfait le mieux notre esprit; il nous fait prévoir l'avenir tel que la générosité de notre sang nous commande de le prophétiser.

Si l'on ignore le malaise qu'éprouvent certaines personnes pour agir, tant qu'elles n'ont pas fondé leur activité sur un principe spirituel, l'on ne pourra pas comprendre mon allégresse dans cette fin d'automne, alors que la montagne et sa légende me devenaient une solidité et que je pouvais dire avec les simples : « Sainte Odile, patronne de l'Alsace! »

Pourtant cette plénitude n'allait point sans amertume, car du même coup que j'avais discerné ma juste tâche, je revoyais en esprit la plaine messine désertée, Strasbourg dénaturée... Ah! comment ces deux reines captives pourront-elles imposer leur génie ou même y demeurer fidèles?

C'est bien de dire que les conquis conquer-

ront par l'esprit leurs rudes conquérants. C'est la vérité historique, philosophique, fondamentale de toute activité vraiment citoyenne sur la rive gauche du Rhin. Mais comment celà, qui doit être nécessairement, sera-t il? Par où l'Alsacien, le Lorrain seront-ils avertis d'une manière vivante de ce devoir que le philosophe peut bien reconnaître, mais que le philosophe n'est pas en mesure de faire pratiquer? Comment l'instinct de civilisateur latin, que notre raison constate et honore, à travers les siècles, chez les populations de ce terroir, s'éveillera-t-il aujourd'hui et comment agira-t-il? De quelle manière l'Alsacien-Lorrain veut-il accomplir sa prédestination?

Je me rappelle ce dimanche de novembre, un jour de la Toussaint, où je me promenais dans les sentiers de Sainte-Odile, en achevant de reconnaître les grandes pensées du paysage. Elles étaient fortes et précises.

tangibles sous ma main, dans mon âme, et cependant ne nuisaient point aux rêveries vagues et profondes qui se lèvent des pierres historiques et des forêts illimitées. Sous les arceaux du couvent, des grands bois et des burgs, j'entendais les cloches des églises et les clochettes des vaches. Tout chantait la durée du mont et la rapidité du passant. Messes incomparables ! J'aurai dans l'âme jusqu'à ma mort les prairies de Sainte-Odile, la délicatesse de leurs colchiques d'automne et la volonté des morts qu'ils recouvrent. Mais je me répétais, dans cet extrême délice, qu'une tradition, par elle-même, n'est qu'une fleur, — une « veilleuse », comme nous appelons en Lorraine le colchique, — une veilleuse des morts, s'il ne surgit pas une volonté vivante qui donne au verbe une chair.

J'avais vu monter de la plaine des promeneurs. hommes, femmes, enfants, pour la

plupart des Alsaciens, et, certes, bien loin qu'ils fussent des vaincus, leurs manières d'être témoignaient de solides et nobles habitudes et une grande confiance en eux-mêmes. « Il ne serait point difficile, me disais-je, que de telles gens se dévouassent sur les champs de bataille, dans les armées de la France, mais, chaque jour, chacun de ces Alsaciens, pris comme il est par des intérêts positifs, peut-il trouver en soi une dose suffisante d'énergie pour combattre le germanisme? » Au soir, le soleil allant bientôt disparaître, je me trouvais, sous le Mænnelstein, au milieu des sapins, dans le kiosque qui domine la route de Sainte-Odile à Barr. Soudain y pénétra une section du Club vosgien allemand qui avait déjeuné au monastère et qui redescendait. Ces gens avaient copieusement goûté les petits vins d'Alsace. A leur tête marchait une « frau-major », la

femme d'un commandant, petite et ronde, et suspendue au bras de son mari, un colosse, assez en peine, lui-même, de marcher avec la dignité qui convient à son grade. Entrés avec de grands cris, ils se turent, tous émerveillés par la beauté du spectacle : à leurs pieds, le vallonnement, la profondeur des bois interminables, et, dans le lointain, sous un soleil rouge, toute la bonté de la plaine d'Alsace. Alors la grosse commandante se jeta au cou de son mari, et des larmes, de vraies larmes d'enthousiasme et de boisson, coulaient des yeux de cette Walkyrie :

— Ah ! Fritz ! Fritz ! s'écriait-elle ; quelle province tu conquis !

Or, je me demandais, regardant cette troupe : « Quelle chose est-il dans vos projets de faire avec notre pays que nos pères ont aménagé ? Et lui-même, si vivace, bien qu'il se taise, quel pain fera-t-il de votre pâte barbare ? »

A ce moment la seconde porte du chalet, celle qui mène sur Barr, s'ouvrit et M. Ehrmann entra au milieu de nous. Cette fois, nous ne pouvions pas nous éviter. Nous remontâmes ensemble jusqu'à Sainte-Odile, où le jeune Alsacien me dit qu'il demeurerait quelques jours. Je me rappelle que nous avons causé de choses indifférentes. Je pressentais bien que ce jeune homme pourrait me faire avancer dans la connaissance du problème alsacien-lorrain, mais je ne voyais pas de convenance à lui présenter mes idées dans le système où je venais de les grouper. Et pourtant, ce procédé de concevoir nos expériences propres comme des accidents de l'histoire éternelle de notre nation, un peu pédant aux yeux des Parisiens, est, je crois, très approprié à des esprits formés sur la frontière franco-allemande.

CHAPITRE VII

UN HÉRITIER

Le lendemain, par une claire après-midi, nous descendîmes vers les deux châteaux d'Ottrott. Je disais à M. Ehrmann quel plaisir je venais de prendre dans cet automne de Sainte-Odile. Il m'écoutait comme un amant à qui vous louez son amie et qui trouve qu'en bonne justice, il faudrait hausser de ton chacune des épithètes.

Les Lorrains passent, en Alsace, pour aimer peu les Alsaciens. Il y avait entre nous, non pas de la méfiance, mais une sorte de réserve. Je crois qu'il me faisait subir un examen. Sa jeune figure guerrière me plaisait tant, que je

voulus vaincre cet embarras de notre sympathie.

— En Alsace, lui dis-je, plus encore qu[e] la plaine et les bois, j'aime l'énergie de[s] caractères... Notre Lorraine, sous l'action de[s] Allemands, ne se reniera pas. Mais quoi ! ell[e] subit. Vous autres, vous avez de magnifique[s] réactions. Un exemple : au café des « Variétés » à Strasbourg, un samedi, vers le temps d[e] Pâques, j'ai vu une belle bataille, monsieu[r] Ehrmann.

Je posai amicalement ma main sur so[n] épaule.

— Ah ! vous y étiez ? me dit-il.

Il eut une forte hilarité de jeune héros au souvenir d'une si bonne soirée, et cepen[-] dant une gêne d'avoir compromis sa respec[-] tabilité de docteur.

— Monsieur Ehrmann, repris-je d'un to[n] détaché qui semblait peu tenir à la répons[e]

t lui permettait, si elle le gênait, d'éluder ma question, monsieur Ehrmann, pourquoi iable restez-vous en Alsace, où vous devez ouffrir ?

Si hardi que je me jugeasse moi-même, je e dus pas le surprendre, car il avait toute rête sa formule de riposte.

— Je suis un héritier ; je n'ai ni l'envie, i le droit d'abandonner des richesses déjà réées.

Il désigna la plaine qu'à cette minute nous lominions depuis le pavillon de l'Élsberg, et l se frappa la poitrine. Il indiquait des ichesses en dedans de lui et des richesses utour de lui.

L'accent, le geste et la formule m'émurent l'admiration. C'est une délicieuse surprise, i des jeunes gens qu'on allait juger sur leurs nanières qui sont apprises et mal adaptées encore à leur être profond, nous laissent

soudain entrevoir une riche et noble personnalité. Je reconnus, après toutes mes abstractions de Sainte-Odile, un véritable homme, non plus de la philosophie alsacienne, mais un Alsacien en chair et en os, que je pourrais peut-être comprendre en m'y prenant bien. Aussi, quand M. Ehrmann commença de causer, je me gardai de l'interrompre, voire de sembler trop attentif : il pensait tout haut et je craignais que la plus légère critique ou même une approbation empêchât de s'épandre une magnifique sincérité.

— J'ai voyagé plusieurs fois en France, disait-il. Tout m'y semble doux et civilisateur. J'y sens une constante supériorité. J'admire et je suis à l'école. Mais beaucoup de ces belles leçons ne peuvent pas me profiter. Ici, dans les promenades, que je fais pour la centième fois, je suis assailli par des discours qui sortent de la terre, à l'adresse du jeune

Paul Ehrmann. Tout m'importe, en Alsace,
es cultures, les usines, même les auberges :
e suis content que vous aimiez les prome-
iades de Sainte-Odile et je regrette qu'on
ous nourrisse mal au couvent... Mes phrases
ne desservent si je me donne une couleur de
aniteux. Mon sentiment exact, c'est celui
lu manœuvre né dans le domaine où travail-
aient déjà ses parents et qui croit sentir sur
ui un peu du mérite attribué aux arbres, aux
prairies, au bétail qu'il soigne. Et de fait,
ios visiteurs français qui voient la gloire de
'Alsace, en conçoivent quelque estime pour
chacun de nous. Mais si je vais à Paris, ou
nême à Nancy, on raillera mon accent, et
'on m'en voudra peut-être parce qu'il a fallu
aser ceux qui optaient pour la France.
ci, je suis à ma place. J'ai déjà bien parcouru
'Alsace, et je sais parler aux gens de toutes
es classes. En Alsace, mais en Alsace seule-

ment, je puis, au hasard de ma route, abor der les petites gens ; je suis sûr d'être de leurs ; je prendrai même sur eux une certain autorité. Mon père est beaucoup estimé dan le Haut-Rhin : j'ai des parents un peu par tout ; on connaît notre nom. Moi-même j'a déjà commencé à rendre des services. Mo pays est un champ d'activité à ma taille.

Tout de même, sur le mot « service », j crus pouvoir sourire :

— En effet, dis-je, vous tapiez allègremen sur vos Prussiens.

— Cela, dit-il avec une certaine séche resse, c'est de l'amusement.

En vain j'essayai de le remettre dans s voie de confidence. Je venais de faire un faute, car beaucoup d'Alsaciens sont trè susceptibles. Il marchait en silence, devan moi, dans le petit sentier.

Cette descente de l'Elsberg sur les ros

hâteaux d'Ottrott, que les rayons d'un soleil
unâtre illuminaient dans la verdure, est un
es plus gracieux décors de Sainte-Odile.
arrivés à la maison forestière, nous nous
ssîmes en plein air, aux longues tables de
ois. Une jeune femme massive et plutôt
ale nous apporta du miel et du café au lait.
Elle avait accueilli M. Ehrmann avec un sou-
ire aimable sur sa forte face rustique ; mais
lle avait vite retrouvé son indifférence, son
ssoupissement de bétail. Aussi, je m'étonnai
uand elle refusa notre argent.

— N'insistez pas, me conseilla mon com-
agnon. Ça lui fait plaisir de nous traiter.
chetez-lui seulement quelques cartes pos-
ales ; il faut développer chez nos Alsaciens
a disposition à bien accueillir les Français.

Quand nous fûmes sous le bois, je deman-
ai à M. Ehrmann s'il connaissait beaucoup
ette bonne femme.

— Tout à l'heure, me dit-il, je vous a fait sourire, en indiquant que j'ai commenc à rendre des services. Notre manière d'énon cer les choses tout crûment semble aux Par siens à la fois naïve et orgueilleuse, c'est-à dire ridicule. Je n'avais pourtant pas l'idé de m'attribuer un mérite. Si je suis médecir c'est naturel que je rende des services. E bien ! il est arrivé qu'ici, d'une manière ass extraordinaire, j'ai sauvé cette femme. Ce qu j'aime dans cette circonstance, ce n'est poi qu'étant très jeune, et pas encore docteur e titre, j'aie pu mener à bien une cure. Ce q me satisfait, c'est d'avoir sauvé ces forestie malgré eux, contre eux, de vive force, e non point, certes, pour leur plaire, ma parce qu'il faut courir toujours là où l'c voit la vérité.

Devais-je trouver mon compagnon insu portable ou sympathique, pour cette étran

anière qu'il avait de parler, comme si ironie n'existait ni en lui, ni chez les autres? e le priai de me raconter, en détail, son venture.

— Il y a une année environ, — c'était eu avant que je fisse votre connaissance en Lorraine, — je descendais de Sainte-Odile. Comme je passais devant la maison où nous enons de goûter, je vis des gens affolés.

« Le mari (c'est un garde forestier privé, n naïf paysan, un peu brute et bébête) riait : « Ma femme va mourir! » Sa vieille ière hurlait. Ils n'avaient avec eux qu'un nfant de trois ans. L'homme ne se décidait pas à descendre sur Ottrott. A quelle heure, n effet, aurait-il ramené le docteur? Je lui lis : « Moi, je suis médecin : nous allons âcher de vous être utile. »

« J'entre. Un filet de sang coulait du lit où la femme gisait. Une forte hémorragie.

Je dis à la mère de faire bouillir rapidement de l'eau. J'enlève ma veste, mon col ; je retrousse mes manches. Je ne vais pas vous décrire mes soins. J'indique au mari comment il doit m'aider à placer sa femme et puis à la tenir. Il était blême, et la mère à moitié folle. La malade hurlait. « Je vous prie, madame, lui disais-je, soyez patiente : c'est pour votre bien : sans quoi vous allez mourir. » Mais voilà que, sur un flot de sang, la mère, lâchant la jambe, s'évanouit, et que le mari étreint sa femme : « Ne t'en va pas, criait-il. » Et à moi : « Brute, assassin ! vous êtes le diable, vous tuez ma femme ! » Sans arrêter mes soins, je lui donnais des ordres, en m'appliquant à garder mon calme et mon autorité. Il veut m'arracher du chevet. De la main gauche, je le repousse violemment. Il se précipite dehors et revient, au pas de course, avec une hache. Je me lève,

empoigne une chaise et la lui lance sur la figure. Je saisis sa hache, je le prends lui-même par les épaules et je le jette dehors. Je tourne la clef de la porte et je cours fermer la fenêtre. Puis, je vais à la cuisine m'assurer que l'eau continue à bouillir. Il fallut que je la lavasse une seconde fois. Mon homme donnait de formidables coups de pied dans la porte. Vivement, en dix minutes, j'avais terminé mon opération et lavé toute ma patiente. Alors, je trempe une serviette dans l'eau froide. Et, très violemment, je frappe dans la figure de la mère, qui revient de son évanouissement. « Allons! lui dis-je, donnez-moi un drap frais ; nous allons recoucher proprement votre fille. »

« J'empoigne la malade et la dépose sur le fauteuil. Nous retournons le matelas, nous changeons la lingerie. — « Avez-vous une liqueur forte? » — « Nous avons de la bonne

myrtille. » — Après qu'elle a bu une gorgée, la malade reprend ses esprits dans son lit refait. — « Eh bien ! madame, vous êtes sauvée. » — « Monsieur le Docteur, disait la vieille, est-ce pour sûr ? » — « Oui, bonne femme. » — Alors la vieille tombe à genoux et remercie le ciel. C'est une chose très jolie. à laquelle nous assistons souvent.

« Déjà le sang de la malade se refaisait. Elle entr'ouvrit ses yeux. C'était une bonne créature. A demi évanouie, elle avait suivi toute l'opération, et maintenant son regard et sa main, qui cherchait la mienne, me remerciaient.

« — A cette heure, dis-je à la mère, nous allons laisser entrer le mari. » Nous le vîmes sur un tas de fumier, juste en face de la porte, pleurant à chaudes larmes. La vieille lui cria : — « Arrive donc ! Louise est sauvée. » — Il fut, du même bond, debout près

de nous. Du seuil, il rit à sa femme qui le regardait gentiment. Il courut sangloter sur le lit. Rien n'est comique comme les maris qui ont failli perdre leur femme. On dirait des enfants, pour leur manière de témoigner leur affection. D'ailleurs, ils exaspèrent le médecin, parce qu'ils dérangent la malade. Celui-ci avait la grande émotion d'une brute. Il répétait :

« — Dire que j'ai failli la perdre ! » — Je l'invitai à ne pas écraser sa femme. Il se rappela ma présence. — « Monsieur le Docteur, qu'est-ce que j'ai fait ? Pardonnez-moi ! »

« Je désirais boire un petit verre de myrtille. Ils prétendirent que j'emportasse la bouteille entamée et encore une toute neuve... Et, quand je passe ici, comme vous avez vu, ils m'offrent une tasse de café. »

— Tout de même, cher monsieur Ehr-

mann, cette créature qui était perdue, sans le hasard de votre passage, elle semble un peu morne. Ne devrait-elle pas danser de joie et de gratitude, sitôt que vous apparaissez à l'issue du sentier!

— Voilà une réflexion qui n'a rien de médical. Nous connaissons la marche, l'heureuse marche des choses, et qu'à mesure que revient la santé, tous les souvenirs de la maladie s'effacent. Sur le premier moment, on nous baise les mains, nous sommes des dieux ; six mois après, quand nous envoyons notre note, on nous trouve importuns. Je ne pense pas qu'aucun de nous, s'il est amoureux de sa profession, travaille pour conquérir la reconnaissance du malade. Ici, d'ailleurs, il faut considérer la rudesse naturelle de ces gens qui vivent dans cet écart, qui gravissent la montagne à pleins fourrés, qui continuellement vont plus loin que leurs

forces physiques, qui marchent tout endormis, lourds, insensibles, négligents : des brutes ! Mais quelle belle réserve de force, ces gaillards et ces gaillardes ! Tous leurs remerciements vaudraient moins pour me réjouir que la solidité de cette belle femelle qui, grâce à mon intervention, a été conservée à la montagne de Sainte-Odile. Et puis, comptez-vous pour rien mon plaisir à moi qui, dans mon cinquième semestre, ai pu me débrouiller sans instrument ?

Je reconnus à ces phrases un homme qui savait se tenir au-dessus de ses actes. Je n'aime causer qu'avec ceux-là. Si M. Ehrmann manquait d'esprit, il ne manquait point de portée. Il y avait, dans cette histoire vulgaire, de la sérénité, de la solidité et, pour tout dire, une dignité qui ressemblait à de la poésie.

Maintenant, je n'étais plus gêné d'inter-

roger M. Ehrmann, parce que je voyais que je ne le mettrais jamais dans le cas d'avouer des choses basses. Je lui posai nettement la difficulté.

— Vive l'Alsace ! monsieur Ehrmann, mais il y a la France ! Je crois comprendre et je respecte votre patriotisme alsacien. Laissez pourtant que je vous demande si vous demeurez tant soit peu Français, dans quelle mesure, et ma foi ! monsieur, par quel expédient ?

J'étais las de regarder les images de l'automne et de me tenir dans l'abstrait de l'histoire. Le jeune docteur Ehrmann me donnait l'occasion de connaître l'âme d'un fils de Français au service de l'Allemagne. J'allais, dans une jeune conscience mystérieuse, recueillir une pleine brassée de faits.

Tout le reste de la journée, M. Ehrmann me raconta ce qu'est la France pour un petit garçon de la bourgeoisie alsacienne.

— Je suis né, disait-il, au Logelbach, près de Colmar, en 1880. Ma mère mourut à la naissance de mon frère, quand j'avais quatre ans. Mon père est directeur d'usine. Avec les quinze mille francs qu'il gagne, nous avons toujours mené une vie large. Les besoins sont si peu compliqués dans la bourgeoisie travailleuse d'Alsace ! Mais, à sa mort, nous trouverons des tiroirs vides.

La nécessité de garder l'emploi qui le fait vivre expliquerait déjà que mon père soit demeuré en Alsace après la guerre. Pourtant, il s'y décida sur une raison d'ordre moral. L'émigration, prétend-il, est encore plus funeste à l'Alsace que la bataille de Frœschwiller. Il prévoit avec chagrin qu'un jour nos usines tomberont aux mains des Allemands, qui auront tôt fait de germaniser l'esprit des ouvriers. Voyez Mulhouse : dès maintenant, les fils d'industriels étant passés en France

plusieurs industries sont devenues allemandes. Depuis que je suis au monde, j'entends dire et redire : « Il faut rester au pays ; ne soyons pas, comme en 70, des soldats pleins de cœur avec une mauvaise idée directrice. Ce n'est pas une conception juste d'aller en France, nous n'avons rien à y faire d'indispensable. Notre devoir d'Alsacien est en Alsace. » Mon père a toujours voulu que mon frère cadet lui succédât et que, moi, je m'établisse médecin à Colmar. Un médecin et un directeur d'usine, dans l'ancienne Alsace, plus encore qu'aujourd'hui, c'étaient des notables : mon père veut engager ses deux fils dans la digue contre les Allemands.

Vous connaissez Colmar, monsieur ; vous avez visité le musée dans le couvent des Unterlinden et, dans la cathédrale, la Vierge aux Rosiers de Martin Schœngauer. Mais un passant peut-il sentir ce qu'a cette vieille petite

préfecture française pour un garçon qui, toute son enfance, a joué indéfiniment sur la place des Tilleuls, quand les femmes lavent leur linge et que le soir tombe.

En famille, nous nous servions de la langue française, et comme d'autres classent les gens sur la fortune, les décorations ou les titres, nous jugions nos compatriotes d'après la langue qu'ils parlaient. C'est une idée commune à tous les Alsaciens que la connaissance du français est une aristocratie. J'ai appris à lire dans une *Histoire de France* par Bordier et Charton, remplie d'images sur bois qui vivent dans mon âme profonde : symboles vénérables, autour desquels je classe toutes mes connaissances. Nous vivions avec des pères, des mères, des sœurs, des cousins d'officiers français. Parfois, au 14 juillet, ils allaient à Belfort serrer la main de leur parent. Je causais des campagnes de 70, du

Mexique, d'Italie et de Crimée, avec un tas de vieux soldats, nos ouvriers. Si loin que je recule dans mes souvenirs, j'entends mon père me raconter l'épouvante que ce fut dans Colmar quand on sonna le tocsin pour la défaite de Wœrth. Tout petit, j'avais l'impression d'avoir souffert pour la France.

A cinq ans, j'allai chez une personne qui, sous prétexte de « garder » les enfants, leur enseignait l'orthographe française. Elle n'en avait pas le droit. Elle fut dénoncée, et je vois encore comme elle pleurait de ne plus pouvoir gagner son pain. La loi nous oblige, dès notre sixième année, à fréquenter une école de l'État. Je suivis les classes du gymnase de Colmar. Mais, avec cinq de mes camarades, je prenais des leçons chez un ancien maître du lycée français. Un jour, on frappe à la porte. Le pauvre maître, avant de tirer les verrous, nous presse de cacher nos

cahiers et nos plumes. Mais comment justifier autour de cette table, cinq petits écoliers, les doigts tachés d'encre ! Comme l'institutrice, le professeur pleura.

Il y eut, en Alsace, des perquisitions pour découvrir les membres de la « Ligue des patriotes ». Le père d'un de nos condisciples fut pris. Quand l'écolier, le lendemain, arriva en classe, le maître l'invectiva : « Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir un joli papa ! C'est un scandale qu'un sujet allemand se permette une trahison envers sa patrie. Votre père est une canaille, et, s'il ne tenait qu'à moi, je le ferais pendre haut et court !... » Ce flot d'injures coula longuement devant nous tous qui, Allemands et Alsaciens mêlés, avions de huit à neuf ans. Le fils de la « canaille » pleurait à chaudes larmes, et ses camarades étaient empoisonnés de fureurs diverses. — Croyez-vous qu'après une scène

pareille, un petit garçon demeure exactement le même être ?

Nous sommes de grands promeneurs en Alsace. Un jour (je n'avais pas dix ans), après avoir goûté dans la montagne avec mes amis, nous inscrivîmes sur le registre de l'hôtel, au-dessus de nos signatures, des phrases puériles : « Montés ici par un très beau temps, avons aperçu le faîte des Vosges » et puis, à côté : « Vive la France ! » Un Allemand nous dénonça au directeur du gymnase et ce fut une grosse affaire dont mon père eut du désagrément.

Une autre fois, avec des garçons un peu plus vieux que moi, j'allai en France jusqu'à Gérardmer. Nous achetâmes des rubans et des cocardes tricolores. Au retour, dans les bois alsaciens, nous les portions à nos chapeaux et nous chantions la *Marseillaise*, quand nous fûmes croisés par des Allemands

de Colmar. Le lendemain, le directeur du gymnase nous accabla d'injures et de punitions, et il nous fallait croiser dans les rues de la ville nos dénonciateurs, qui étaient des gens considérés.

Ces images de mon enfance me font mal. Nous autres, jeunes bourgeois alsaciens, nous avons grandi dans une atmosphère de conspiration, de peur et de haine et dans la certitude de notre supériorité de race. Voilà qui explique notre amour de la France. C'est un amour avec obstacles : un perpétuel ressort et notre beau secret.

A dix-sept ans, je commençai mes études médicales à Strasbourg. J'y fus, je crois bien, dans la situation d'un jeune provincial français qui s'inscrit à l'université de sa région. J'ai été privé de l'atmosphère éducatrice de Paris, mais la culture d'outre-Rhin a glissé sur mon esprit et les étudiants allemands

m'ont déplu jusqu'à m'irriter. Nous nous sommes instinctivement rejetés.

La grande, la terrible épreuve, ce fut de me soumettre à la loi militaire allemande.

La volonté de mon père m'avait convaincu sans discussion de demeurer au pays sous le toit familial ; j'avais formé mon sentiment intérieur, mais je n'avais pas eu l'occasion de m'affirmer, de me renier ou de trouver une conciliation entre mon âme française et le fait allemand. Ma vie jusque-là n'avait été qu'un prologue : en octobre 1902, — peu de jours après notre rencontre de Marsal, — le drame commença.

Arrivé à ce point de son récit, M. Ehrmann s'arrêta. Plus tard, j'ai reconnu qu'il se cabrait à l'idée de se faire voir avec un casque à pointe sur la tête. Mais je le pressai de parler :

— Je vous en prie, ne nous embarrassons point de difficultés conventionnelles. Permettez à un Français de vous interroger et d'étudier sur les faits la vérité alsacienne. Vous me dites que votre cas n'a rien que d'ordinaire. Je l'espère bien. C'est par là qu'il m'intéresse au plus haut point. Vous êtes un échantillon de grès que je détache du rocher vosgien.

Et je me rappelle qu'avec ma canne, je frappai vivement sur le dur sol de Sainte-Odile.

M. Ehrmann prolongea ses difficultés. Je vis avec étonnement ses scrupules, presque ses timidités. En présence d'un Français, son service allemand le ravageait comme un cas de conscience. Il craignait que je ne trouvasse qu'il n'avait pas assez souffert.

— Car vous savez, me dit-il, le volontariat des Allemands est beaucoup plus doux que

le service des dispensés en France. Comme étudiant en médecine, après six mois de service, je devais être libéré, pourvu que je n'encourusse pas de prison. Durant ce semestre, j'allais habiter en ville, dans mon appartement ; je viendrais à la caserne pour y faire mon instruction militaire, à peu près comme l'étudiant se rend à son cours, et je serais considéré comme un futur officier... Officier allemand ! Au fond de mon cœur, je refusais ce privilège : un volontaire alsacien n'accepte du service que l'inévitable. Il porte en soi une protestation perpétuelle, et c'est ce refus intérieur qui fait, d'un service matériellement supportable, une contrainte humiliante et, parfois, presque dégradante : du moins, nous le croyons, car le rude orgueil alsacien accepte mal les honnêtes hypocrisies nécessaires : pour une âme ardemment française, quel tourment s'il

faut qu'elle s'associe, par tous ses gestes extérieurs, à la préparation contre « l'ennemi héréditaire ».

Enfin, je gagnai la confiance de M. Ehrmann, au point qu'il prolongea son séjour à Sainte-Odile, et, dans plusieurs conversations, il me fit connaître par le détail les sentiments d'un jeune bourgeois alsacien au service de l'Allemagne.

CHAPITRE VIII

MA PREMIÈRE JOURNÉE DE CASERNE

Le 4 octobre 1902, un peu avant sept heures du matin, nous nous trouvâmes une vingtaine de jeunes gens habillés en civil, dans la cour de la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz. J'étais le seul Alsacien.

Les Allemands s'approchaient les uns des autres, en s'inclinant légèrement : « J'ai l'honneur de me présenter à vous », et ils disaient leurs noms. Je dus à mon tour me nommer.

On me désigna avec trois autres pour la seconde batterie. Un sous-officier nous dit de

le suivre. Nous payâmes la somme exigée par l'État pour le prêt d'un cheval et sa nourriture pendant six mois : le magasin d'habillement nous vendit trois casques, un manteau, des bottes, tous les effets de grande et de petite tenue. J'étais renseigné sur les usages : j'abandonnai au sous-officier de chambrée deux casquettes plates, deux sabres, un manteau, pour qu'il en fît son affaire avec les sous-officiers de ma batterie. On me conduisit dans la chambrée de mon brosseur, qui devenait ainsi la mienne : j'y partageais avec lui une petite armoire en bois blanc. Je fis la connaissance de mon cheval et du brosseur de mon cheval.

Ces longues stations et ces attentes debout dans l'humidité sont fatigantes, surtout si l'on a les nerfs en révolte.

Je ne pus prendre sur moi de me joindre à mes trois « camarades » quand ils m'aver-

irent qu'il serait sage d'offrir un verre aux sous-officiers.

A onze heures, un volontaire me dit :

— Nous allons boire un verre de bière et puis nous déjeunerons.

Je m'excusai de ne pouvoir les suivre. Ils partirent ensemble et déjà ils étaient liés. Je regagnai ma chambre. Je me sentais comme une île douloureuse au milieu d'un brutal océan d'indifférence. Si j'avais été soldat en France, j'aurais eu dans ma chambrée des compagnons un peu jaloux, défiants, désagréables c'est possible ! et aussi des sous-officiers raides et contrariants ; mais je crois que j'aurais trouvé en moi-même une bonne humeur, une qualité de vie supérieure et entraînante pour fondre toutes les préventions : celles des autres et les miennes propres. J'aurais été si évidemment un soldat de bonne volonté et un compagnon désireux de plaire,

qu'entre nous tous, il se serait créé un lien fraternel. Ou bien encore, je me serais convaincu que j'étais à mon propre service, que je collaborais à la puissance de la France, et, dans des petitesses sainement interprétées, j'aurais voulu voir des grandeurs.

Ces réflexions me tinrent lieu de déjeuner.

A deux heures après midi, les volontaires des différentes batteries étant réunis dans la grande cour, le lieutenant apparut pour la première fois.

C'était un petit lieutenant à peine majeur, rose et joufflu, les cheveux ras, très raide et très sanglé. Il se promenait en caressant une moustache claire dont la pointe, trop dardée sous le nez, lui donnait un drôle d'air. Ses gants, ses manchettes et son col très haut émerveillaient par leur blancheur sur l'uniforme sombre. Certainement il jouissait de nous montrer sa suprême élégance militaire.

Mes compagnons l'admiraient beaucoup. Eux et lui servaient le même idéal.

Tous ces gens-là étaient emboîtés dans le même ordre social. Notre lieutenant était exposé à fréquenter les familles de ces volontaires, à faire danser, voir à épouser leurs sœurs : aussi était-il enclin à se montrer homme du monde ; mais en même temps il prenait un ton rude, parce que c'est une habitude traditionnelle, parce qu'il devait s'imposer à plusieurs d'entre nous qui étaient ses aînés, et enfin parce qu'il entendait réagir contre la secrète mésestime des hommes d'étude pour les militaires.

Sa première phrase fut sèche :

— C'est moi qui suis chargé de faire votre instruction. Je pense que nous nous entendrons bien. Nous allons commencer par vous enseigner le salut.

Un énorme maréchal des logis, aux yeux

infiniment bleus, l'assistait. Pour se donner de l'autorité, il bombait sa poitrine, ce qui ne l'empêchait point de paraître bossu, car ses omoplates saillaient dans son vaste dos. Ce géant osseux à la grosse moustache broussailleuse semblait puéril à cause de son inhabilité à manier ses formidables mains et ses pieds. Il avait mis cinq ans à gagner son grade; quel ton devait-il prendre avec ces inférieurs riches et instruits, qui allaient devenir si rapidement officiers? Il était irrité contre ces heureux volontaires, en même temps qu'intimidé par le petit lieutenant qui le surveillait en se pavanant : de là, un zèle maladroit et de la dureté.

Nous apprîmes à saluer, puis il y eut des exercices de marche et d'assouplissement, enfin une heure d'équitation. J'avais le sang à la tête, j'étais affaibli de n'avoir pas déjeuné, mais dans mon extrême malaise, mêlé de

froid et, le dirai-je, d'une étrange peur confuse, je m'efforçais de me dominer, de ne pas me mettre en colère, d'être attentif à tous ces exercices de clowns que nous recommencions indéfiniment. C'était un orage dans mon cœur. Parfois, car je suis violent de caractère, j'admettais de rompre brusquement ce cauchemar. « Ai-je vraiment bien fait, me disais-je, de rester en Alsace? Supporterai-je cet esclavage? » J'aurais voulu réfléchir à ma misère; cet homme qui la créait m'en détournait. De minute en minute, j'entendais sa voix :

— Volontaire Ehrmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire attention.

Je calculais que cet être déplaisant jouissait de se sentir armé de pleins pouvoirs, et que ma révolte ne montrerait rien que l'impuissant soubresaut d'une âme trop débile.

Ce long exercice, auquel mes muscles n'étaient pas assouplis et contre lequel je me cabrais, me mit au point que je pensai à me déclarer malade. Je demeurai pourtant au service d'écurie, où l'odeur des chevaux, les lampes fumeuses, la grossièreté des soldats, la rude voix du fourrier portèrent au paroxysme ma nausée.

Vers neuf heures du soir, harassé de fatigue et sans doute d'inanition, je quittai la caserne et regagnai ma chambre.

J'enlevai, j'arrachai mon uniforme pour m'habiller en civil.

Telle était mon horreur de mon nouvel état que je pensai à M. Le Sourd pour lui donner raison. Il me sembla que j'avais méconnu où était la vraie virilité. Je vis mon devoir dans la désertion. Je commençai à garnir de vêtements et de linge une valise. L'Orient-express traverse Strasbourg à minuit

vingt ; en une heure, sans risques réels, il me mènerait à la frontière. J'allais être à Lunéville, libre de toute contrainte, la poitrine dégagée, jouissant de la beauté du monde, rendu à ma dignité aussi bien qu'à ma véritable patrie. Cette perpective m'enivrait plus qu'une convalescence. J'étais le noyé qui repousse le fond où les herbes, quelques secondes, le retinrent.

Mon premier soin serait d'écrire à mon père... Mais cette lettre, puisque je disposais de trois heures avant le départ du train, j'allais la rédiger. Je la déposerais à la boîte même de la gare.

Une véritable fièvre me dictait mes mots et mes phrases ; il ne me fut pas difficile d'exprimer avec force mon horreur de cette nauséabonde journée ; mais une réflexion me gêna, c'est que mon père et moi, nous n'avions jamais supposé que cette caserne pût

m'être agréable, et cependant les raisons d'y entrer nous avaient paru les meilleures. Je vis bien qu'il ne suffisait pas de dire : « Je vais passer six mois abominables. » Je devais, en outre, lui démontrer que nous nous étions exagéré les inconvénients d'une désertion.

Mon père, dans la vie, n'admet pas le caprice. S'il me plaignait d'être soldat allemand, jamais il n'accepterait que j'eusse, d'un coup de tête, abandonné l'Alsace et ruiné son projet de m'établir médecin à Colmar.

J'ai vu des familles s'acheminer en groupes, à de certains jours, vers Belfort, Bâle ou Nancy. « Où allez-vous ? » leur disait-on. « Nous allons voir le fils qui a passé la frontière. » Deux années, trois années, cinq années, on reste fidèle à ce pèlerinage ; puis la vie efface les traits ; on devient des étrangers.

Nul moyen de nier ce fait : à minuit vingt, sitôt monté dans l'Express-orient, je sortais pour toujours de l'Alsace et de ma famille.

Mon père me soutiendrait-il en France? Je n'y comptais guère. Il aurait d'abord à payer une lourde amende...

Eh bien, je m'embarquerai... Repris par de vieux rêves aventureux, je me voyais médecin sur un vaisseau. Mais là encore, un obstacle. La loi française m'oblige à refaire en France toutes mes études médicales, échelon par échelon, et même il faut que je passe les baccalauréats...

L'effort ne m'effraye pas, et, d'instinct, j'aimerais les risques, mais je suis de ces gens qui naissent constructeurs : j'éprouve une invincible répugnance à détruire quoi que ce soit. Je pensai que j'avais déjà posé de solides blocs pour l'édifice de ma vie et que, dans une minute, j'allais tout jeter bas.

Sur un inconvénient personnel, j'allais ruiner une édification sociale, une famille.

Un vrai désespoir moral vint accroître la fureur physique dont cette journée m'avait empli...

C'est alors que mes yeux tombèrent sur une lettre que le facteur avait apportée dans la journée. Je l'ouvris sans curiosité ; elle était de Mme d'Aoury. Je me rappelle exactement ses paroles, parce que, bien des fois, au cours de ce semestre, je me les suis répétées : « Monsieur, m'écrivait-elle, je viens vous donner des nouvelles de votre adversaire. Il est guéri. Je sais que c'est le jour où vous entrez au régiment, je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement avec succès. »

Ce que j'éprouvai ne peut être compris que si l'on se représente dans toute sa force

mon angoisse. Vous n'imaginez pas le bien que cela fait, quand on se sent un prisonnier abandonné aux Allemands, de recevoir un mot de sympathie française.

« Je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement avec succès. » Cette dernière phrase, si claire et si modérée, alla très profond dans mon âme pour y ébranler ma fierté.

Si je passe la frontière, pensai-je, et si je vois à Paris Mlle d'Aoury, me félicitera-t-elle d'avoir modifié mon projet? C'est possible, mais elle arrivera nécessairement à me dire : « Vous voyez, monsieur, que mon frère, sous une forme trop vive, était dans le vrai quand il vous blâmait de rester en Alsace. Aujourd'hui vous vous rangez à son opinion. » Cette phrase, où je n'aurais rien à répondre, me mortifierait. Je serais un petit garçon devant cette Parisienne.

L'heure du train arriva et je n'avais pas pris de décision.

Vers une heure, sans défaire ma valise et demi-vêtu, je m'enfonçai dans une espèce de sommeil brutal et désespéré.

CHAPITRE IX

TABLEAU DE MES JOURNÉES A LA CASERNE

A quatre heures, je fus réveillé par des coups de poing dans ma porte.

— Monsieur le volontaire, il est temps!

Je sentis à la fois mon âme encore brûlante des images de la veille, et mon corps tout glacé.

— Entrez! criai-je.

Le soldat qu'on m'avait donné pour ordonnance apparut. Il portait, sur sa face animale, une prodigieuse expression de respect. Que cette brute fût un des instruments de ma sujétion, cela m'attendrit et courba mes épaules sous l'universelle nécessité. Je versai

un verre de kirsch à cet humble vainqueur.

Nous partîmes pour la caserne dans la nuit.

En chemin, il me parla du service, et la multiplicité des petits détails me cachait mon vaste horizon d'ennuis.

A travers les couloirs obscurs, les mains devant moi, je le suivis jusqu'à la chambrée close toute la nuit, où vingt-cinq malpropres mettaient une odeur effroyable. De la porte à mon armoire ils avaient semé des écuelles, des bottes, et, quand j'y trébuchai, leurs rires ignobles éclatèrent.

Parmi leurs grossières malices, j'avais l'impression d'être, pieds et poings liés, un otage de la France au plus épais de la populace ennemie.

Je changeai mon uniforme de ville contre la tenue de caserne, je chaussai de lourdes bottes et je pansai mon cheval jusqu'à sept

heures du matin. C'est le moment du déjeuner : je me précipitai à la cantine. Depuis vingt-quatre heures, je n'avais pas mangé.

Je n'ai pas l'intention de vous donner des peintures pittoresques, non plus qu'une documentation technique sur l'armée allemande. Ce que vous attendez, n'est-ce pas, c'est une lumière sur les sentiments successifs d'un Alsacien à la caserne allemande. Vous voulez connaître ma dure expérience. Il suffit que je vous dise en bref les soins monotones où s'écoulaient mes journées.

Après le repas du déjeuner, nous eûmes une heure d'équitation. A huit heures et demie, je passai le pantalon aux petites bottes courtes, et à neuf heures commença l'exercice, terminé à onze heures et demie. A midi, appel : nous reprenons notre tenue de ville.

C'est l'usage que les volontaires d'une même batterie mangent ensemble. Les trois Allemands et moi, nous allâmes dîner à cent mètres de la caserne, dans un hôtel de troisième ordre, *A la Ville de Bâle*. Des occupations courtes et pressées, faites pour rompre l'esprit et nous divertir continuellement sur des vétilles, m'avaient écarté depuis le réveil de mon idée de désertion. Au restaurant, je dus regarder, entendre et suivre mes trois compagnons. Que leurs voix m'arrivaient lointaines !

Dès une heure et demie, chacun de nous était remonté dans sa chambrée pour revêtir des effets d'intérieur. A deux heures moins le quart, les volontaires de toutes les batteries attendaient dans la cour ; à deux heures moins cinq, le sous-officier nous rangeait ; à deux heures précises, le lieutenant instructeur survint. L'exercice, qui dure jusqu'à

quatre heures, se décompose en une heure d'assouplissement et une heure d'exercices au canon. A quatre heures ou quatre heures et demie, une heure d'instruction. Vers six heures, le pansage du cheval jusqu'à huit ou neuf heures.

Toute cette deuxième journée, je fus comme une machine, au point que je n'entendais pas les commandements. Alors, la rude voix du sous-officier criait : « Hé, là-bas! le volontaire!... »

Le soir, je rentrai chez moi pour remâcher mes plans de désertion, et pour m'endormir, cette fois encore, désespérément...

J'ignore si je subirai jamais autant de misère que dans ces premiers jours de caserne, mais, quoi que la vie me réserve, je suis sûr de ne plus glisser à une pareille démoralisation.

Ma répugnance de principe à servir l'Alle-

magne se doublait d'une sorte d'incapacité physique à causer avec mes « camarades ». J'éprouvais un état général de crispation et d'inquiétude haineuse, en même temps que je cédais à l'implacable nécessité d'obéir.

CHAPITRE X

JE ME FAIS UNE RAISON

Aujourd'hui, quand je me reporte à ces sombres journées, j'admets que je fus follement susceptible et imaginatif. Peut-être voyais-je plus que de raison une volonté de mater l'Alsacien. Aussi bien il n'était pas très simple de démêler l'état d'esprit de mes chefs.

Le troisième jour de mon entrée au régiment, dans l'énorme cour de la caserne, les vingt volontaires, sous les ordres du maréchal des logis, apprenaient le salut. Un à un, nous défilions devant l'officier. Par trois fois, il m'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est que votre singulière façon de projeter votre bras quand vous le baissez… Mais laissez donc cette façon de cirque.

L'Allemand salue, le revers de sa main en avant, tandis que le Français présente sa main ouverte. Il y a une seconde différence, plus délicate, qui tient au tempérament des deux races : l'Allemand baisse le bras tout droit, son coude est une charnière ; voyez, au contraire, avec quelle vivacité nerveuse le troupier français rejette sa main de son képi. Mon geste à la française, au milieu de la roideur de ces jeunes Allemands, faisait un disparate.

Au reste, notre souplesse alsacienne, si frappante à côté de leur ankylose, se manifeste de mille manières, dans notre démarche plus élastique, plus cadencée, dans notre casquette qui glisse un peu sur l'oreille, à la

nanière d'un képi, dans toutes nos réactions lus aisées, plus rapides. Les officiers allemands ne s'y trompent pas. S'ils voient passer dans la rue l'un des nôtres, ils disent : « C'est sûrement un volontaire alsacien ! » Encadrés par la France, nous atteignons aisément à l'élégance du troupier français. Dans les rangs allemands, nous contrarions cet aspect mécanique et brutal, que la tradition prussienne garde pour idéal, et notre désinvolture y choque comme une indépendance audacieuse, presque insolente.

Notre petit lieutenant ne me quittait plus les yeux.

Au bout d'une demi-heure, il cria :

— Volontaire Ehrmann !

J'avançai en courant.

— Reculez à trois pas.

Je recule et, les deux mains sur la couture du pantalon, j'attends.

— Où êtes-vous né ?

— Je suis né au Logelbach, près de Colmar, dans le Haut-Rhin, Monsieur le lieutenant.

— Que font vos parents ?

— Mon père est dans l'industrie, Monsieur le lieutenant.

Il eut un « ah ! » qui voulait dire : je comprends maintenant. On sait, en effet, que la population industrielle du Haut-Rhin est la plus patriote de toute l'Alsace-Lorraine.

— Où avez-vous étudié ?

— A Strasbourg, Monsieur le lieutenant.

— Avez-vous des parents dans l'armée ?

— Oui, plusieurs, Monsieur le lieutenant.

Il parut satisfait.

— Où sont-ils ?

— J'ai un oncle capitaine à Saint-Dié et un cousin lieutenant à Épinal, Monsieur le lieutenant. Un autre de mes cousins est lieutenant de cavalerie à Lunéville.

Il me regarda attentivement. Je demeurai froid.

— C'est bien, dit-il.

Comme je regagnais mon rang, il s'écria :

— Halte! Remettez-vous en position. Répétez-moi ce demi-tour.

Je dus le recommencer six à sept fois, car il me laissait partir, puis me rappelait. Visiblement, il prenait son plaisir à me taquiner.

Dès lors, il ne laissa plus passer la moindre incorrection sans me faire répéter le mouvement à l'infini.

Voulait-il mater l'Alsacien ? Ou bien, se voyant plus jeune que moi et me soupçonnant d'avoir été ironique, prétendait-il marquer les avantages de son grade ? Je crois qu'il obéissait à ce double sentiment.

Sous couleur de m'apprendre à faire le rapport d'une commission donnée par un

supérieur, il avait imaginé de m'envoyer au pas de course — quatre, cinq fois durant l'exercice — demander au fourrier, à l'écurie, quelle heure il était. J'y étais accueilli par des quolibets. Et toujours courant, je devais revenir, m'arrêter à trois pas, les mains sur la couture du pantalon, et dire :

— Je rapporte avec obéissance à Monsieur le lieutenant que le fourrier a indiqué comme heure : trois heures et dix minutes.

Il fallait attendre qu'il eût fait un geste : « C'est bien ».

Un quart d'heure après, il recommençait, et encore un quart d'heure après...

L'Alsacien allait-il devenir le pitre du régiment ?

Pas plus qu'à vous donner les règlements de la caserne, je ne songe à vous émouvoir avec les misères d'un jeune bourgeois au service de l'Allemagne. Passons sur ces humilités.

e me propose de vous faire voir comment, l'une simple irritation de ma sensibilité, j'ai u tirer une discipline.

Au bout de la semaine, j'avais fait le tour le mes ennuis. Je n'attendais plus d'inconnu. Ma vie demeurait affreuse ; elle avait du noins perdu ses ténèbres. Je préfère un rutal corps à corps aux mouvements vagues l'un ennemi, le soir dans le taillis. Je voyais nettement mon but, je devais empêcher qu'une aserne allemande se rît d'un Alsacien-Français.

C'est sur cette considération que je résolus de rester. Je sentis que si je partais, toute ma vie, dans le secret de mon cœur, je me mépriserais, et que cette décision demeurerait un point de mon passé où j'éviterais, toujours, de porter mon regard. La lettre de Mme d'Aoury fut la première solidité où j'appuyai ma résolution. Que penserait de moi

cette dame qui avait bien voulu se ranger à mon opinion contre son frère, si elle me voyait me dédire ? L'attitude du lieutenant et la risée des soldats confirmèrent ma disposition. Je me vis engagé dans un duel avec la caserne allemande. Au début, je pouvais, comme tant d'autres, le décliner, mais, une fois le contact pris, passer en France, c'était une dérobade.

Je resterai, me dis-je. Ce sera plus dur que je n'imaginais ; très dur, même. Eh bien! je me donnerai beaucoup de mal. Toutes mes révoltes que je contiendrai me tonifieront, et la haine me fera plus de virilité... Puisque ce lieutenant a sur ma personne tous les droits, parmi lesquels le droit de m'humilier, il n'y a qu'un moyen, c'est que je sois un excellent soldat et que je conquière son estime de militaire. Je suis seul de mon pays parmi tous ces Allemands : il sera tenté de me dire :

« Prenez exemple sur vos camarades. » Mon ambition doit être de renverser les rôles et qu'il reconnaisse les qualités militaires de l'Alsace.

Tout cela est chétif, monsieur, je le sais. Je préférerais, comme fit mon grand-père, le soldat de la Grande-Armée, entrer dans Berlin victorieusement, mais tout ce que l'on peut exiger d'un homme, c'est qu'il se batte pour le mieux sur le terrain où le pose sa destinée.

Pendant huit jours, je me suis vu, senti, accepté comme un agneau de douleur. Puis j'ai reconnu que ce rôle de résigné était le moins convenable et que je devais être d'abord un militaire exact.

Cette ligne de conduite, d'après mon récit, vous pourriez croire que je l'ai inventée, un coude sur la table, en réfléchissant, dans ma chambre ; c'est plutôt un sentier où je me

suis aperçu que je cheminais pour éviter les embarras au jour le jour. Les circonstances m'ont dirigé. Du dedans et du dehors, j'avais mes empêchements : ce qui m'a soutenu, c'est une constante exaltation de l'âme.

CHAPITRE XI

LE DUEL EST ENGAGÉ

Un soldat allemand a toujours l'air d'un chien battu. Les volontaires eux-mêmes se faisaient humbles : chaque détail de leur attitude disait aux officiers : « Tu es notre supérieur. » Leur déférence devançait les ordres. Le lieutenant trouva-t-il dans mon regard droit une sorte d'indépendance? Plus simplement, s'ennuyait-il durant ces longues heures d'exercices?... Après s'être promené dix minutes comme un coq avantageux, chaque jour, il m'appelait :

— Volontaire Ehrmann.

J'arrivais en courant.

— Vous m'avez dit que vous aviez des parents dans l'armée française. Êtes-vous en relations avec eux ?

— En relations très suivies, Monsieur le lieutenant.

— Vous allez souvent en France, n'est-ce pas ?

— Assez fréquemment, Monsieur le lieutenant.

— Vous avez été en Allemagne, aussi.

— Une ou deux fois, Monsieur le lieutenant.

— Alors, vous aimez aller en France ?

— Oui, Monsieur le lieutenant.

Ce n'était pas un mangeur d'Alsacien, mais un brave petit guerrier du pays rhénan, fort ébahi, car il n'avait jamais imaginé une telle espèce de soldat allemand.

Le lendemain, il me dit :

— Ce sera une chose très grave pour vous,

le jour qu'il y aura la guerre avec la France. Que ferez-vous, quand il s'agira de se battre contre l'armée française où vous avez des parents ?

Le règlement nous oblige, si un supérieur nous parle, à l'immobilité la plus absolue. Aucun mouvement ne serait toléré, mais il y a les yeux. Les miens disaient : « T'imagines-tu que je vais rester ici, quand il s'agira d'une guerre avec la France ? » Cependant je cherchais ma voix la plus ferme et la plus simple pour répondre :

— Je suis médecin, Monsieur le lieutenant.

— C'est vrai, fit-il en tournant sur ses talons.

Il commença de critiquer en moi plus ouvertement l'Alsacien. Comme nous trottions le long de la piste, je dis à mon cheval : « Hue, cocotte ! » Du milieu du manège, il me cria :

— Volontaire Ehrmann, c'est un cheval allemand ; il ne comprend pas le français.

Le lendemain, durant l'exercice, il me dit :

— Il paraît que vous vous faites envoyer à la caserne des lettres dont l'adresse est écrite en français. Priez vos correspondants d'employer l'allemand.

— Mais, Monsieur le lieutenant, mes correspondants ne savent pas l'allemand.

— Qu'ils l'apprennent ou qu'ils fassent écrire leurs enveloppes par le diable !

Tous les matins, minutieusement, des pieds à la tête, par devant et par derrière, il inspectait nos uniformes, nos armes, nos munitions. Mon tour venu, il s'attardait en maugréant, et chacun voyait sa mauvaise volonté ; mais je m'appliquais à être un bon soldat, et mon regard lui disait : « Cherche, cherche, mon lieutenant ! »

C'était d'ailleurs un bel officier, avec une

conscience professionnelle, et quelle que fût sa prévention, il s'abstenait de me punir sans cause.

Soupçonnait-il confusément ma résolution d'allier la plus stricte discipline à l'indépendance de l'âme? Il s'avança le plus loin qu'il put :

— Volontaire Ehrmann, me dit-il, il paraît que vous fréquentez une taverne alsacienne, où l'on dit qu'avec vos compatriotes, vous faites du chauvinisme français. Le respect de l'uniforme vous commande de vous en abstenir.

Et dans le même esprit, deux jours après, il me faisait sortir des rangs pour me dire :

— Il paraît que, chez votre coiffeur, vous vous exclamez à haute voix en français. Que vous parliez français quand vous êtes dans votre famille, je n'ai rien à voir à cela. Mais quand vous êtes dans un lieu public et,

par exemple, chez un coiffeur, le respect de l'uniforme exige que vous parliez allemand.

Le règlement autorise-t-il les officiers à se mêler de notre privé ? En tout cas, leur puissance est tempérée par leur crainte des ennuis. Sur tous ces faits du dehors, le lieutenant grondait, menaçait, sans aller jusqu'à me punir. Et quoi qu'il supposât de mon insoumission d'âme, il voyait avec évidence ma bonne volonté dans les mille détails où doit être attentif un volontaire. J'étais un bon soldat. Au manège, je servais de cavalier de tête. Je valais surtout pour la parade-marche qui est une grande affaire dans l'armée allemande.

Les avez-vous vu défiler ? Le soldat lève le pied en tenant la pointe en bas, tandis que sa jambe et sa cuisse forment un angle droit. Tout cela, pied, jambe et cuisse, il le lève haut, très haut, le plus haut, puis, soudain

par un deuxième mouvement, il projette violemment sa jambe et son pied, et, au même instant, de tout son corps se porte en avant. Le pied, bien à plat, retombe à terre et la jambe se tend violemment, de manière à bomber en arrière une belle courbe. En principe, les gymnastes allemands valent mieux que nous dans les exercices de force musculaire, par exemple, à la barre fixe, mais, plus agiles et plus déliés, nous les primons dans les exercices d'assouplissement. Leur lourdeur de corps et leur taille courte les embarrassent. Mes « camarades » avaient plus de biceps et moi plus de jarret. J'ai immédiatement compris la parade-marche comme une comédie, car à vouloir trop bien faire, les Germains toujours exagèrent. Le grand secret, c'est d'avoir le genou rompu et de mettre toutes ses forces dans le jarret ; un merveilleux raffinement, c'est de sortir sa

poitrine et de rentrer son ventre, ce qu
pousse le menton en l'air et les reins e
arrière. Plus je chargeais, plus je leur plaisais
Tout de même, Monsieur, s'il y avait eu l
un second Alsacien, nous aurions, quelque
fois, bien ri.

CHAPITRE XII

MES RELATIONS AVEC LES SOLDATS.
LES VOLONTAIRES ET LES SOUS-OFFICIERS

Octobre passa, les recrues arrivèrent. Notre ervice fut très allégé : nous étions dispenés de soigner nos chevaux et nous quittions la caserne à six heures. Il n'y eut plus e peloton des volontaires : on nous restitua nos diverses batteries. Le hasard me laissa ous les ordres du lieutenant et du sous-officier auxquels, depuis un mois, j'avais affaire.

Nous aidions les officiers à instruire les ouveaux venus. On m'attribua cinq de ces bleus », pour que je leur enseignasse le salut t l'assouplissement. L'un d'eux se pendit.

Huit jours après, dans une autre batterie, il y eut un second suicide. Je n'imagine pas que ces malheureux souffraient plus que moi du mal du pays, mais ils n'avaient pas su se faire un moral. C'étaient des êtres mous, des esclaves. Peut-être aussi des pauvres, incapables de payer leur bienvenue.

De temps à autre, un volontaire doit offrir aux sous-officiers une petite beuverie. Je signais de nombreux papiers pour la cantine : « Bon pour tant de bouteilles et de saucisses. » Plusieurs fois la cantine me présenta des faux : ma signature avait été imitée par un sous-officier. J'avais d'autres soucis que de protester contre cette vilenie. Mais les volontaires à qui la même chose advint refusèrent de payer. Je dus me régler sur leur conduite. Le faussaire irrité jura que nous ne savions pas faire le pas de course en cadence, et durant une longue heure, le sabre dans l

main gauche (vrai supplice par un temps glacial), nous dûmes courir en file dans la cour de la caserne.

J'eus la gorge enflammée, au point que j'entrai à l'hôpital militaire.

Je passai six jours dans une grande salle de soixante lits. J'avais pour voisin un de ces paysans de la Poméranie qui sont naturellement trapus, larges d'épaules, avec de grosses figures naïves. Mais celui-ci, c'était pitié de voir, quand le docteur l'examinait, sa maigreur, son dos voûté, sa poitrine défoncée. Depuis quatre mois, une pleurésie le tenait au lit. Il avait subi plusieurs interventions chirurgicales. Bien que le pauvre diable chancelât et se plaignît de souffrir à chaque respiration, le médecin-major le prétendait guéri. Chaque matin, je l'entendais :

— Il ne tient qu'à vous de rentrer dans vos foyers, à condition toutefois que vous

ne prétendiez pas à une pension, car je ne sais pas s'il serait possible de vous la faire accorder.

Le Poméranien, n'en étant qu'à sa première année de service, pouvait être tenté par une proposition qui le libérait d'une année (1), et pourtant, une fois le médecin-major parti, il pleurait comme un enfant et me disait :

— Je ne puis pas rentrer dans mon pays, si faible et sans pension, car nous sommes très pauvres. Chez nous, celui qui ne travaille pas n'a pas droit à la nourriture, et je suis bien sûr que malgré l'affection de ma mère on m'écartera, si je reviens comme une bouche inutile. Mais je n'ai pas le courage d'exiger ma pension du médecin-major qui a un regard si terrible!

C'est vrai que le major était un grand

(1) Voir la note VI, page 273.

gaillard à moustache noire, congestionné jusqu'à la couleur brique, avec ces yeux si vite blancs de colère qui sont particuliers aux militaires sanguins. Ces sortes de gens hurlent même pour dire des choses aimables. Je n'aime pas les croquemitaines. J'obtins du sous-officier chef de salle, à qui mes pourboires plaisaient, qu'il me communiquât le journal de la maladie de mon voisin. J'y lus en toutes lettres que sa pleurésie venait d'un refroidissement pris au service. Nul doute, en conséquence, qu'il n'eût droit à une pension. Avec un sourire discret, le sous-officier m'indiqua que le médecin-major était un bon serviteur du budget, appliqué de toute sa ruse et de toute sa grosse voix à diminuer le nombre des pensions d'invalidité.

Je me retournai vers mon Poméranien :

— Voyons, lui disais-je, je vous affirme que vous êtes dans votre droit. Vous n'allez

pas vous laisser mener comme une bête.

Pendant vingt-quatre heures je le remontai.

Il se trouva le lendemain matin que les malades, comme il arrive dans la saison des grippes, assiégèrent l'hôpital au point qu'on ne savait où les caser. Le médecin-major, en arrivant, dit à haute voix :

— Eh bien ! nous allons renvoyer quelques-uns de ces gaillards.

Il s'arrêta plus longtemps encore que la veille auprès de mon voisin, et, l'ayant examiné bien à fond, il dit avec autorité :

— Vous êtes guéri, il n'y a plus trace d'inflammation : vos douleurs proviennent simplement de la plèvre fixée par la maladie contre vos côtes. Cela s'arrangera sitôt que vous serez chez votre maman, qui vous soignera encore mieux que nous. Je vous offre décidément de partir, si vous ne réclamez pas une pension.

Le pauvre géant répondit :

— Je n'ose pas rentrer chez moi si je n'ai pas de pension.

— C'est-à-dire que vous l'exigez ?

Je l'encourageais du regard.

— Oui, Monsieur le médecin-major, souffla-t-il.

— Eh bien ! dans ce cas, je vous retiens ici quinze jours, un mois... Ça m'est tout à fait égal. Je vous retiendrai trois mois, s'il le faut. J'en ai assez de vous servir à tous des pensions, tas de feignants ! Comment ! vous faites à peine trois mois de service, vous tombez malade, vous êtes soigné quatre mois aux frais de l'État, je vous offre de vous dispenser du temps qui vous reste à faire, et vous n'acceptez pas, espèce de brute ! D'abord, je ne sais pas si vous y avez droit, à cette pension ; vous ne la méritez pas et vous m'embêtez ?

Son irritation croissait :

— Ça commence à me dégoûter, ces faiblards qu'en nous envoie maintenant ! A peine au service, ils tombent malades et réclament encore que l'État les entretienne !

Il avait empoigné le soldat par l'épaule; il le secouait et lui criait :

— Je vous fiche mon billet que vous ne l'aurez pas, cette pension !

Le pauvre diable se mit à pleurer.

Alors le major regarda ce faible avec mépris :

— Qui est-ce qui vous a mis en tête de réclamer cette pension ?

L'imbécile, dans son angoisse, me chercha du regard. Le médecin-major comprit qu'il devinait juste et qu'il y avait un conseiller.

Il poussa un cri d'allégresse et de fureur en tapant sur le lit :

— Vous m'entendez ? Je veux connaître celui qui vous pousse.

Le soldat tourna la tête de mon côté.

J'étais debout au pied de mon lit, dans l'attitude fixe qui est réglementaire, durant la visite, pour les malades non alités.

Toute la colère du major se porta sur moi. Il se croisa les bras et dit :

— Comment! le volontaire, vous venez ici exciter ces gaillards à la révolte? Mais de quoi vous mêlez-vous ?

Ce fut un flot de vociférations, un scandale au milieu de ces tristes lits de fiévreux et de délirants. Il eut quelque peine à se retenir de me prendre à la gorge.

Mais le soir, l'intendant apporta une feuille où était indiquée la pension que toucherait le soldat, une centaine de marks par an. Après un pareil esclandre, on n'avait pas osé persister à lui refuser son

dû. Il prit congé de moi avec des larmes.

A ma sortie de l'hôpital, quand je racontai cette histoire aux trois volontaires de ma batterie, ma conduite leur parut incompréhensible.

— Qu'est-ce que vous aviez à vous occuper de cette brute-là ? (Ils voulaient dire le soldat.) Ça n'est pas votre affaire.

Ils ajoutèrent que je ferais mieux de les accompagner à la « brasserie des officiers ».

Chaque soir, tandis que je m'asseyais seul à la table où nous avions tous dîné le matin, ils allaient manger des saucisses au raifort et boire de la bière, sous l'œil de nos chefs :

— C'est la coutume, disaient-ils. Nos officiers nous en voudraient si nous ne paraissions pas à leur brasserie, et sûrement que votre absence est mal interprétée. Vous vous faites du tort.

L'argument ne me touchait point. Je m'obli-
eais à être un soldat appliqué, et je me
éfendais de paraître un courtisan. Je leur
pondis qu'entre six et sept heures du soir,
ne buvais pas de bière. Mais ils me pres-
rent si fort qu'à la fin je ne pouvais plus,
ns impolitesse, éluder leur invitation. Je les
ivis. Quelle soirée, monsieur !

Ils me firent asseoir auprès de la porte
entrée. Au fond d'une enfilade, dans une
oisième salle, nous apercevions la grande
ble où, chaque soir, se retrouvaient les
iciers. Mes camarades étaient convaincus
'un local fréquenté par des lieutenants et
s capitaines devenait un lieu d'anoblisse-
ent : à contempler les chefs, fût-ce de loin,
ur petitesse pensait participer de cette gran-
ur. Ces satisfactions toutefois leur don-
ient des regards inquiets et une conver-
ion hachée. Tout en vidant leurs verres de

bière et en mangeant du porc fumé, sur l
table mouillée, avec une serviette en papie
sur les genoux, ils gardaient une correctio
militaire, dont ils se seraient, je pense, repo
sés dans toute autre brasserie. À chaque foi
qu'un officier entrait, de quelque régimen
qu'il fût, il s'agissait de nous lever, de repous
ser nos chaises bruyamment avec nos jarrets
de porter nos mains aux coutures du panta-
lon, de fixer le survenant et de l'accompagne
du regard cinq mètres avant son arrivée
notre hauteur et cinq mètres après son pas-
sage. L'officier quelconque saluait avec deu
doigts, s'inclinait légèrement et, tout de suite
faisait un geste : « Asseyez-vous donc !
Cela avec froideur. Mais notre capitain
s'inclina un peu davantage, et bien qu'il n
se déridât point, son geste : « Asseyez-vous
fut plus marqué. Quant à notre lieutenan
il dit :

— Ah ! bonsoir !

Et il marqua un petit étonnement aimable de voir le volontaire alsacien.

Servilité avec les supérieurs et arrogance avec les inférieurs, voilà, pour nous autres Alsaciens, deux qualités constantes des Allemands. Notez que mes camarades appartenaient à de bonnes familles. Mais je dois vous les présenter avec plus de détails, car ils sont vraiment trois types classiques de la plus récente Allemagne.

Le premier était un Prussien de vingt-trois ans, d'une famille originaire de Neu-Ruppin, là-bas, dans la Marche brandbourgeoise.

Il faut savoir d'une façon générale d'où sortent ces terribles Prussiens, raides et arrogants, qui triomphent et donnent aujourd'hui à l'Allemagne sa forme. Sur de grandes plaines grisâtres, où de maigres pâturages alternent avec des étangs endormis et de

sévères forêts de pins, vivent des paysans à peine affranchis. Ils possèdent l'esprit d'association, car ils ont conscience d'être un troupeau, et puis, dès leur bas âge, on les dresse à la discipline. Chez eux, l'instinct de reproduction ne crée pas, comme chez nos Français, des vices ou des vertus compliqués. Sans fièvre ni enthousiasmes, mais aussi sans intermittences ni chutes, leur volonté demeure constamment tendue vers le but qui est le pain quotidien. On voit à ces serfs l'hypocrisie des paysans, une jalousie mesquine, une étroitesse de cœur, qui se trahissent chez les simples par des lettres anonymes, par des dénonciations à la police, par de l'espionnage, mais peu de mensonges grossiers et conscients : ils recourent à des biais. Le commerçant prussien tient un engagement écrit, seulement il use des sous-entendus, profite sans scrupule d'un oubli dans le contrat. Tous les Prus-

siens sont sous l'action de la bière : elle étourdit, endort et berce, elle calme la colère ou la passion, elle rend bonasse et fait oublier. Aussi le tempérament autrefois querelleur s'est assagi. Mais cette bière assoupit, sans la changer, une âme brutale, où manquent la politesse innée et la culture héréditaire.

Notre « camarade » prussien, bien que fils de fonctionnaire et membre d'une corporation à Bonn, où il étudiait le droit, portait dans sa chair toute cette barbarie germano-slave. Il se destinait au fonctionnarisme, mais son aspect, ses mœurs, étaient d'un puissant guerrier brandbourgeois. Quel mangeur ! Quel buveur ! Quel fumeur ! Rien n'embarrasse de tels estomacs. Très grand, très large, très raide, le geste saccadé, la voix basse et grave, la moustache blonde en croc comme celle de l'empereur, il portait ses cheveux coupés ras et brossés violemment en arrière :

son nez s'avançait droit ; ses yeux d'un bleu d'acier avaient des reflets fauves et froids : son maxillaire supérieur était proéminent, ses joues plutôt creuses. Toutefois, dans le menton, il avait une fossette ; sur cette figure brutale, cette fossette adoucissante semblait un non-sens.

Le second de mes « camarades » venait de Munich. Il étudiait l'histoire. Les Bavarois diffèrent du tout au tout de l'espèce prussienne, si récente et exclusivement guerrière. Petit et déjà bedonnant, avec un nez épaté dans une figure bien grasse, il semblait un poupard apoplectique. Sur son crâne très gras moutonnait un léger duvet blond châtain, avec une petite houppe dans le milieu. Quand il portait l'uniforme, ses bons yeux cherchaient une expression de dureté. Au fond, le service l'ennuyait, mais il ne le savait pas trop.

Le troisième était un Saxon. Il portait une raie au milieu de ses cheveux cosmétiqués et collés sur le crâne. C'était un sanguin, la figure rouge, les yeux un peu injectés, nerveux et sec, avec une courte moustache noire très fournie. Il étudiait l'économie politique pour faire le contentieux chez son père, industriel de la Basse-Saxe.

Je ne crois pas que j'abuse, en retenant votre attention sur ces trois figures de la nouvelle Allemagne. Dans le Prussien, vous devez reconnaître le vrai centre et la solidité de l'empire. Il est le résultat d'une antique formation militaire qui se lie aux origines mêmes de l'État brandbourgeois-prussien. L'âme de ce jeune homme fut disciplinée, il y a cent cinquante ans, par le grand Frédéric, et, hier encore, renforcée par les triomphes de Guillaume le Grand. — Le Bavarois demeure un peu particulariste, mais prend mal cons-

cience de ses différences. — Quant au Saxon, il est impérialiste, parce que son père est bien vu du gouvernement et que l'essor industriel lui profite.

Ni les uns ni les autres n'étaient de mauvais garçons, mais il n'y avait aucun moyen que je m'entendisse avec eux.

Le juriste prussien, ce soir même, à la brasserie, nous raconta qu'on avait eu la preuve d'un infanticide dans son quartier. La police recherchait la coupable. Sur divers indices, il avait tout de suite soupçonné la bonne de la maison :

— Quand elle est entrée chez moi, hier au soir, je l'ai forcée de m'avouer sa faute. C'est une fille que personne n'aurait soupçonnée. Elle s'est mise à mes genoux. Vous le pensez bien, je n'ai pas tenu compte de ses supplications, et ce matin, à la première heure, j'ai averti la police.

— Mais, lui dis-je, c'est abominable !

Il me pria de mesurer mes paroles. Le Saxon et le Bavarois s'interposèrent.

— Je vous jure, lui dis-je, que j'essaye de vous comprendre. Est-il possible, qu'à dénoncer cette pauvre fille, vous n'ayez pas senti une grande honte ? Rien ne vous obligeait d'intervenir.

— Rien ne m'obligeait ! Cette fille a commis un crime et vous voulez que je me taise ? Non, Monsieur, il faut que justice se fasse. C'était mon devoir de la dénoncer, et j'ai accompli mon devoir.

— N'avait-elle pas assez souffert, dans son angoisse de se trahir ? Elle n'eût pas recommencé, vous pouvez le croire. La peine sera terrible, si les juges n'admettent pas de circonstances atténuantes !

— Les circonstances atténuantes ? Ah ! que voilà bien une invention française, et que

ce terme m'est odieux! Comme s'il pouvait y avoir des circonstances atténuantes! Mais c'est absolument contraire au sens de notre droit. Un crime est un crime, et la loi veille pour le punir.

Le Saxon et le Bavarois ne le contredirent pas. J'étais révolté. Il y a chez les Allemands un manque de nuances, qui offense et dégoûte une âme de formation française. Et si les circonstances, comme c'est le cas en Alsace, donnent la supériorité de fait à de tels hommes, c'est une intolérable humiliation. Je ne pouvais pas m'en expliquer à fond devant mes « camarades ». Les irritations d'un vaincu les eussent étonnés ou peut-être réjouis, sans les dominer.

Je les quittai avec le plus vif mécontentement de moi-même, qui avais inutilement laissé percer ma réprobation. Je me blâmais qu'ayant mis à jour nos générosités et nos

délicatesses françaises, je n'eusse pas su faire éclater, devant eux, notre supériorité. Je me reprochais d'avoir découvert la France vainement.

Je dormis très mal. Un à un, je reprenais les incidents de la soirée. Je méprisais, à me crever le cœur, ces Allemands, mais je jugeai nécessaire de purifier et de gonfler en moi-même la source française, pour ne la laisser jaillir qu'aux heures favorables. Je me promis de ne pas mettre « mes camarades » en opposition avec nos manières de sentir et de juger, qu'autant qu'elles leur permettraient de soulever le lourd poids prussien et de respirer plus largement. — J'imaginais que le Bavarois et le Saxon pourraient garder, d'une minute de large respiration, une tendance à la fuite hors de la Germanie.

Le lendemain, au réveil, en arrivant à

l'écurie, je trouvai, sur la paille, un vaste et sale grouillement fait de deux énormes Allemandes et de trois sous-officiers ivres. L'un d'eux était celui-là qui avait imité ma signature, et de qui la rancune m'avait valu mon séjour à l'hôpital. Si j'avais appliqué les principes du juriste prussien, je n'aurais rien fait que n'attendissent ces brutes. Cependant, je les réveillai pour les avertir que je venais de croiser l'officier de ronde dans la cour.

Mon procédé me gagna leur confiance, au point qu'étant devenus malades des suites de leur débauche, et comme ils ne voulaient pas entrer à l'hôpital, qui leur aurait valu une mauvaise note, c'est à ma science qu'ils recoururent. Je les soignai, malgré le règlement.

Ils demeurèrent stupides de la magnanimité de « l'Alsacien », et je puis dire que leurs grossières âmes, dans la mesure où elles pos-

sédaient la faculté de généraliser, furent conquises par la « gentillesse » française.

Dans ce temps-là, au cours de l'exercice, un sous-officier arracha l'oreille d'un simple soldat. Elle pendait, retenue par un lambeau. Le malheureux hurlait et saignait.

Son bourreau, épouvanté, lui dit :

— Monte vite te faire soigner!

Le lieutenant survint et, mis au courant, m'ordonna de suivre le blessé. Au bout de vingt minutes, le médecin-major accourut :

— Colossal! colossal! soufflait-il.

Il se mit à noter la plainte du pauvre diable. Puis, se tournant vers moi et vers deux éclopés présents, il nous dit avec l'expression la plus sévère :

— Que l'un de vous ait le malheur de raconter quoi que ce soit, dans la caserne ou bien en ville, il est sûr de son affaire... Vous

surtout, volontaire Erhmann, je vous rends responsable si rien s'ébruite dans la presse.

Les brutalités sont traditionnelles dans l'armée allemande, ce qui s'explique par la servilité des basses classes : où manque le ressort de l'honneur, on essaye nécessairement le ressort du bâton. L'empereur les réprouve. Nos chefs craignaient donc deux fois le scandale : à cause du public et à cause de l'empereur. Il m'était facile d'avertir les journaux sans me compromettre. Devais-je saisir cette occasion de jeter du discrédit sur mon régiment?... Au milieu des difficultés que le service allemand propose à un Alsacien, je pense que la règle, c'est d'abord de nous attacher à tout ce qui entretient et augmente notre propre sentiment de notre dignité. Je résolus de ne point faire en fraude un rapport où je ne voyais qu'une petite utilité et, par suite, quelque vilenie. Si l'on

était en guerre, je tirerais avec allégresse depuis les rangs français sur la batterie allemande où j'ai servi, parce que je courrais à ciel ouvert un risque, mais, dans l'état des choses, je n'accepterais pas de communiquer à l'état-major français ce que j'ai pu voir et savoir grâce à ma qualité de volontaire alsacien.

En vérité, ce n'est pas par goût que j'examine des problèmes aussi subtils. Nous autres, Alsaciens, nous ne sommes pas faits pour couper les cheveux en quatre. Ni la maison de mon père, ni mes études médicales ne m'ont préparé à la casuistique. Si le sort m'avais permis de mener l'existence facile d'un étudiant de Nancy ou du Quartier Latin, je n'aurais pas, soyez-en sûr, de dialectique intérieure. Mais c'est une conséquence de la déchéance politique et militaire, que des gens simples négligent leur honneur, ou bien,

pour le sauver, doivent raisonner et distinguer. — Cette obligation, voilà le véritable tourment d'un vaincu.

Un Parisien formé par des scènes de théâtre se figurera que ma pire souffrance était, au cours des longues sorties, quand ma batterie entonnait le chant : *La garde sur le Rhin (die Wacht am Rhein)*.

Un appel résonne comme l'écho du tonnerre,
Comme un cliquetis d'armes et comme le bruit des [vagues :
Vers le Rhin, vers le Rhin, vers le Rhin allemand!
Qui veut être le gardien du fleuve ?
Chère patrie, n'aie crainte,
La garde est fidèle et sûre,
La garde le long du Rhin.

Qu'importe que mon cœur se brise dans la mort,
Tu ne deviendras pas Français,
Car l'Allemagne est riche en sang de héros,
Comme ton cours l'est en eau.

Chère patrie, n'aie crainte, etc.

Ou bien si l'on chantait : *O toi, Allemagne :*

O toi, Allemagne, il faut que je me mette en marche !
O Allemagne, tu m'emplis de courage !
Je veux brandir mon épée,
Mes balles vont siffler,
Je les destine au sang français !

J'allais, muet, au rythme de leurs chansons. Nulle bouffée de sang ne montait à mon visage et mon cœur demeurait calme. Mes pas étaient emboîtés dans leurs pas et mes bras dans leur balancement, mais mon âme se fermait à leur cadence ennemie. « Ils peuvent, disais-je, m'enchaîner, me traîner et faire de mon corps un chiffre dans les hordes qu'ils animent contre ma patrie ; leur captif ne s'inventera pas d'inutiles scrupules ». Ma raison, jamais, ne perdit sa magistrature. Toujours elle me répéta : c'est ici le malheur et la faute de la France, ce

n'est point ton péché. Et parfois elle introduisait dans l'hymne germanique le serment séculaire de l'Alsace à la France :

Chère patrie, n'aie crainte,
La garde est fidèle et sûre,
La garde le long du Rhin.

CHAPITRE XIII

LA FÊTE DE L'EMPEREUR

Dans les premiers jours de janvier, un ma-
n, à peine l'exercice était-il commencé que
lieutenant cria :

— Volontaire Ehrmann !

Toute la nuit j'avais prévu cet appel...
'accourus, je m'arrêtai à trois pas, et, les
eux mains sur la couture du pantalon, j'at-
endis.

— Je vous ai rencontré hier en civil. Mé-
ez-vous, si je vous rencontre une deuxième
ois, je vous dénonce. Cela vous rapportera
rois jours de prison.

Il aurait pu ajouter que je perdrais mon

privilège de médecin et devrais servir une année entière comme simple soldat.

Avant de s'éloigner, plein d'un orgueilleux mépris, il ajouta :

— Vous n'êtes donc pas fier de porter cet uniforme ?

Ah ! non, je n'en étais pas fier !... Au sortir de la caserne, — et depuis novembre nous sortions presque toujours à six heures, — je ne vivais pas que je n'eusse repris mes vêtements civils. L'uniforme m'aurait privé de toutes mes relations. Il n'y a point une digne famille alsacienne qui descende à recevoir un individu habillé en soldat allemand. C'est d'une haute moralité. On désire que les jeunes gens demeurent au pays et, par suite qu'ils se soumettent à la loi militaire, mais on les prie de cacher cette nécessité honteuse. Moi-même, je me préoccupais que personne ne me vît en tenue ; je voulais que

ion temps passé, nul honnête homme ne ardât du docteur Ehrmann une image prussienne. Qu'il s'agît d'une réception entre tudiants, d'une soirée à la brasserie alsaienne, voire d'une emplette chez un fournisseur, mes pieds eussent refusé de me porter vant que je me fusse dévêtu. Je m'habillais n civil, même pour rester tout seul dans ma hambre.

Sur ce point, quelles que fussent les menaces de l'officier, je ne pouvais pas céder. e vis tout de suite que je touchais à la principale difficulté de mon volontariat...

Mais avant de vous raconter le détail de ette crise, je dois vous décrire, pour que ous connaissiez mieux le monde grossier où je vivais, la journée caractéristique du 27 janvier, qui est la fête de l'empereur.

La religion fait une partie principale de la

discipline de l'empire; mais il faut s'entendre : à l'école, la figure du Christ demeure au second plan derrière la figure impériale : les petites gens satisfont leurs besoins religieux avec les croyances socialistes ; les universitaires et les officiers s'en tiennent à une indifférence, que leur souci des convenances masque. Seule la morale protestante continue de vivre, parce qu'elle est adaptée étroitement à la race ; elle prône l'application au travail, le sentiment de la responsabilité devant Dieu et devant les hommes, l'horreur des péchés grossiers : elle laisse sommeiller l'esprit de générosité, de sacrifice et d'héroïsme.

Tous les dimanches, musique en tête, les soldats protestants sont menés au temple et les catholiques à l'église. Le jour de la fête de l'empereur, nous avions été convoqués pour dix heures à la caserne, et, vers dix heures moins le quart, quelques soldats

commençaient seulement d'apparaître dans la cour, quand le lieutenant accourut tout essoufflé :

— Le service est avancé d'une demi-heure. Faites descendre rapidement les hommes.

Quand nous fûmes sur deux rangs, d'un coup d'œil il nous mesura et, coupant de sa main l'ensemble à peu près par le milieu, il commanda :

— Aile droite : protestants ; aile gauche : catholiques. Par file à droite, marche !

Il cria au sous-officier :

— Conduisez les catholiques !

Lui-même, il se mit sur le flanc des « protestants », et le tout partit avec des rires étouffés.

L'événement de la fête, c'est une représentation théâtrale et un bal organisés par le régiment.

Nous nous réunîmes à huit heures du soir, dans le quartier de Neudorf, à l'Alcazar, énorme salle, construite en bois pour contenir deux mille personnes. On commença par une pièce en vers, où les volontaires jouaient les principaux rôles. La fanfare du régiment servait d'orchestre. Le colonel, les capitaines, les lieutenants et leurs femmes occupaient une vingtaine de chaises au premier rang. Mais une surprenante incongruité vint tout gâter.

Notre « camarade » le Saxon tenait le rôle de jeune premier. Comme il s'agenouillait devant une bergère pour lui déclarer son amour, son maillot, qu'il avait loué chez un fripier, brusquement creva sur sa cuisse gauche, face au public. La femme du colonel, qui occupait le premier des fauteuils d'honneur, se leva, en rougissant d'indignation, et, après une incertitude, se dirigea vers la porte. Sa

oisine, la femme du commandant, hésita, uis comprit et suivit, avec le colonel et le ommandant. La femme du capitaine ne ju-ea pas pouvoir demeurer. Le lieutenant or-anisateur, qui se tenait à la droite de la cène, rougit terriblement et se jeta dans eur sillage. Les acteurs s'interrompirent. Ce ut une confusion générale. Un instant après, e lieutenant revint.

— Vous m'avez joué un vilain tour, dit-il u Saxon. Le commandant m'a interpellé à ause de votre maillot. Quelle sotte histoire! Il me semble que des Françaises auraient ugé plus convenable de ne rien voir.

Le beau monde ayant disparu, la repré-entation ne fut pas reprise. Les soldats en-evèrent les chaises. Le bal commença.

Les lieutenants premiers valsaient avec les emmes des maréchaux des logis chefs, et les olontaires avec les femmes des autres sous-

officiers. Au bout d'une heure, chaque lieutenant s'installe sur un banc devant une table. Autour de lui s'asseyent les sous-officiers et leurs femmes, les soldats et leurs « fiancées ». Le lieutenant reste digne, boit, fume et, par instants, se lève pour un nouveau tour de danse.

Quant aux volontaires, leur mission officielle est de payer du vin d'une certaine qualité aux sous-officiers et à leurs femmes, de la bière et des cigares aux soldats et à leurs « fiancées ». Je plus beaucoup en offrant un petit repas : des saucisses avec du raifort.

Je ne me fais pas plus délicat que la moyenne des hommes, mais quelle plate trivialité! A Paris, vous avez, j'en suis sûr, des bals publics charmants de vivacité. Et sans aller à Paris, nos petites Strasbourgeoises sont fines, nerveuses, et, près de

Allemandes, des aristocrates. S'il arrive parfois que l'une d'elles se laisse séduire par un professeur, par un officier, elle le civilise, l'incline vers la France, mais de tels accords sont très rares, et ce bal ne réunissait que des Allemandes. Les braves épouses des sous-officiers y coudoyaient, sans en souffrir, des filles de la plus basse catégorie.

La femme de notre maréchal des logis était une grosse blonde, les yeux très blancs et les cheveux violemment tirés vers le chignon. Sur sa robe de soie noire, elle portait un corsage de velours violet, avec un devant de soie jaune canari. C'était son costume de mariage, noir d'abord et deux fois élargi de violet, puis de jaune. Encore allait-il craquer. Pour ses gants de peau rouge, à un seul bouton, elle avait dû choisir la plus forte pointure masculine. Ses jambes, vêtues de

bas blancs, semblaient terminées contre terre par deux sacs noirs. Mais, tout de même, qu'elle s'arrêtât de danser, de s'empourprer et d'éclater, c'était une Walkyrie. Ce type lui vient-il d'un nez charnu qui tombe assez droit, de narines pas du tout retroussées et d'une lèvre supérieure qui ne s'arrondit point ? L'ensemble est militaire. On lui voudrait, plutôt que l'éventail, la cuirasse, la lance et le bouclier.

Ce n'est point à dire que dans ce bal toutes fussent laides. Mais, dans l'atmosphère germaine, un Alsacien éprouve des sensations indéterminées qui viennent gâter son plaisir.

Le fourrier avait une jolie jeune femme et quand je la faisais danser, elle me pressait contre son cœur. Après la valse, elle s'assit à ma droite. Son mari, à ma gauche, me couvrait de compliments, pour que je lui versasse à boire. Cependant, avec ses yeux

ndres, elle me disait, en me saisissant le enou :

— Attention, il est très jaloux. Demandez ncore des bouteilles. S'il est *une fois* gris, sera inoffensif.

Mais pouvais-je offenser un homme de qui dépendais pour le service d'écurie?

Tous les officiers étaient partis. Les soldats, e gros cigares à la bouche, vociféraient vomissaient. Cette personne blonde poussa on intérêt pour mes cheveux bruns d'Alsa-cien, jusqu'à esquisser une syncope. J'en rofitai pour gagner la porte et le grand air.

CHAPITRE XIV

JE ME FAIS ACCEPTER DU RÉGIMENT

L'obscurité et le froid de l'hiver m'avaient permis de circuler en civil, presque chaque soir, sans nouvel accident. Mais, au début de mars, comme j'accompagnais au théâtre des dames de ma famille, je me rencontrai nez à nez avec mon lieutenant.

Pendant un quart de seconde, j'hésitai à le saluer : un homme en bourgeois relève-t-il de la hiérarchie militaire? Mais à feindre de l'ignorer complètement, je l'aurais trop exaspéré. Je lui tirai mon coup de chapeau le plus poli.

Ma nuit fut détestable. Je supputais les

conséquences de cette rencontre : une année, douze mois de service! Vous pensez si je me reprochais mon audace!

La journée commença par les exercices du manège. Le lieutenant me regardait d'une façon sévère. il me reprochait la moindre faute: ses expressions étaient dures tout en restant polies. Je sentais qu'il nourrissait sa colère et qu'elle allait éclater. Moi-même, de minute en minute, je m'énervais, tout en m'efforçant de le satisfaire. Sur ces entrefaites arriva le commandant.

— Eh bien! Monsieur le lieutenant, vos hommes ont-ils déjà commencé la voltige?

— Oui, Monsieur le commandant, un peu.

Ce n'était pas exact. Nous n'avions fait aucune voltige.

— Je vais voir çà, dit le commandant.

Alors le lieutenant appela un soldat qui ratissait la sciure du manège et lui dit de

mener un cheval au petit trot en le tenant par la bride.

Chacun des quatre volontaires devait successivement sauter la bête par derrière.

Le juriste prussien et l'industriel saxon se haussèrent jusqu'à la croupe sans atteindre à l'enfourcher. Quant au gros petit Bavarois, il fut pleinement ridicule. Le commandant avait pris un air plutôt rogue, et le lieutenant s'inquiétait. C'était mon tour. Alors, sentant la nécessité de montrer ma bonne volonté, et d'ailleurs aidé par mon énervement, je pris un élan qui me mena jusque sur l'encolure, si rudement que l'animal céda et que je culbutai sur la tête dans la poussière. Le commandant mit son cheval au petit trot, en même temps que le lieutenant accourut, et le soldat lâcha tout pour m'aider. Mais j'étais déjà sur mes pieds.

Et le commandant dit :

— Sacrédié! ceci a été un saut!

Le lieutenant rougit de satisfaction. Le commandant n'ajouta plus un mot, il me regarda une nouvelle fois avec sympathie et prit congé du lieutenant par un sourire gracieux :

— Merci beaucoup, Monsieur le lieutenant.

Il tourna son cheval et partit.

Le lieutenant, bientôt, se trouva auprès de moi, comme par hasard, et d'une façon raide très militaire, il prononça :

— En civil, il sait sortir, mais sauter, il sait aussi.

Cela voulait dire : je te pardonne.

Et de plus belle je sortis en civil.

Les autres volontaires me rencontrèrent souvent. Ils étaient jaloux et ils disaient avec une ironie dangereuse, assez voisine de la perfidie :

— Ah! oui, Ehrmann, celui qui sort tou-
ours en civil.

En tant que loyaux Germains, ils finis-
aient par sentir là une espèce d'affront.

— Vraiment, cet Ehrmann, disaient-ils,
'uniforme semble par trop lui déplaire.

J'éludais de répondre. Je m'appliquais à
létourner toute familiarité, en même temps
qu'à leur donner par chacun de mes procé-
lés la plus vive idée de la courtoisie fran-
çaise.

Au cours d'une vie où nous avions, aux
nêmes heures, les mêmes corvées et, par
'orce, les mêmes gestes, dans une machine
qui nous mettait tous sous les mêmes rou-
eaux, et bien que nous fussions du même
rang social, pas une minute je ne cessai de
connaître qu'ils étaient des étrangers. Et chez
eux je sentais la même obsession. A des rap-
pels qu'ils se faisaient devant moi, à des :

« Je te l'avais dit... nous l'avions deviné ». je me voyais l'objet inépuisable de leurs entretiens. Parfois leurs sentiments émergeaient en ma présence :

— C'est égal, Ehrmann, il est difficile d'imaginer un homme aussi peu militaire que vous.

J'exécutais les divers exercices d'une manière très satisfaisante, mais ils ne pouvaient accepter mon allure sans raideur, mettons le mot qui éclaire tout, ma souplesse de troupier français. Leur groupe m'observait quand je venais les rejoindre, et, comme on dénoncerait un scandale, ils s'exclamaient :

— Non, Ehrmann, cette manière de traverser la cour!...

Ils souriaient, mais en même temps, ils étaient agacés. et moi j'étais fier, car ce qu'ils voyaient de différent dans ma manière d'être,

s disaient à chaque fois que c'était français.
insi j'étais invité à me surveiller de très
rès pour être digne d'une si magnifique dé-
gation que les circonstances me donnaient.
u jour le jour et dans le train-train de la
e, il me semble que les Français se distin-
ıent des Allemands par l'urbanité, le goût
es nuances, la générosité, enfin l'altruisme.
n Français est un individu pour qui les au-
es individus existent.

Naturellement, il ne m'est rien arrivé d'hé-
oïque ou simplement de mémorable : nous
ommes sur le médiocre terrain d'une caserne
ı temps de paix ; mais, à titre d'indication,
puis vous rapporter quelques menus inci-
ents qui produisirent un grand effet sur mes
camarades » allemands. Par exemple, un
atin, quelques secondes avant la revue, je
s que l'un d'eux s'étant appuyé contre un
ur avait le dos poudré de plâtre. Le temps

manquait pour qu'il courût à sa chambre
prît sa brosse et se dévêtit. Il allait êt
puni. En quelques coups du plat de ma ma
et puis en frottant sur le drap avec m
mouchoir, je fis envoler cette poussière bla
che. Mon obligeance les stupéfia, et comm
il n'était pas question, je puis le dire, que
manquasse de fierté, ils doutèrent de le
rogue sans-gêne.

Aussi bien, sans que je recherche si c'e
un manque d'âme ou un défaut de cultur
il y a, chez les Allemands de la meilleu
bourgeoisie, une rudesse de mœurs, une m
nière pesante qui semblerait d'une mufler
scandaleuse aux Français les moins dégrossi

Dans ce temps-là, le roi de Saxe anoblit
père du Saxon. C'est une des pensées
l'empereur de faire entrer les industriels
les banquiers dans l'aristocratie, d'attach
à l'état des choses les gens qui ont de l'a

ent. Dernièrement, un marchand de cuir
erni a été nommé baron. Notre camarade
eçut de son père un panier de vin du Rhin.
l voulut que les volontaires de sa batterie
inssent le boire chez lui. Ce qui vous sem-
lera moins naturel qu'à des estomacs alle-
nands, il mit cette dégustation à onze
eures, c'est-à-dire immédiatement avant le
éjeuner. Je n'avais pu décliner sa politesse,
nais comme je me souciais peu de l'inviter
mon tour, j'apportai un gros pâté de
iande. Ils n'en revenaient pas et ils disaient :

— Voilà comme nous imaginons le Fran-
ais aimable.

Les pauvres faits que je rapporte se pla-
aient d'une façon plus naturelle dans la
uite de nos rapports qu'aujourd'hui dans
non récit. Ils ne contenaient rien où personne
ût voir des avances, rien qui diminuât un
lsacien. J'étais un camarade loyal, j'aimais

à rendre des services et, pour tout dire, à prendre barre sur les autres en leur devenant utile; certes je n'étais point le compagnon avec qui l'on se déboutonne pour des beuveries et des bavardages. Je rendais impossible toute familiarité, mais puisqu'il fallait qu'il y eût entre des Allemands et un Alsacien des rapports, ne convenait-il point que je les forçasse à m'estimer et que, par une série de faits, je les convainquisse de la qualité supérieure de nos mœurs?

Dès le quatrième mois, je puis dire que la France avait partie gagnée au régiment. Ma situation fut consacrée lors de l'inspection de ma batterie par le général.

Nous lui fûmes présentés au manège. Tandis que le colonel, le commandant et le capitaine faisaient le cercle pour écouter le général, notre lieutenant, un peu rouge, très raide et d'une voix plutôt étranglée, com-

ıanda avec succès deux, trois mouvements. Iais voilà qu'il eut un lapsus. et comme ous trottions sur la piste, ayant le mur à roite, il ordonna une « volte à droite » ıexécutable. On entendit une rumeur des oldats. J'étais cavalier de tête. En principe, es Allemands s'attachent à la lettre, sans lus ; l'un d'eux, à ma place, se fût dit : « C'est 'affaire du lieutenant. je ne cherche rien 'autre. » Quel désastre, alors! Mais je tourıai à gauche et toute la file me suivit. Le ieutenant fit encore exécuter quelques mouements, puis le général, qui ne s'était point rrêté de causer, le félicita.

Nous sortîmes du manège pour nous raner sur le côté, tandis qu'une autre batterie ntrait. Le lieutenant. qui était à pied. vint onner une tape amicale à mon cheval.

Les volontaires n'en revenaient pas de mon nitiative.

— Eh bien ! Ehrmann, disaient-ils, vous en avez un toupet!

Le lendemain matin, à son arrivée dans la cour de la caserne, le lieutenant m'a appelé :

— Tant que vous serez un bon soldat et que vous vous efforcerez de faire aussi bien votre service, ma foi, vous sortirez en civil comme vous voudrez. C'est secondaire. Seulement, méfiez-vous de mes camarades qui pourraient être moins indulgents.

Cela d'une voix à demi joviale, à demi raide, et tout de même très militaire.

CHAPITRE XV

LA DERNIÈRE JOURNÉE

Enfin, le 31 mars, dernier jour de mon rvice, arriva.

Dans la matinée, j'acquittai diverses taxes l'administration, puis je me mis à la echerche de mes officiers. Je pris réguliè-ement congé du colonel, du commandant et u capitaine. Vers onze heures, dans la cour e la caserne, je croisai mon lieutenant. l'étant arrêté à trois pas :

— Monsieur le lieutenant, lui dis-je, le olontaire Ehrmann vous annonce la fin de on service.

Il salua gentiment, me fit signe de quitter

ma position réglementaire, et, pour la première fois, me tendit la main.

— C'est vrai, voilà votre service terminé Pas si terrible, n'est-ce pas? Vous vous en êtes accommodé mieux que vous ne pensiez.. Maintenant, vous allez continuer vos études.. Quand comptez-vous faire vos six mois comme médecin volontaire?

— Dans trois ans, Monsieur le lieutenant après mon examen d'État.

— Eh bien! nous nous retrouverons quelque jour au cercle militaire, quand vous serez devenu officier.

Il avait dit cela d'un ton de camarade, sans y attacher d'importance. Mon silence le surprit. Et, d'une voix plus sèche :

— Sans doute, après votre semestre, vous ferez six semaines de service pour acquérir le grade de sous-aide major?... Vous ne répondez pas?

Je répliquai avec autant de tranquillité que je pus :

— Je compte renoncer aux services supplémentaires et, par suite, aux grades qu'ils me permettraient d'acquérir : toute perte de temps a son importance dans la carrière d'un médecin.

Il s'était un peu reculé. A son attitude abandonnée avait succédé la raideur et la morgue des officiers allemands. Il me regardait fixement. Je rectifiai mon attitude.

— Vous avez tort, volontaire Ehrmann. Chez *nous* (il souligna le mot), il faut toujours tâcher d'obtenir un grade élevé dans l'armée ; le grade apporte la considération et le prestige.

Sans doute, l'expression de ma figure le mécontenta, car il rougit un peu et continua presque durement :

— Mais dites donc une fois toute la vérité :

Messieurs les Alsaciens ne tiennent pas à devenir officiers Allemands.

La question, si directe, me semblait difficile à éluder, mais, pour rien au monde, sur un tel sujet, je n'aurais renié mon sentiment. Et puis je pensais : demain, je serai parti : demain, cet homme n'aura plus de pouvoir sur ma personne.

— Monsieur le lieutenant, lui dis-je, puisque vous me sollicitez de vous répondre en toute sincérité, je dois vous obéir ; je dois reconnaître qu'en effet, notre tradition et notre attachement à la France nous rendent trop pénible le service dans l'armée allemande pour que nous ne cherchions pas à l'écourter le plus possible.

La franchise paisible de ma réponse parut plaire un instant à sa droiture militaire mais son orgueil l'emporta.

— Vous l'avouez donc : vous ne voulez

pas être officier allemand! Ainsi on vous fait l'honneur de vous l'offrir, et vous avez l'audace de le refuser. Par attachement pour la France! Vous osez me dire cela en face! Mais elle se fiche de vous, la France! Et il faut être fou, triplement fou, comme vous l'êtes tous dans ce damné pays, pour ne pas comprendre que c'est votre bonheur que nous vous ayons repris. Vous nous devez l'ordre, la santé physique et morale.

Ah! nos rapports peu à peu menés jusqu'à une sorte de collaboration, comme ils nous apparaissaient maintenant artificiels! Brusquement, nous revenions à notre solide vérité, nous nous retrouvions deux ennemis héréditaires! Fixé dans l'attitude réglementaire, du moins j'avais mes yeux libres, et mes yeux dans ses yeux lui parlaient, je pense... Exaspéré par mon regard, il accumula, en vociférant, tous les lieux communs

allemands sur la désagrégation de la France qui bafoue son armée, sa religion et toute autorité, et que l'Allemagne achèvera d'enfouir pour qu'elle cesse d'infecter le monde... Mais soudain, ma figure pâle et le tremblement — c'est la fureur qu'il faut dire — de tout mon corps, l'avertirent qu'il devenait un agent provocateur. Alors, s'interrompant net, il partit.

Des personnes croiront que j'aurais dû le frapper. Ce n'est point mon avis. Il ne convenait pas que je cédasse à une excitation du hasard. Pas un instant, son discours ne m'a mortifié, mais bien plutôt je me sentais exalté, héroïsé par un grand afflux de force.

Au terme de mon volontariat, comme au début quand je m'interdis à moi-même de déserter, j'ai su mettre ma spontanéité au-dessous de ma raison ; j'ai maintenu devant mon regard les motifs qui me déci

dent à rester en Alsace, et je me suis gardé pour ma tâche. Je n'étais pas à la disposition de cet orgueilleux Prussien pour modifier ma ligne de conduite sur ses incartades. En me réprimant moi-même, je lui ai fait voir un vaincu qui s'assure dans la conscience de sa supériorité et qui demeure non conquis. Cet Allemand voulait m'humilier, il m'a enorgueilli.

Je m'éloignai avec une prodigieuse connaissance de ma plénitude et de ma domination sur moi-même. Depuis trente-trois ans, pas une goutte de sang de mes pères n'avait été germanisée. Sous cet assaut bestial, je me connus, plus sûrement que dans aucune minute de ma vie, fils de l'Alsace et de la France.

Mes talons résonnaient à réveiller tout un régiment, quand je montai les deux étages pour gagner l'appartement que le gigantesque

maréchal des logis chef occupait avec sa femme. Je les trouvai en pleurs ; il me dit que leur unique enfant, une petite fille de trois ans, venait de mourir. Le pauvre géant ne pensait plus à prendre l'attitude militaire. Je lui serrai la main, et, en gagnant l'hôtel de la « Ville de Bâle, je fis un détour pour commander une couronne.

Mes camarades avaient commencé leur déjeuner. Je dis la cause de mon retard. Ils n'en revenaient pas.

— Une couronne ? Mais pourquoi faire ? Vous quittez le service aujourd'hui.

Le lendemain. à mon réveil, comme je m'enivrais de ma délivrance, le maréchal des logis a fait irruption dans ma chambre. Il m'a pris les deux mains et il sanglotait. Je crois qu'il aurait voulu m'embrasser.

— Vous êtes vraiment un grand cœur,

Monsieur Ehrmann. Au moment où je ne peux plus vous servir de rien ! Monsieur, on doit le dire, les *Français* ont plus d'humanité que les autres.

Il m'a traité de Français ! C'est le dernier mot que j'ai entendu de cette caserne et l'un de ceux qui, de ma vie, m'aura le plus donné de plaisir.

CONCLUSION

Tel fut le récit de l'Alsacien Ehrmann.

Son accent était rude et parfois, dans ce « procès-verbal », bien que je voulusse garder à chaque phrase sa force et sa loyauté, j'ai dû redresser des tournures. Peut-être que M. Ehrmann eût fait sourire un Parisien frivole par la satisfaction qu'il montrait nûment de ses mœurs et de ses allures françaises. On distingue chez lui quelques couleurs provinciales, qu'à Paris, avec plus ou moins de justesse, on déclarerait germaniques. Ce sont là des poussières : des poussières de la frontière sur l'uniforme d'un

soldat. Elles me font mieux aimer ce jeune homme qui porte dans sa solide tête rhénane le bel héritage français.

En plus d'une réelle beauté morale, je trouve, dans ce récit d'un volontaire, la réponse à mon problème de Sainte-Odile. Non point une solution d'idéologue, mais la vivante réponse des actes.

A Sainte-Odile, je voyais la raison d'être et le devoir éternel de l'Alsace, mais je cherchais de quelle manière nos Alsaciens d'aujourd'hui adapteraient aux circonstances présentes leur séculaire volonté de ne pas subir. Comment agira, dans ce début du vingtième siècle, l'antique vertu alsacienne qui soumit toujours la brutalité germanique à la spiritualité latine? Comment cette « marche » demeurera-t-elle un instrument civilisateur français?

Je me le demandais en vain.

On ne peut plus compter sur une croyance religieuse pour lier à la France les Alsaciens comme du temps d'Odile le catholicisme les liait à la latinité. Leur tempérament militaire ne suffira pas davantage à les tenir sous le charme français, puisque, aujourd'hui, l'Allemagne impériale professe le culte des vertus guerrières. Leurs intérêts économiques? Mais, par suite de notre système protectionniste, les produits de l'Alsace ne peuvent plus s'écouler qu'au delà du Rhin.

Sur quoi donc étayer la France en Alsace-Lorraine?

C'est un problème que M. Ehrmann résout en agissant.

Après une terrible déception, il arrive, naturellement, qu'on s'abandonne à de vaines lamentations ou bien à d'impuissantes menaces. Pourtant, c'est d'un homme faible. Que sert d'ouvrir toujours une vieille plaie?

Pourquoi se diminuer ou s'irriter dans le sentiment perpétuel d'une infériorité? Par le bénéfice de l'âge, M. Ehrmann n'a pas vu, de ses yeux vu, les démoralisantes catastrophes de 1870. Mieux que ceux qui furent les témoins du malheur et qui mesurent les changements, il peut continuer de vivre. Il ne place pas la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'un préfet français administre l'Alsace, ni dans le fait qu'un régiment français occupe la caserne de la place d'Austerlitz, ni dans le fait que les manufactures de Mulhouse écoulent leurs produits sur Paris. Ce sont là des faits politiques, militaires, économiques, que l'accident de 1870 a pu modifier, mais cet effroyable accident n'empêche pas M. Ehrmann de sentir en lui-même une délicatesse fière qui est l'honneur à la française, une politesse de mœurs qui est la moralité proprement française, et tout cela

si fort mêlé au sang que, s'il se penche sur son cœur, il entend tout au fond : « Mieux vaut ne pas vivre que de vivre une vie où soient contrariées les tendances de mon âme. »

On posait à faux la question, quand on demandait s'il convient qu'un Alsacien-Lorrain quitte ou non sa petite patrie. Une partie demeurait, une autre s'exilait : mais il était à redouter que, faute d'une juste vue du problème, ces deux résolutions demeurassent également inféconde. M. Ehrmann nous engage à nous tenir à notre véritable nature. Il nous prêche d'exemple qu'il faut retourner à notre vérité d'Alsaciens, formés héréditairement sous les mêmes influences et du même mouvement que la France. Nous devons continuer à faire notre emploi, et, si quelque voie nous est bouchée, ingénieusement et tenacement, comme ferait un dialecticien, nos

actes reviendront à l'assaut par un autre argument.

Préférer la France et servir l'Allemagne, cela semblait malsain, dissolvant, une vraie ruine intérieure, un profond avilissement. Les plus sages pensaient que cette contradiction engendrerait le machinisme, l'hypocrisie et tous les défauts de l'esclave ; mais M. Ehrmann se place d'une telle manière qu'une nouvelle vertu alsacienne apparaît sous notre regard. D'une équivoque est sortie une fière discipline, sans charme peut-être, ni gloire évidente, mais grave et qui réserve la force du passé avec l'espoir de l'avenir.

Du milieu de ces incertitudes, M. Ehrmann surgit comme un type. Il s'empare de la situation pour produire une nouvelle et magnifique activité conforme à l'antique activité alsacienne.

Sur cette terre alsacienne évacuée par nos

soldats, trente-deux ans après le dernier coup de fusil, d'innombrables irréguliers peuvent encore couvrir la patrie française. Le médecin dans sa clientèle, l'avocat au Palais, l'industriel, le propriétaire rural doivent agir comme M. Ehrmann a fait au régiment.

C'est une conduite qui ne peut être réglée par des principes exacts; c'est un art auquel on propose un but.

Chacun, dans la sphère d'intérêt où il agit, se défendra de subir; chacun se proposera de se maintenir et de rayonner; chacun tendra à manifester ce que la France garde de supériorité dans son échec militaire. Heureux si le vaincu parvient à mettre en suspicion, dans la conscience de ses vainqueurs, leur propre civilisation.

La besogne, modestement accomplie par M. Ehrmann à la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz, c'est celle des légion-

naires de Rome sur le Rhin et d'Odile à la Hohenburg. Il est une garde avancée, on disait autrefois une garde folle, de la latinité, un défenseur de nos bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne, comme il eût été, jadis, au service de la France, il est le traditionnel héros alsacien.

Un héros ! non point ce qu'on nomme ainsi dans une médiocre littérature, mais un homme plein de sa terre et de sa race, qui, par sa libre volonté, au prix de joyeux sacrifices, se range dans sa prédestination.

Quelle honnête souplesse chez M. Ehrmann ! D'une race où la tête est si chaude, il atteint par nécessité à une sûre possession de soi-même. Il tient à distance ses compagnons de caserne et agit envers eux, tantôt avec bonté, tantôt avec sécheresse, pour des raisons raisonnées. Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice que ces mouvements

l'un instinct qui s'arrête et raisonne les
obstacles ?

La vue claire et le respect du fait, voilà ce
qui, en s'alliant à la magnanimité intérieure,
constitue le véritable héros.

Et pourtant, lorsque M. Ehrmann eut fini,
je n'essayai pas de lui exprimer ma respectueuse admiration. Qui étais-je pour dire à
cet Alsacien français : « Vos morts se réjouissent que vous acceptiez de souffrir pour
les continuer. » C'est à l'Alsace et à la France
de dire cela. Mais l'Alsace est muette et la
France empêchée.

Eh bien! M. Ehrmann peut se passer
d'encouragement : il est né pour ressentir
les passions vigoureuses, et, dans une époque
où tant d'hommes ne se connaissent pas de
but, celui-là, du moins, sait à quoi faire
servir sa virilité, sa jeunesse, ses forces
d'amour et de haine.

J'avais remarqué qu'il rassemblait sur Mme d'Aoury la fleur des qualités françaises, la douce fierté, le tact, la mesure, le sourire, et qu'il se faisait une joie d'opposer un peu naïvement cette jeune femme aux Allemandes. Aussi, pour le remercier, je lui dis simplement que je rapporterais à Mme d'Aoury l'emploi de son temps au service.

— Oui, dit-il, pourvu qu'elle consente à vous écouter de toute sa raison française.

FIN

NOTES

NOTE I (page 8). — Que l'on me passe un peu d'histoire. C'est au commencement du ve siècle que Rome, obligée de se protéger elle-même, rappela en Italie les dernières légions qui protégeaient le Rhin. L'Alsace devint tout entière la proie des barbares qui la possédaient déjà en partie, et la Lorraine fut entamée. Sur ces régions, les éléments celtiques et latins furent assujettis aux éléments germaniques; la langue allemande succéda au latin comme langue dominante.

M. Pfister a relevé la limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine : elle permet de déterminer jusqu'où s'établirent en masse les Germains des grandes invasions. Du vi^e siècle, jusqu'à 1871, c'est-à-dire en 14 siècles, rien n'avait bougé dans ces régions. Parfois même, notre influence politique et morale monta vers l'est, plus haut que Rome n'avait jamais atteint.

Mais, depuis trente-trois ans, nous fléchissons.

Là-dessus, je demande à traiter un point de fait : Je vois avec inquiétude, dans la Lorraine

restée française, des chapelles où, depuis peu, l'on prêche en dialecte alsacien.

Les raisons de cette innovation sont fort touchantes et respectables.

Je me permettrai pourtant de les contredire. Il ne faut point que, par une fausse sentimentalité, nous collaborions aux progrès de la langue allemande sur un territoire où jamais le fond gallo-romain ne fut entamé; il ne faut point que les professeurs d'outre-Rhin, qui disent que leur nationalité va jusqu'où vont leurs dialectes, puissent s'annexer notre Lorraine sur leurs cartes linguistiques.

Que les Bretons parlent breton en Bretagne, les Provençaux, provençal en Provence, les Alsaciens, alsacien en Alsace; fort bien, à condition que ces provinciaux soient bilingues. Mais sur notre nouvelle frontière de l'est, il faut considérer un intérêt national : je ne puis rester indifférent au fait qu'il y a un siècle, nous avons porté notre langue sur la rive droite du Rhin, et que j'entends, au début du xxe siècle, des prêches publics en allemand dans Lunéville et dans Nancy. Le patriote qu'est l'évêque de Nancy acceptera, j'espère, la justesse des observations que je lui soumets.

Note II (page 27). — On pourrait multiplier les preuves de cet esprit constructeur de la loi allemande, en opposition avec l'esprit niveleur et égalitaire, tranchons le mot, destructeur de notre législation. — Tandis que la France défend que l'on reste dans l'indivision plus de cinq ans, l'Allemagne permet de reculer le partage d'une succession à trente années. — L'Allemagne donne au père plus de latitude que chez nous pour avantager l'un de ses enfants, ou même un étranger. — En France, une donation faite de son vivant par le père à l'un de ses futurs héritiers ne demeure à celui-ci que jusqu'à concurrence de la quotité disponible au moment de la succession. En Allemagne, cette générosité ne sera pas décomptée, pourvu qu'elle ait précédé de dix ans au moins le décès du père.

Note III (page 85). — Les Alsaciens-Lorrains subissent des institutions mal appropriées à leur degré de civilisation. Excellente peut-être au delà du Rhin, telle volonté du nouveau Code sera corruptrice, en deçà. Par exemple, une vente d'immeubles, aujourd'hui, en Alsace-Lorraine doit être passée en justice ou devant notaire, pour

être valable. Au contraire, selon la loi française elle vaut dès que les parties sont d'accord sur la chose et sur le prix, et cet accord peut être prouvé par des témoins, par des lettres privées et par le serment. La légalité française se fonde sur l'honnêteté des parties. Mais devant le tribunal allemand aucun témoignage ne peut être invoqué, pas même le serment. C'est la mort de la parole d'honneur. Et des hommes de loi m'ont dit qu'ils étaient effrayés de l'affaissement d'honnêteté produit en peu de temps par cette légalité nouvelle.

Note IV (page 88). — Les descriptions du mont Sainte-Odile, ce centre de la contrée, ce nombril de l'Alsace, comme auraient dit les Grecs, sont fort nombreuses. Citons une belle variation littéraire de Taine dans ses *Essais de Critique et d'Histoire* et, pour sa rigueur historique, l'ouvrage de Ch. Pfister, *Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de Sainte-Odile*. Au monastère, ce que l'on vend de mieux, c'est une *Sainte-Odile, patronne de l'Alsace,* publiée en 1901, par M. Henri Welschinger dans la collection *Les Saints*.

Note V (page 90). — Sur la côte de Sion, la chose est certaine, Rosmertha était adorée et elle guérissait ; presque toujours, son nom se lie à celui du Mercure Gaulois, son frère et son amant, honoré, lui, sur le Donon. C'est un malheur que nous soyons ignorants des vertus de cette Rosmertha, car elles durent passer à la vierge chrétienne qui, selon la coutume, lui fut substituée.

Note VI (page 198). — En 1903, les recrues allemandes faisaient généralement deux années ; les mauvais soldats, trois.



APPENDICE

I

IL NE FALLAIT PAS ÉMIGRER

Français, à vous juger sur certaines conversations et sur quelques articles des journaux que vous lisez, vous ne possédez pas une idée précise des conditions morales où vivent les annexés en Alsace-Lorraine.

Si les Alsaciens-Lorrains enduraient les brutalités qui dégradent l'Irlande, comme ils vous intéresseraient! Leur misère vous emplirait d'émotion. Mais vous leur en voulez un peu de ce qu'ils ne sont point assis tout nus sur les décombres de leurs fermes. « Ah! nous fûmes bien naïfs de tant applaudir, il y a vingt-cinq ans, les complaintes sur l'Alsace-Lorraine dans les cafés-concerts. » Et vous commencez de raconter quelque petit voyage que vous fîtes en Allemagne.

En traversant l'Alsace, vous avez vu depuis

votre wagon, des blés, des vergers, des vignes, des houblons, des bestiaux, du soleil et des gens bien vêtus. Dans Metz et dans Strasbourg, votre cocher vous montra de vastes monuments tout neufs où l'on n'a pas épargné la dépense. Les vieux indigènes vous parlèrent bonnement des tarifs douaniers, de la canalisation de la Moselle ou du Rhin, voire de la Comédie-Française. Un Allemand, pour qui vous aviez des lettres, vous traita avec courtoisie, et le soir, en buvant de la bière meilleure et moins chère que chez vous, vous pensiez simplement que nous sommes à plaindre d'avoir perdu de si riches provinces. « La victime, disiez-vous, c'est moi! »

Après cela, vous avez poussé au delà du Rhin, en Allemagne. L'Empire allemand met en façade ce qu'il a de plus beau, sa puissante administration, et vous n'avez pas pu distinguer ce qui vous choquerait à l'usage, à savoir l'infériorité des mœurs allemandes. Cependant votre esprit s'élargissait : « Peste! disiez-vous, ces Alsaciens-Lorrains sont annexés à une nation forte et ils profitent de bien beaux chemins de fer, de bureaux de poste incomparables, et d'une discipline supérieure. » Je ne dis pas que vous priez Guillaume de vouloir

bien régner sur la France. Tout le monde ne cause pas avec l'Empereur. Mais, par un phénomène assez simple, vous vous imaginez savoir que les Alsaciens-Lorrains sont enchantés et qu'ils ne voudraient plus redevenir Français.

Eh bien! mon cher voyageur, vos observations ne sont pas seulement d'une insipide trivialité, je les déclare fausses. Vous n'avez rien vu, rien compris. C'est à croire que vous pensez avec votre ventre plutôt qu'avec votre cerveau. Recommencez votre voyage, au coin de votre feu, avec un René Bazin. Vous avez parcouru les rues et les brasseries : il vous mènera dans les maisons et dans les consciences.

Entrons chez les Oberlé. De bons bourgeois, un type de famille reproduit sur la terre d'Alsace à des milliers d'exemplaires. Ils habitent l'une de ces innombrables maisons riantes que vous avez vues de votre wagon ; ils exploitent une scierie.

Voici d'abord le grand-père. Il a été député protestataire après la guerre ; c'est aujourd'hui un vieillard, presque paralytique et aphasique. Son demi-gâtisme n'a pas affaibli sa protestation. Dans

sa retraite, il demeure intraitable et révolté contre la catastrophe qui le fit Allemand.

Son fils, Joseph Oberlé, qui dirige aujourd'hui la scierie, était autrefois dans les mêmes idées irritées. Mais il s'est vu mené près de la ruine par la vigueur que déploie l'administration allemande contre les « mauvaises têtes ». (Cette puissance, que vous admirez dans l'administration allemande, fait d'elle un merveilleux instrument pour saisir et broyer qui lui déplaît.) L'égoïsme économique a triomphé en Joseph Oberlé du patriotisme, et, pour réparer la fortune de la famille, d'année en année, il est devenu conciliant. Aux prochaines élections, il pourra être candidat du gouvernement. C'est l'industriel ambitieux et fier de sa richesse; c'est l'homme aux idées pratiques : « A quoi bon s'obstiner! l'Allemagne est trop forte et la France se désintéresse de l'Alsace. »

Sa défection n'est pas allée sans souffrance; il a dû rompre des amitiés, des liens de toutes sortes. Sa femme est une Alsacienne, c'est-à-dire une épouse soumise et une mère excellente. Elle ne pardonne pas à son mari ses opinions nouvelles, mais son devoir est de se soumettre. Elle accepte de l'accompagner dans ses visites officielles, puisque

son abstention lui nuirait. Elle souffre en silence. Pour épargner de tels tiraillements à son fils et à sa fille, Joseph Oberlé les fait élever en Allemagne.

Alors que la fille a pris goût à l'éducation cosmopolite de son pensionnat de Baden-Baden et que, tout occupée des trois langues qu'elle parle, de sa bicyclette, de son lawn-tennis, elle ignore la nationalité alsacienne, le fils a été poussé par un instinct secret à lire, à s'initier au génie de la France. Sa vie en Allemagne a produit un résultat tout opposé à celui qu'attendait son père : il a appris à mépriser et non point à haïr les Allemands; il a reconnu la générosité et le goût du génie français en comparaison d'une civilisation toute de discipline et d'érudition. Ce jeune homme est froissé par la prédominance constante chez les Allemands de la raison sur le cœur, par la dureté du frottement social, par leur absence de nuance et de mesure dans les relations d'homme à homme, par l'implacabilité et l'absolutisme dans toutes les circonstances où son hérédité de culture française voudrait du tact et de la « gentillesse ». Enfin, le fatras de l'érudition l'écœure, car il a un besoin inné de clarté et de spontanéité.

Cette réaction d'un jeune Alsacien-Français

contre le germanisme (exagéré encore par l'Impérialisme et par la Prusse), je vous la décris exactement, mais en termes insuffisants. C'est qu'il n'est pas facile d'éclairer ces profondeurs de la conscience où se gardent les germes déposés par deux siècles de culture française.

Joseph Oberlé destine son fils Jean à une carrière dans l'administration d'Alsace-Lorraine. « Je me rallie pour vous, mes enfants ; j'en souffre, vous en aurez les bénéfices. » Mais le jeune homme refuse ; il reprendra plus tard la scierie. En attendant, installé dans la maison paternelle, il parcourt les coupes de bois, en compagnie d'un frère de sa mère. Celui-ci, l'oncle Ulrich, est un type très fréquent. C'est l'homme qui hait les Allemands, qui vit dans la montagne pour les éviter et qui guette toujours l'heure où paraîtra le premier pantalon rouge. C'est un grand chasseur ; il a une longue-vue sur le dos, « qui a vu le derrière des Prussiens à Iéna ». D'ailleurs, il n'agit pas. Que pourrait-il ? Il est *excellent et stérile.* Dans leurs promenades, le jeune Oberlé apprend à connaître son petit pays d'où son père l'avait écarté. Toutes les idées qui flottaient en lui deviennent fermes :

il veut être bon Alsacien, servir sa terre et ses compatriotes.

Malheureusement, l'époque approche où il doit faire son année de volontariat. Son père a choisi pour lui le plus brillant régiment de Strasbourg. Un officier de ce régiment brigue la main de sa sœur rencontrée dans un bal officiel. Ce projet de mariage est une grande souffrance pour le jeune Alsacien qui sent ce qu'un tel fait contient d'immoral et de désastreux. Lisez Bazin, lisez la grande scène dramatique où le vieil Oberlé, le grand-père qui se désespère de voir sa maison devenir Allemande, ordonne à son petit-fils de partir. « Va-t'en ! » trouve-t-il la force de crier. Jean Oberlé passe la frontière.

Je ne vous raconterai point davantage le roman. Il vaut littérairement par le pathétique. Il vaut socialement par la vérité des types. J'aime moins son intrigue, faut-il le dire ? Certaines rencontres, certain dîner ne sont point possibles entre Alsaciens et Allemands : et puis, pourquoi compliquer par une désertion l'émigration de Jean Oberlé ? Il pouvait si paisiblement prendre le train avant que d'entrer au régiment ! M. Bazin n'est point saturé et sursaturé d'Alsace, cela se sent. Mais la tragédie

est fortement posée et je ne saurais assez dire avec quelle justesse d'accent dans l'émotion, avec quelle vérité, quelle loyauté dans les portraits.

... Je me retourne vers le voyageur qui, au début de cet article, trouvait nos annexés si heureux.

Tiens! cette maison riante, ces beaux jeunes gens, cet industriel orgueilleux et solide, ce vieux grand-père vénérable, cette mère si douce, sereine, estimable! Aurions-nous cru que tous ces types d'humanité moyenne cachaient un tel drame? En effet, si l'un des messieurs Oberlé est monté dans votre wagon et si vous lui avez demandé du feu pour votre cigarette, il ne vous a pas ouvert, en même temps que sa boîte à allumettes, son cœur. Mais, vous m'entendez bien, chez tous les Alsaciens, chez tous les Lorrains, il y a des puissances de drame. Dans chaque famille, et comprenez bien ceci, dans chaque conscience, il y a de la discorde. Dans chaque conscience? Oui, c'est le plus grave. *L'opération politique qui consiste à détacher par force une province d'une nation et d'une civilisation, pour la transporter dans un autre groupe social, compromet l'unité morale de chacune*

des âmes annexées. L'annexion imposée obscurcit le devoir. Elle force à recourir aux casuistes. Vous faut-il des exemples? Quelle est la règle qui s'impose avec évidence à un Alsacien-Lorrain soldat allemand, en cas de guerre franco-allemande? Manquera-t-il à son honneur de soldat allemand et désertera-t-il? tirera-t-il sur ses frères français? tirera-t-il sur ses camarades de chambrée allemands?

Bazin nous a décrit une des tragédies de l'annexion. La vie, avec ce qu'elle a de varié, de peu analogue, de spontané dans mille sens divers, crée en Alsace-Lorraine mille tragédies qui toutes naissent de ceci, que nos soldats furent vaincus en 1870.

(Faisons en passant notre profit de cette observation et déclarons bien haut que la première sauvegarde de la moralité, c'est d'avoir des fusils, des canons, des soldats disciplinés et des chefs non contestés.)

Là-dessus le Français à qui « l'on n'en fait pas accroire », celui qui a voyagé en Alsace et qui a constaté la germanisation, me ramène au principe de notre querelle :

— En tout cas, Bazin me donne raison. Voilà ce Joseph Oberlé, un gros industriel, qui accepte le fait accompli et qui se fait Allemand. Voilà sa fille qui se désole de ne point épouser un officier allemand.

— Permettez, voyageur ! Cette petite pécore eût préféré un joli hussard de chez nous. Vous voyez bien qu'elle ne comprend rien à son fiancé allemand, pour qui elle est également une lettre close. Que Mlle Oberlé ne pense jamais à la France, il n'empêche que la pauvre innocente est préparée par deux siècles de culture française à sentir à la française. Il n'est pas mal du tout, son officier allemand. J'admire M. Bazin de n'avoir pas dégradé cet adversaire. C'est avant tout un solide compagnon, de bonne race guerrière, orgueilleux plus qu'on ne saurait dire, et par conséquent hautain, autoritaire, très brave en outre. Il faut savoir le point central d'un militaire prussien, sa fidélité absolue à son empereur. « Nous sommes les fidèles Germains. » Mais voilà ce qu'ignore, ce que ne peut pas sentir cette petite fille ; elle demeure stupéfaite de la brutale décision avec laquelle son fiancé la quitte pour jamais et court après le frère déserteur qu'il vou-

drait faire fusiller. Avec un officier français, il y aurait eu, je crois, des accommodements : peut-être une certaine générosité envers la jeune fille eût-elle été comprise, excusée, conseillée même par les camarades de l'officier ; peut-être le cas d'un vaincu qui retourne à sa patrie d'origine n'eût-il pas jeté le déshonneur sur une sœur amoureuse.

Cette générosité large et qui nuance ses jugements selon les cas, la jeune Oberlé l'espérait : c'est que ses sentiments ne s'accordent point avec l'intraitable « fidélité » allemande ; c'est qu'elle est Française.

Quant au père, à Joseph Oberlé, je ferai injure à mes lecteurs si je croyais utile de leur démontrer qu'il fait l'Allemand par intérêt, mais qu'il en est fort contrarié, honteux, et jusqu'à en souffrir. En tous pays, nous connaissons les ralliés. Ah ! que les pantalons rouges apparaissent aux défilés de Saverne qu'immortalisa Turenne, et ce candidat officiel au Reichstag redeviendra un fameux Français. Et personne, dans cette embrassade générale, ne voudra lui faire d'affront. D'autant qu'il déploiera un zèle ! Après tout, ce Joseph Oberlé, c'est quelqu'un comme Ugolin qui mangeait ses enfants pour leur conserver un père : il trahit la

France pour qu'un Français garde une autorité sociale en Alsace.

Et je ne jurerais point que Joseph Oberlé se trompe ! Peut-être l'histoire, qui ne considère que les résultats, saura-t-elle plus de gré aux Alsaciens qui maintinrent en Alsace le sang alsacien, et, par suite, la culture française, qu'à ceux qui se replièrent sur la France.

Il obéit à son grand-père, le vaincu de 70, plus qu'à son instinct propre et à sa confiance dans la vie, ce noble jeune homme qui passe la frontière et se réfugie chez nous. Certes, nous l'accueillons avec une grande sympathie, parce que nous avons besoin de ces bonnes races de l'Est qui manquent d'éloquence et qui prennent le temps de penser avant de parler, mais la scierie passera aux mains des Allemands ! A-t-il réfléchi là-dessus avec une parfaite abnégation ? Une influence germanique se substituera sur les pentes de Sainte-Odile à une famille terrienne, pleine, qu'elle le sache ou non, des forces et des voix de la France. Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros ? Ne quittez point l'Alsace ! — « Eh ! dit-il, qu'y puis-je faire d'utile, humble suspect en face d'un empire colossal ? » — Je ne

vous demande point d'agir, mais seulement de vivre. Je ne vous demande même point de protester, mais naturellement chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas.

II

LA CONSCIENCE ALSACIENNE

Je causais avec Stanley : « Dans ma traversée de l'Afrique, me dit-il, au milieu d'immensités que désole une perpétuelle anarchie, un petit chef me rendit de véritables services. Pour les reconnaître, à ce noir sympathique et à son entourage (des gens bien incapables de s'inventer une religion), je donnai le christianisme. Ils en comprirent ce qu'ils purent, mais ce fut fait de l'anarchie : ils avaient dès lors un lien social. Aujourd'hui le petit chef règne sur un vaste territoire où le cadeau d'un passant a mis une façon d'unité morale… »

J'aime ce fait que m'a fourni un homme, un véritable homme et non point un idéologue, mais un dur Anglais positif. Les plus humbles des nègres et nous-mêmes, si nous voulons vivre en société (et hors de la vie sociale, rien qui

terreur, ignorance et misère), il faut d'abord que nous ayons en commun quelque sentiment qui ne soit plus discuté, qui donne une prise et qui permette à telles paroles, à tels actes d'accorder soudain toutes nos âmes. Autour de la vérité fournie par Stanley, pour peu qu'elle s'adapte à la race et au climat, une tradition, une civilisation indigènes ne manqueront point de se former. Il n'y faut que de l'esprit de suite.

Hélas ! cette tradition, mille causes venues du dehors peuvent la gâter, la détruire...

On écrirait un beau livre sous ce titre : « Comment les nations finissent ! » Mais d'abord on voudrait savoir sur quoi elles se fondent. De quoi sont faites la conscience française ou l'allemande ou l'anglaise ? Nul principe général. C'est une série de cas ou d'espèces.

Il y a bien des manières, pour un pays, de posséder l'unité morale. Le plus souvent, des institutions traditionnelles ou bien une dynastie fournissent un centre, fixent une direction, lient tous les mouvements, accordent les efforts (comme si un plan avait été combiné par un cerveau supérieur) et inspirent enfin les sentiments de vénération nécessaires pour qu'un individu accepte de se su-

bordonner. D'autres fois, certaines collectivités arrivent à prendre conscience d'elles-mêmes organiquement ; c'est le cas pour l'anglo-saxonne et la teutonique, qui sont de plus en plus en voie de se créer comme races.

Les Alsaciens ne sont pas liés entre eux par quelque attachement à des institutions ou à une dynastie indigènes, ils ne se connaissent pas comme une race particulière ; et pourtant il y a une conscience alsacienne !

C'est que, dans la souffrance, les peuples naissent à la vie morale, s'unifient et se resserrent sur leurs réserves héréditaires. Sous le dur sabot du cheval de Napoléon, l'Allemagne s'éveilla, se définit, lia ses mouvements ; de même, l'Italie du Nord sous l'Autriche. La conscience des antiques populations qui habitent la marche d'Alsace, s'est formée, s'est condensée, dirais-je, sur un territoire bien défini que pressent alternativement les Celtes et les Germains. C'est au milieu des plus brutales émotions que les Alsaciens ont pris une claire connaissance commune de leurs ressources, de leurs besoins, de leur centre et de leur but. Une claire connaissance ou parfois rien qu'un vif sentiment. C'est assez pour faire une unité morale. Elle

durera tant que les Alsaciens considéreront leur libre disposition d'eux-mêmes comme favorable à leur bien-être et à leur honneur, tant qu'ils jugeront qu'à renier leur nationalité, ils se diminueraient.

Cette volonté de vivre, ce petit pays l'a eue à travers les siècles, mais depuis trente-trois ans, chaque jour, elle va parlant plus haut et plus clair. Jadis notre territoire était sectionné en une multitude de comtés, seigneuries, prévôtés, bailliages, évêchés, abbayes, villes libres et terres nobles ; puis nous nous fondîmes avec complaisance dans les destinées françaises : aujourd'hui les Alsaciens se connaissent comme les citoyens d'une même patrie. Ils aspirent à régler eux-mêmes leurs intérêts matériels, et, pour maintenir les conditions les plus favorables à leur culture morale, ils ne voient rien de mieux que de se rattacher à la terre de leurs morts. Dans leurs âmes leur nationalité est si vivante que la pire injure, c'est s'ils disent à l'un d'eux : « Tu n'es plus un véritable Alsacien. » Que l'univers déclare s'il a vu jamais, dans aucun siècle, aussi clairement que dans la minute présente, le caractère, le rôle et la volonté de cette petite Alsace qu'il admire et qui le gêne ?

On voudrait marquer, définir, aider (le tout,

brièvement, mais on y reviendra, cette conscience collective de l'Alsace : on voudrait donner leur plein sens à deux institutions récentes : *la Revue alsacienne illustrée* et *le Musée alsacien*, qui sont à la fois des témoignages et des moyens de cette persistance nationale.

La Revue alsacienne illustrée.

Il ne faut point oublier que notre vie alsacienne est un phénomène assujetti à des conditions déterminées, à celles-là mêmes qui, durant des siècles, présidèrent à notre formation : aussi, pour un patriote alsacien, quelle tâche plus utile que de marquer ces nécessités et de nous incliner à les aimer ?

A cette tâche, sans raideur ni pédanterie, *la Revue alsacienne illustrée* s'emploie. Elle se propose d'être un cours d'éducation alsacienne complète. Elle ramène notre imagination jusqu'à la préhistoire. Elle convie les anthropologues à nous exposer de quelles races se peupla d'abord le sol de la vallée rhénane, et comment ces premiers Alsaciens, qui étaient des Celtes, s'attaquèrent, pour les dominer, aux forces naturelles qui nous pressent encore. Mais, fort justement, c'est aux périodes

modernes que la revue s'attache de préférence, car nous avons nos plus pressants devoirs envers les générations dont nous sommes les héritiers immédiats : il faut que nous mettions aux mains de nos fils un bagage reçu de nos pères, qui le tiennent eux-mêmes d'une chaîne obscure, infinie...

Biographies des Alsaciens qui se firent remarquer dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie, dans la politique, à la guerre ; descriptions géographiques ou pittoresques de notre terre ; détails sur les coutumes et sur l'art indigènes ; nécrologie au jour le jour de nos notables : tout doit servir, car de quoi s'agit-il, en somme ? Il s'agit, ne l'oublions point, de favoriser chez les enfants alsaciens toutes les influences familiales, régionales, historiques et professionnelles : il s'agit de les raciner dans la terre de leurs morts. Ils n'en tireront point une règle expresse, mais une sorte de piété infiniment riche et vibrante, une orientation qui, sans les contraindre, leur désignera leur honneur propre.

La *Revue alsacienne* a le bon sens d'accumuler des faits alsaciens et de laisser le lecteur subir paisiblement l'action de ce climat moral qu'elle lui compose ou restitue. Elle vaut comme une enquête

indéfiniment ouverte, mais elle évite de conclure par un système du parfait Alsacien. Aussi bien, la tradition alsacienne (non plus qu'aucune tradition) ne consiste point en une série d'affirmations dont on puisse tenir catalogue, et, plutôt qu'une façon de juger la vie, c'est une façon de la sentir : je la définirais volontiers une manière de réagir commune en toute circonstance à tous les Alsaciens.

Il y a une discipline alsacienne, — disons le mot : une épine dorsale alsacienne. Celui qui naît entre les Vosges et le Rhin, d'une longue suite de générations toutes dressées par les mêmes conditions de vie, est physiquement prédisposé à sentir les choses d'une certaine manière. Les morts lui ont créé une sorte d'automatisme moral. Même s'il quitte ses tombeaux, il ne sera pas nécessairement un déraciné ; où qu'il aille et plongé dans les milieux les plus dévorants, il demeurera la continuité de ses pères et, pendant un long temps encore, participera de la conscience alsacienne (1).

(1) Signalons à nos lecteurs *l'Austrasie*, revue du pays messin et de Lorraine, qui est édité et selon les mêmes vues, à Metz, place Saint-Louis, 50, — et *la Revue lorraine illustrée*, 2 , rue des Carmes, Nancy, que fortifie encore la petite revue *le Pays lorrain*. Ces excellentes publications animent et protègent les bastions de la France à l'Est.

Le Musée alsacien.

Dans les profondeurs de cette conscience alsacienne, il y a plus de ressources qu'on n'en peut amener sous le jour de la raison. Certains mots éveillent chez un digne Alsacien un si grand nombre d'idées que c'est comme le bruissement de la forêt sous un coup de vent ; mais, plus profondément encore que ne feraient les mots, certaines images, tels paysages, tels objets, peuvent ébranler en nous des pensées flottantes, des songes sans forme, des aspirations indéterminées, tout le pêle-mêle qui sert de support à notre âme raisonnante. Aussi des chapitres d'histoire, des biographies, des portraits de nos plus illustres morts, bref *la Revue alsacienne illustrée*, c'est parfait, c'est indispensable. Mais, pour émouvoir notre vénération déjà avertie, instruite, rien ne vaut la figure même de l'Alsace.

Il n'est point de patriote complet, s'il n'a erré avec familiarité sur les routes et dans les sentiers de la plaine et de la montagne et dans les rues de nos villages. Le terroir nous parle et collabore à notre conscience nationale aussi bien que les morts.

C'est même lui qui donne à leur action sa pleine efficacité. Les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux les ressources du sol alsacien, les efforts qu'il réclame, les services qu'il rend, les conditions enfin dans lesquelles s'est développée notre race forestière, agricole et vigneronne, que nous comprendrons comme des réalités et non comme des mots nos traditions nationales.

La maison, les ustensiles, les costumes, établis selon un type traditionnel, avec des matières du pays, ont été lentement appropriés à toutes nos nécessités par le climat, par les coutumes, par les besoins de la vie. Témoins sincères de notre passé, ces objets insensibles nous disent sans erreur quelles furent chez nos ancêtres les manières de vivre et de chercher le bonheur. Il est nécessaire de les recueillir. Le patriotisme, en tous pays (à Bâle, dans Arles, à Nuremberg), s'appuie sur l'etnographie, science qui se propose de décrire méthodiquement les peuples. Et voilà pourquoi, à Strasbourg, de fervents Alsaciens viennent de créer *le Musée alsacien*, qui double et complète *la Revue alsacienne illustrée*.

Marquons-le d'abord avec force : on ne veut point assembler dans des vitrines des objets beaux ou pittoresques ; on veut reconstituer des milieux et des scènes de la vie alsacienne pour fournir un tableau fidèle des coutumes de l'Alsace.

Les organisateurs du *Musée alsacien* parcourent le pays, et, dans chaque village, ils répètent :

— N'avez-vous pas quelques objets qui vous viennent de famille et dont vous ne fassiez rien ; des outils, des armes, des meubles, des habits du temps passé ?

— Oh ! nous n'avons rien de rare.

— Voulez-vous que nous montions sur votre grenier ?

Dans les premiers mois, avant que les séries commençassent à se constituer, on n'en descendait jamais les mains vides. Et, notons-le en passant, maintes fois les plus pauvres gens, puisque c'était pour faire aimer l'Alsace, refusèrent qu'on les payât. Ils disaient :

— Emportez ! nous serons assez contents si c'est dans le Musée.

Bien que l'ethnographie ne cherche ni la beauté ni le pittoresque, il arrive presque nécessairement que ses collections enchantent les artistes, car ce

qui fut adapté à un usage précis, durant une longue suite de temps, chez un peuple noble, ne saurait manquer de style. Telles quelles d'ailleurs, ces vieilles choses ébranlent la piété filiale, la vénération d'un Alsacien. Les gens du peuple ne sont pas prêts pour juger et comprendre les tableaux et les sculptures ; mais quand ils voient dans un musée un objet dont usaient leurs grands-pères, ils se le montrent avec un attendrissement secret et ils disent : « Nous sommes d'une nation à part, puisque ces anciens costumes, cette huche, ce rouet, ces images de baptême arrêtent l'étranger ! » Voilà des passants devenus songeurs et qui sentent le fil de la race.

Celui qui visite la vieille maison du quai Saint-Nicolas est d'abord arrêté par la façade, ornée d'une échauguette et couronnée d'un toit immense, qui date de la fin du XVIe siècle. La cour pittoresque avec ses galeries circulaires en bois lui offre un exemple tout à fait typique de l'architecture alsacienne. Il parcourt l'immeuble, dont certaines parties remontent au XVIe siècle ; il examine tous ces objets usuels et familiers, ces meubles ornés de peintures, de marqueteries ou d'incrustations, ces poêles de faïence peinte, ces armes à devises, ces

pots à vin en faïence blanche et ces canettes en étain, ces moules à gâteaux ou à fromages, ces coiffes de paysannes qui permettent de reconstituer toute l'histoire à travers les âges du fameux « nœud alsacien », ces nombreux costumes féminins de soie, de velours, de toile, lamés d'or ou d'argent, brodés de paillettes, égayés de dentelles... Il est amusé et instruit. Une petite heure de plaisir vient de le renseigner, mieux que ne le ferait toute une vie de lecture sur la civilisation matérielle en Alsace, sur notre « culture des sens » si admirée des Allemands, qui rangent sous cette expression l'architecture, l'ameublement, la tenue des maisons, l'art culinaire et toutes les commodités.

Pénétrer ainsi dans la demeure close et, je puis dire, dans l'intimité de nos notables, de nos bourgeois et de nos paysans, pour un étranger, c'est un magnifique divertissement : c'est sortir de soi-même. Mais pour un Alsacien, c'est mieux encore, c'est se replier sur soi-même.

Repliement qui n'est point vain attendrissement ou sommeil, mais reprise d'énergie au contact de nos morts. Nous sommes les prolongements de nos parents. Pour fortifier notre personnalité, il faut nous placer dans une suite et nous tenir liés à ceux

de qui nous avons hérité. Il importe à notre santé morale que nous laissions les concepts fondamentaux de nos morts parler en nous. Comment mieux les entendre que si nous maintenons les conditions de vie où ils se développèrent eux-mêmes?

Cet humble trésor familier de l'Alsace, pendant une longue suite de siècles, à travers mille vicissitudes, nos pères le constituèrent. Il ne nous aide point seulement à connaître son roi et sa reine, l'Alsacien fier et tenace, l'Alsacienne ordonnée et tendre. Il nous élève au-dessus de la minute présente, au-dessus de notre courte destinée et des misères passagères. En nous rattachant à toute la lignée des ancêtres, il nous enseigne que nous sommes les héritiers d'une longue gloire. De grandes et puissantes nations, aujourd'hui favorisées, n'existaient pas encore, que déjà l'Alsace aidait à la civilisation générale. Il est bon qu'un peuple s'estime à sa juste valeur, pour qu'il refuse de subir des influences parfois inférieures. Quand les Alsaciens voient leur supériorité, que nul ne conteste, ils sentent grandir leur contentement intérieur et aussi leur volonté de demeurer Alsaciens.

Ces objets inanimés, dans ces salles silencieuses, semblent baignés d'une quiétude comparable à la paix où reposent nos morts. Ils vont pourtant vivifier nos âmes. C'est ici notre maison paternelle à tous, c'est ici l'atmosphère où se prépara l'héritage de vertus dont il faudra qu'à notre tour, sous peine de déshonneur national, nous transmettions à nos fils le vivace dépôt.

TABLE

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13130-12-15.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 29 05 05 005 4